





LUISA
STROZZI.

LUISA STROZZI,

HISTOIRE ITALIENNE DU XVIe SIÈCLE;

PAR GIOVANNI ROSINI,

Auteur de *la Religieuse de Monza*,

ROMAN TRADUIT DE L'ITALIEN.

TOME PREMIER.

PARIS.
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9;
LIBRAIRIE DE DUMONT,
AU PALAIS-ROYAL.

1835.



TABLE

DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMERIE DE DAVID,
A SÉZANNE.

AVIS DU TRADUCTEUR.

L'auteur de *Luisa* se plaint dans une note que nous n'avons pas cru devoir reproduire, des nombreux retranchemens que plusieurs traducteurs se sont permis de faire à la *Monaca di Monza*, son dernier ouvrage. C'est à regret que nous avons encouru un semblable reproche; mais forcé de nous conformer au goût du public auquel ce travail est spécialement destiné, il nous a paru nécessaire d'élaguer quelques allusions à des faits politiques trop peu connus de la masse des lecteurs; d'adoucir des images trop vives, et de faire disparaître, au moins en partie, ce genre de plaisanterie burlesque que le goût italien peut admettre, mais qui a peu d'attrait pour des oreilles françaises. Nous avons aussi abrégé quelques passages historiques qui, au reste, nous ont paru d'un intérêt tout-à-fait local.

Si *Luisa* ne reçoit pas un accueil favorable, on ne doit en accuser que la faiblesse de la traduction. Le talent du signor Rosini est si connu, que tout éloge serait ici superflu, et nous en référerons avec une pleine confiance au jugement de ceux qui sont assez heureux pour avoir lu l'ouvrage dans cette langue, toujours gracieuse, et que l'auteur de *Luisa* sait parfois rendre si énergique.

NOTE DE L'AUTEUR

Sur le sujet de cet Ouvrage.

Me proposant de retracer avec le caractère de Luisa, fille du célèbre Filippo Strozzi, celui d'Alexandre de Médicis, premier duc de Florence, je crois convenable de citer à l'appui des faits que je dois rapporter, les paroles d'un des plus grands panégyristes de la famille des Médicis, d'un écrivain qui, par la simplicité de son élocution autant que par sa véracité comme historien, a mérité de recevoir de l'Andus, dans le siècle dernier, le surnom du *Plutarque italien*. Il nous représente :

» . . . . Alexandrum ducem, in quo illud stirpis » bonum adeò degeneraverat vitiis depravatæ volun-

» tatis ut, de nullâ re sollicitus fuerit, nisi de exercendâ » in suos, tyrannide suâque potestate firmandâ atque » augendâ [1]. »

Ainsi s'exprime Mgr Angelo Fabroni dans le 1er tome de son *Histoire de l'Université de Pise.*

Je me souviens d'avoir lu dans je ne sais quel auteur, que l'éloquente peinture des Vies des Empereurs que nous trouvons dans Tacite, devait être regardée par tous les hommes appelés au gouvernement des États, comme un phare qui montre au navigateur les écueils qu'il doit éviter ; la vérité et la portée de cette pensée m'ont frappé : et puisque, selon le dire de Tacite lui-même, il est très-difficile de parler avec sincérité des rois durant leur vie, parce que la louange paraît flatterie et le blâme malignité, il me semble que la juste censure des mauvais princes qui ne sont plus, est le plus grand éloge qu'on puisse faire des bons qui existent encore.

Au reste, en développant autant que le sujet et ma propre imagination me le permettront, les divers événemens qui entrent dans ce récit, et forment, pour ainsi dire, le tissu du roman, je serai scrupuleux dans

(1) Le duc Alexandre dégénéra tellement de la bonte de ses ancêtres et se déshonora par une dépravation si profonde, qu'il ne s'occupa de rien autre chose que de tyranniser sa patrie, d'augmenter et de fortifier sa puissance.

le caractère des personnages historiques que j'ai placés sur la scène.

Les œuvres de Varchi, de Segui et de l'Ammirato sont là pour prouver l'exactitude du tableau, qui me semble, par deux raisons que j'ai dites ailleurs, pouvoir exercer une haute et heureuse influence sur notre bien-être : la première, c'est qu'en nous montrant que les hommes sont devenus meilleurs, on nous prouve que le mépris, dans lequel la vertu était tombée dans le 16me siècle, ne peut jamais servir de base à aucune société ; la seconde, c'est que les malheurs que nos ancêtres ont soufferts, doivent nous porter à nous féliciter de notre état actuel, chaque fois que nous comparerons la férocité des temps anciens avec la douceur des mœurs modernes.

LUISA STROZZI,

HISTOIRE ITALIENNE DU XVIe SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Triste départ.

« Le cœur s'attendrit en disant adieu aux objets qu'il chérit. »

DANTE.

DEUX paysans traversaient, le 6 juillet 1531, le marché neuf de Florence. — Comme la cloche du palais sonne ce matin ! disait le plus jeune à son compagnon d'un âge mûr, et qui semblait avoir plus d'habitude des usages de la ville.

— Les magistrats, répondit celui-ci, se réunissent sans doute pour quelque nouvel impôt; mais nous pouvons le demander au limonadier de la rue Vacchereccia.

En se dirigeant du côté de cette rue, ils s'aperçurent qu'il devait se passer quelque chose d'inusité à Florence : le peuple courait en foule vers le palais, s'arrêtait sous le balcon et levait la tête comme pour regarder un objet nouveau; dans le fait, les armes du pape, du duc Alexandre et celles de la ville remplaçaient l'inscription jadis placée par Capponi.

La curiosité des deux villageois s'accrut alors, le plus âgé entr'ouvrit la porte du limonadier et entra à demi, l'autre se tînt un peu à l'écart.

— Que voulez-vous? dit aussitôt maître Cosme, qui entouré d'un tablier noir, s'occupait à essuyer une soucoupe de bois et qui s'imagina d'abord que cet homme confondait l'entrée de l'auberge voisine avec la sienne.

— Maître, répondit Ciarpaglia, ainsi s'appelait le vieillard, je voudrais savoir pourquoi l'on sonne ainsi?

— Alors, mon frère, passez votre chemin; la cloche ne se fait entendre de cette manière que pour des affaires d'état, et je n'ai pas envie d'avoir

des entrevues avec le sieur Maurizio, comme cela m'est arrivé il y a trois mois pour m'être informé de ce que le cardinal Hyppolite était venu faire ici.

— Quel est donc ce Maurizio? demanda le jeune paysan, après avoir quitté maître Cosme.

— Il est pour nous ce qu'est le loup-garou pour les enfans; il suffit de l'apercevoir pour être mal à son aise le reste du jour.

— Mais pourquoi?

— L'explication serait trop longue; n'en demande pas davantage, et que le ciel te préserve de ses griffes. — Ces mots furent prononcés avec une profonde expression de crainte et de douleur; car Maurizio était devenu l'effroi de Florence depuis que, placé par les Médicis à la tête du tribunal qui exerçait la justice criminelle, il s'était peu à peu rendu l'arbitre de ses décisions.

Nos villageois rencontrèrent en s'acheminant vers la place, un religieux de Saint-Marc, et un jeune homme qui portait les cheveux longs suivant l'ancienne mode: la même question leur fut successivement adressée; l'un, qui était un disciple de Savonarola, répondit en soupirant: — Mes fils, c'est pour nos péchés.

L'autre qui était du nombre des mécontens désignés sous le nom d'*Arrabiati*, se contenta de

dire brusquement : — Ce sont les matines du diable, et il entra chez maître Cosme.

Enfin Ciarpaglia trouva près de la terrasse des Lauzi, une personne de connaissance : c'était le chapelain de l'Impruneta qui était venu par hasard à Florence. Cocchetto, c'est le nom du jeune paysan, alla aussitôt lui baiser la main.

On continuait à voir arriver par toutes les rues adjacentes une foule de gens de conditions diverses; les uns agités par la crainte, les autres par l'espérance; tous attirés par l'attrait d'un spectacle nouveau, mais on n'apercevait sur aucun visage ce rayon de joie qui dans les fêtes populaires éclaire, pour ainsi dire, la mobile physionomie des Italiens. Réunis en groupes, on les entendait s'interroger et se répondre, parce que le plaisir de se communiquer leurs pensées l'emportait sur la prudence et la peur dans ceux que l'expérience n'avaient pas instruits aussi bien que maître Cosme.

— Montons sur la terrasse, dit le prêtre, nous verrons mieux.

— Que verrons-nous donc? demanda avec empressement Cocchetto.

— Tous les magistrats qui se rendent au palais. Il leur apprit alors qu'Alexandre de Médicis

qui était arrivé de Flandres la veille au soir, presque à l'improviste, allait être reconnu chef de l'état; — c'est la volonté de l'empereur, et il est juste de s'y soumettre, ajouta-t-il, en jetant sur Ciarpaglia un regard qui lui fit baisser les yeux et mordre les lèvres, puisqu'il a fallu, l'année passée, céder à la force et ouvrir nos portes à ses soldats.

— Maudit soit Malatesta! murmura le vieillard. — Qu'importe la cause, dit le prêtre en souriant, c'est un fait.

—Vous pouvez en parler tout à votre aise, répliqua l'autre, à l'ombre d'un bon bénéfice; mais moi, après avoir été deux ans soldat et six mois caporal, je suis revenu dans mon village plus pauvre que je n'en étais parti; trop heureux encore de n'être pas réduit à l'état de simple journalier.... j'ai beau venir ici pour tâcher d'attraper quelqu'emploi, mes pas ont été perdus jusqu'à présent.

— Il est vrai que les temps ne sont pas heureux; c'est à peine si au milieu de tant d'agitations on peut goûter quelques instans de repos.

— Et l'avenir, qu'en pensez-vous?

— Qu'en peut-on dire? sinon qu'il est entre les mains de Dieu.

On comprend, sans doute, que Ciarpaglia était un cultivateur qui avait pris du service à l'époque du siége; il y avait connu le prêtre, qui n'étant encore que simple clerc avait quitté son collége pour entrer dans la milice; mais lorsqu'il vit qu'une catastrophe était inévitable, il sut se ménager la protection de plusieurs *Palleschi*: on nommait ainsi les partisans des Médicis, par allusion aux armes de cette famille; leur crédit lui servit à rentrer dans son ancienne carrière, et lui fit obtenir peu de temps après le bénéfice de l'Impruneta. L'attachement que le vieux soldat conservait à la cause qu'il avait défendue lui faisait voir avec peine l'indifférence du chapelain, qui du reste loyal et sincère, se renfermant de bonne foi dans les fonctions de son ministère, était bien décidé à ne prendre aucune part aux événemens politiques.

Cocchetto cultivait aussi un petit champ près de la villa du célèbre Machiavel; très-curieux de son naturel comme il nous l'a prouvé, sa conduite en toute circonstance était toujours dictée par le désir de travailler peu et de gagner beaucoup : il excellait dans l'art d'exploiter à son profit une bonté trop facile.

Ces trois personnages furent joints par un qua-

trième qui en se plaçant près d'eux, fit au chapelain un salut amical; c'était un jeune homme dont la physionomie franche et modeste à la fois, inspirait dès le premier abord l'estime et l'affection.

La foule se pressait de plus en plus sous les murs de la terrasse, des soldats repoussaient avec leurs hallebardes des troupes d'enfans qui s'efforçaient de grimper sur le piédestal du David de Michel-Ange, et l'on entendait ce murmure sourd qui rappelle le bruit des vagues, et que produit toujours une masse d'individus réunis sur le même point. Mais il n'était que trop facile à des yeux exercés de voir et de distinguer, malgré leur déguisement, une multitude de sbires, qui tout en cherchant à maintenir l'ordre, épiaient les moindres paroles. La cloche n'avait pas cessé de se faire entendre et les magistrats étaient en marche pour se rendre au palais où le sénat était déjà réuni. On y voyait aussi les femmes des citoyens les plus ambitieux de Florence, quoique ce ne fut pas l'usage; elles avaient presque toutes voulu assister à cette cérémonie.

On vit paraître d'abord les chefs du parti Guelfe qui, vêtus de leur robe et la tête baissée, semblaient suivre une pompe funèbre; les dix de

la paix et de la guerre, les huit de la justice, les seize gonfaloniers de la compagnie du peuple, les conservateurs et les huit de la balie, passèrent successivement; chacun d'eux put recueillir un mot plus ou moins piquant lancé par cette foule qui paraissait vouloir conserver au moins cet ancien privilége.

Le son des instrumens annonça enfin l'arrivée du cortége, tous les yeux se tournèrent de ce côté. Les musiciens marchaient les premiers, ils étaient suivis de soldats armés dont l'air farouche inspirait l'effroi; après un long intervalle, on apercevait Alexandre placé entre l'archevêque de Capoue et Muscettola.

Le premier était le confident le plus intime du pape Clément; le second, l'envoyé de l'empereur; on distinguait parmi les courtisans qui suivaient, tels que les satellites d'un astre malfaisant, Filippo Strozzi, Francesco Guicciardini et Ottavio de Médicis. La marche était fermée par d'autres soldats qui s'efforçaient d'écarter le peuple avide de contempler cette pompe nouvelle pour lui, et qui succédait à tant de mois d'incertitudes et de souffrances.

L'extérieur de l'archevêque était noble et digne, et quoique l'ambassadeur eut, comme la

plupart des Napolitains, le visage rond et les traits trop prononcés, une expression de grandeur était répandue sur toute sa personne; il en résultait que tous deux formaient avec le duc un contraste frappant. Son front élevé, ses cheveux noirs et crépus, ses narines larges et ouvertes, ses yeux ronds, la grosseur de ses lèvres et la teinte brune de sa peau, auraient révélé l'origine africaine de sa mère, si déjà on ne l'avait connue.

Quand ils passèrent sous le balcon, Muscettola, après avoir regardé avec attention le jeune homme dont nous avons parlé, lui fit un salut rempli de courtoisie; Alexandre se pencha aussitôt vers le primat qui suivait cet exemple, pour s'informer qui ce pouvait être, et Filippo Strozzi auquel ce léger incident n'avait pas échappé, salua aussi la même personne que les autres seigneurs ne firent pas semblant de remarquer.

— Seriez-vous lié avec Filippo? lui demanda le chapelain.

—Pas avec lui précisément; mais je vois beaucoup la signora Clarice, et surtout ses fils.

—Et l'ambassadeur, où l'avez-vous connu?

—Au camp, lorsque j'y étais comme ôtage du paiement que la ville devait faire au marquis del Vasto.

— Comment put-on vous y forcer? vous étiez resté étranger aux derniers événemens?

— Oui, mais j'y allai de mon plein gré, sur une simple invitation, persuadé que n'importe la cause des fardeaux qui pèsent sur la patrie, chaque citoyen doit en supporter sa part.

Ciarpaglia n'entendit pas ces mots sans admiration; pour Cocchetto, il ne pouvait comprendre un sentiment si désintéressé; mais toujours curieux, il demanda à son compagnon le nom de ce jeune homme; celui-ci transmit la question au prêtre, qui répondit à voix basse que c'était le fils d'Alexandre Nasi, un des citoyens les plus opulens et les plus estimés de Florence.

Les lazzis de la populace, qui n'avaient guère épargné que Filippo Strozzi, tant était grand le respect qu'on lui portait!.... étaient jusque là restés impunis, lorsqu'un homme qui avait prié qu'on lui indiquât le duc, et auquel on avait répondu qu'il portait une toque noire ornée d'une plume blanche, s'avisa de s'écrier : comme il ressemble à un Maure! Chut! lui dit-on aussitôt; mais l'avis venait trop tard, deux sbires déguisés le saisirent, lui posèrent les menottes au même instant, et l'emmenèrent faire le plaisant en prison.

— As-tu vu? dit l'un. — Sans doute, qu'avait-il dit? — Oh rien; que le duc est un peu brun. — Et c'est pour cela qu'on l'arrête? — on ne pourra donc plus parler? s'écria un petit bossu, d'un air si profondément désespéré, qu'on aurait pu croire sa vie en danger. L'approche d'un sergent vint mettre fin à ces doléances, le groupe se dissipa en un instant.

Peu de minutes après on vit paraître le vieux Carafulla, ce mendiant, qu'à l'époque du siége, des magistrats plus compatissans que sévères, s'étaient contentés de faire arrêter pour lui imposer silence. Jouant tour à tour le rôle d'insensé et celui de sage, il y mettait une telle vérité qu'il semblait fou au milieu de gens sensés, et raisonnable auprès de ceux dont la folie surpassait en effet la sienne.

Demi vêtu et à moitié ivre suivant son habitude, il cheminait en criant: — Peuple, peuple, tu devais boire à cette coupe, et tu viens de la vider. Son escorte n'était pas nombreuse; l'expérience de tous les temps a prouvé que si ces délateurs de profession sont sûrs d'être applaudis quand ils poursuivent de leurs outrages celui qui possède le pouvoir; ils tombent dans l'oubli et le mépris, lorsque, d'autres plus habiles, ont su tourner les événemens à leur profit.

Pendant ce temps-là, don Antonio ayant le duc à sa droite et le gonfalonier Buondelmonti à sa gauche, lisait dans la grande salle du palais, le décret de l'empereur, qui établissait Alexandre chef perpétuel de la république, conférait le même titre à ses descendans et en cas d'extinction appelait à leur succéder la postérité de Laurent, frère de Cosme.

Les chefs de la magistrature, précédés par Buondelmonti jurèrent alors obéissance à Charles et soumission à Alexandre. La cérémonie se termina en silence; bien des regrets étaient concentrés au fond des cœurs, et la joie même que les Palleschi affectaient était loin d'être sincère. Le cortége se rendit ensuite à l'église Saint-Jean où la messe devait être célébrée; en repassant sous le balcon, Muscettola et Strozzi saluèrent encore Francesco, qui presque aussitôt prit congé de ses compagnons pour retourner près de son père, malade depuis quelques semaines. Les complimens d'usage qu'il leur adressa en les quittant, prenaient dans sa bouche une telle expression de sincérité, que tous les trois se sentirent également convaincus qu'ils pourraient compter sur son obligeance, si jamais ils éprouvaient le besoin de la réclamer.

Bien que le départ des députés chargés de

solliciter de l'empereur le retour du duc fut connu depuis long-temps, qu'on sut aussi qu'à la cour de Charles et honoré de sa faveur, il jouissait de sa position présente, sans cesser d'aspirer à une plus éclatante encore, et que les gens les plus expérimentés dans les affaires de ce monde soupçonnassent que le traité fait avec la ville ne serait pas fidèlement gardé, cependant, l'arrivée soudaine d'Alexandre avait surpris et contristé la masse des habitans, parce que c'est le propre des hommes et surtout de ceux qu'une pensée dominante préoccupe, de ne pas se faire à l'avance une juste idée des choses : la peur augmente parfois leur importance, mais le plus souvent on juge de la gravité en raison de l'éloignement; erreur, qui provient sans doute de l'espoir qu'une circonstance imprévue viendra s'opposer à l'événement qu'on redoute.

L'illusion était dissipée, Alexandre rentrant dans le palais des Médicis au milieu d'une troupe d'adulateurs et entouré des soldats de Vitelli, qui formaient sa garde, ne permettait plus de conserver la moindre espérance d'un gouvernement légal; mais si tous étaient affligés, aucun ne l'était autant que les Strozzi.

Les instantes prières de Filippo, tout ce qu'il

avait ajouté sur les dangers qui menaçaient leur famille, n'avaient pu décider Clarice de Médicis à fléchir son âme altière au point de participer par sa présence au malheur de sa patrie. Renfermée dans ses appartemens, elle avait entendu en frémissant de rage et de douleur les sons de cette cloche qui retentissaient dans tous les cœurs généreux comme le glas qui enlève à l'infortuné sa dernière espérance. C'est à peine si elle avait daigné jeter les yeux sur son mari lorsqu'au moment du départ il était venu prendre congé d'elle. De nombreux serviteurs revêtus d'une somptueuse livrée l'avaient accompagné au palais des Médicis; c'est ainsi qu'il s'y rendait quatre ans auparavant, mais sous des auspices bien différens : le destin de Florence semblait alors remis entre ses mains, et une foule empressée remplissait les salles du palais aujourd'hui solitaire.

Les pensées qui s'offrent à un esprit chagrin, sont d'ordinaire de nature à augmenter sa souffrance; Clarice restée seule, se rappela à la fois, les trompeuses promesses de Clément pour l'élévation d'un de ses fils au cardinalat, l'espoir jadis conçu de voir passer l'autorité des Médicis dans les mains d'Hyppolite, dont l'âme au moins était plus élevée et les inclinations meilleures, et

la profonde ingratitude avec laquelle son mari avait été abandonné au ressentiment des Espagnols. Lui-même lui avait raconté avec quelle perfide adresse le pape avait su amener les citoyens les plus recommandables à solliciter le retour d'Alexandre, et elle ne pouvait se dissimuler que Filippo, créancier de la chambre apostolique, avait fait céder, en cette occasion, les intérêts de sa patrie aux siens propres, et cette pensée n'était pas la moins amère.

Portant ensuite ses regards vers l'avenir, elle prévoyait que si l'union du duc et de la fille de l'empereur se réalisait, elle se verrait forcée à rendre des hommages publics à l'homme dont l'enfance s'était écoulée dans un rang subalterne, qu'elle même avait, peu d'années auparavant, chassé du palais de ses pères.

Cette âme hautaine ne renonçait cependant pas à toute espérance, et à défaut d'autre appui, elle se confiait aux vicissitudes de la fortune. Troublée, agitée, elle parcourait son appartement, allant d'une fenêtre à l'autre, dans une anxiété difficile à décrire; comme celui qui sachant qu'un grand sacrifice est inévitable, hâte de ses vœux, sans trop en connaître la raison, le moment qui doit l'accomplir.

L'heure où elle avait coutume de faire appeler ses deux filles était passée depuis long-temps. Luisa tenant sa jeune sœur par la main vint doucement frapper à la porte de sa chambre.

—Venez, mes enfans, dit-elle aussitôt, venez, que le ciel vous bénisse.

Toutes deux baisèrent sa main, elle déposa un baiser sur leur front, les bénit de nouveau en soupirant; — puis baissant les yeux, elle garda le silence.

La cause de sa tristesse n'était pas inconnue à Luisa; une respectueuse déférence l'empêcha de parler la première, mais dès que sa mère eut prononcé quelques mots sur un sujet qui lui était si pénible, sa tendresse filiale et un jugement bien supérieur à son âge lui suggérèrent les réflexions les plus propres à ranimer son courage. — Elle lui parla de la profonde vénération que les Florentins conservaient pour la mémoire de leur aïeul, dont elle recueillait de nouvelles preuves chaque fois qu'elle paraissait en public; — la flatta de l'espoir qu'Alexandre n'oserait rien entreprendre contre leur famille; — que Clément aurait toujours besoin des talens de son père dans les circonstances difficiles où il était placé. Enfin elle ajouta que la Providence, en les fai-

sant naître au premier rang, semblait les avoir avertis de se préparer aux revers de la fortune.

Clarice se calmait peu à peu en l'écoutant, quand on entendit à la porte du palais un bruit de sonnettes qui annonçait un grand nombre de mules. Maddalena courut à la fenêtre et dit qu'elle voyait Julia à cheval et Pierino en litière.

C'était la famille Aldobrandini qui partait pour l'exil; on ne pouvait reprocher à son chef qu'une opposition très-prononcée contre les Médicis, et deux sonnets qui tournaient en ridicule le pape et Valori; peu s'en fallut qu'il ne les payât de sa tête, il n'avait dû la vie qu'à la générosité du général; banni et sachant que Clément ne consentirait jamais à son retour, il emmenait avec lui tous les siens; une de ses filles, très-liée avec Luisa, avait désiré lui dire un dernier adieu. Sa mère y ayant consenti, elles descendirent toutes deux de cheval, et Pierino, jeune enfant, se souvenant des caresses qu'il avait plus d'une fois reçues dans ce même lieu, insista pour les suivre.

Les grandes douleurs ont beau être prévues, elles n'en sont pas moins vivement senties; Julia penchée sur l'épaule de Luisa, pleurait avec amertume, tandis que sa mère se tournant vers

Clarice, lui dit en lui désignant la cloche qui vibrait encore :

— Écoutez ces sons qui servent de signal à l'exil d'un citoyen qui sauva la vie à la nièce du pape et à la vôtre.

Ce peu de mots prononcés avec l'accent d'une profonde affliction, renouvela toutes les angoisses de Clarice, et par une réflexion rapide elle compara encore la grandeur passée et l'humiliation présente.

— Adieu, peut-être pour toujours, répétait Julia en sanglotant.

— Non, ma chère Julia, nous ne sommes pas séparées pour toujours, je l'espère.

Pierino voyant les larmes de sa sœur, se mit à pleurer aussi ; Clarice lui présentant un jouet pour le consoler, lui dit en le caressant : — Calmez-vous, et ne pleurez pas, cher enfant, car Dieu se sert quelquefois du malheur même pour récompenser les bons, comme de la prospérité pour punir les méchans.

Jamais paroles dites au hasard ne furent aussi prophétiques : cet enfant fut Clément VIII.

CHAPITRE II.

Excursion.

« Nul rocher sans nom. »
Inc.

Le départ des Aldobrandini, obligés de fuir le ressentiment du nouveau maître de Florence, avait répandu une teinte plus sombre sur les réflexions de Clarice, lorsque le murmure confus

de la foule qui revenait de la cérémonie, l'attira à une des fenêtres du palais.

— Il faudra marcher droit avec ce duc, disait un homme du peuple, une grand'messe aurait été trop longue pour lui il s'en est fait dire bien vite une basse. — Taisez-vous, répondait un autre, les sbires circulent autour de nous avec les menottes.

— Quant à moi, je veux parler, répliquait un troisième, si l'on me met en prison, qu'importe? on n'y meurt pas de faim.

— Pas tout-à-fait, mais presque, vous pouvez m'en croire, j'en ai fait l'essai pendant quinze jours, parce que sieur Maurizio voulait absolument qu'un seau que je portais à raccommoder, fut un casque.

— Comment t'es-tu tiré de là?

— En jurant que je n'avais pas servi durant le siége, et comme mon nom ne se trouva pas sur les registres, on me renvoya enfin, avec un appétit que je fus huit jours à satisfaire.

— Et ce signor Cerrettieri, disait un autre, qu'en pensez-vous? — Il a l'air de vouloir tout faire!

— Le duc n'agit donc pas par lui-même?

— Ne vous inquiétez pas, il a une couple de conseillers. Ne les avez-vous pas vus le suivre de loin derrière tous les autres?

— Qui sont-ils? — On appelle l'un Giomo, c'est le valet de chambre; l'autre l'Hongrois à cause de son costume : c'est une espèce de garde du corps.

Clarice écoutait sans trop savoir ce qu'elle devait en penser; mais le peuple a un jugement d'instinct, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui l'égare rarement, lorsqu'exempt de passions, il est aussi dégagé d'influence étrangère; en accusant le duc d'irréligion, Guicciardini d'ambition, et les deux autres d'intrigues, il semblait prévoir ce que l'histoire devait répéter.

Filippo revint triste et abattu; l'impression qu'il avait reçue était si forte qu'il ne songea pas à la dissimuler, et contre l'ordinaire le repas de famille se passa en silence. Luisa seule paraissait calme, son âme forte donnait presque à son insu l'exemple du courage; mais Filippo ne savait suivre que les conseils de sa propre faiblesse. L'archevêque étant venu le visiter dans la soirée, il se décida à l'accompagner au palais pour inviter le duc à une fête qu'il se proposait de donner le lendemain et de rendre aussi magnifique que pourrait le permettre la pénurie des temps. L'insensé se flattait de détourner ainsi l'orage qui le menaçait, oubliant qu'on ne désarme pas, par de légers

sacrifices, celui que votre ruine totale peut rendre maître de ces biens qu'il vous envie.

L'accueil en apparence bienveillant d'Alexandre et les politesses plus sincères de Muscettola, réussirent si bien à calmer ses inquiétudes, que lorsqu'il retourna chez lui pour donner ses ordres, il se montra mécontent de retrouver sur tous les visages l'expression des sentimens qui peu d'heures auparavant étaient aussi les siens.

Connu par son goût pour les réunions du temps de Lorenzo son beau-frère, il ne voulut rien épargner pour que celle-ci fut non-seulement convenable, mais somptueuse; et lui-même se chargea d'en diriger les préparatifs. Le lendemain il fut des premiers à aller faire sa cour au duc, et n'ayant pas été reçu, il passa dans les appartemens occupés par l'ambassadeur, que je dois faire mieux connaître à mes lecteurs.

Don Antonio Muscettola conservait à l'âge de cinquante-sept ans toute la force d'esprit et la vivacité d'imagination qui peuvent orner les plus belles années de la vie. Employé d'abord par les vice-rois de Naples dans plusieurs missions délicates qu'il remplit avec talent, il entra ensuite dans la carrière des ambassades; vit Charles-Quint à Bologne, lui plut, et fut choisi

pour être envoyé près du pape, dans l'espoir que la franchise de ses manières contribuerait à entretenir avec la cour de Rome ces relations amicales, mais plutôt simulées que réelles, dont l'empereur avait besoin pour l'accomplissement de ses desseins. Nourri dans l'amour des lettres, passionné pour l'Arioste, amateur éclairé des beaux arts, mais plus habile encore dans l'art de connaître les hommes, il avait pour maxime de concilier autant que possible les égards et les convenances sociales avec les devoirs de sa position. Ses qualités personnelles facilitaient ce plan de conduite, sa physionomie était ouverte, son maintien noble sans trop de réserve; il savait écouter avec patience, ne promettait jamais ce qu'il ne pouvait pas tenir, et trouvait dans la fécondité de son esprit une réplique toujours prête, qui laissait dans l'incertitude les solliciteurs indiscrets.

Filippo le trouva entouré de l'élite des Palleschi, chacun venait lui vanter ses services, lui raconter ses projets d'avenir. C'était Francesco Guicciardini, qui ne doutait pas que le timon des affaires ne dût lui être confié. Francesco Vettori qui moins corrompu que les autres prenait souvent ses désirs pour des espérances; Baccio Valori qui se re-

gardant comme l'unique cause de la nouvelle élévation des Médicis, s'irritait que ce ne fut pas l'opinion générale; Francesco Antonio Nori, le plus cruel de toute cette faction, et un grand nombre d'autres moins marquans que le sourire de la fortune attachait seul à la maison régnante.

Tous ces visages se rembrunirent à l'exception de celui de Strozzi, lorsqu'on annonça Francesco Nasi; et il fut facile de juger que l'accueil qu'il reçut du ministre était pour eux l'objet d'une désagréable surprise.

Francesco était non-seulement un des jeunes gens de Florence les plus remarquables par sa capacité et son jugement, mais il y joignait une élévation d'âme qui avait peu d'égale. Il avait dû à la tendresse paternelle une éducation que peu d'enfans reçoivent parce que très-peu sont chéris de leur père comme il l'était du sien. Alexandre, dont le caractère rappelait celui des anciens Romains, n'avait confié qu'à lui seul de former le cœur de son fils; il était rare qu'il s'en séparât avant les premières atteintes de la cruelle maladie qui le conduisait lentement au tombeau.

Lié avec Pierre Vettori, Silvestro Aldobrandini et Luigi Alamani, Francesco s'était montré un des plus zélés parmi ceux qui cherchèrent en

1527, à délivrer Florence du joug que le cardinal de Cortone lui imposait au nom du pape. Après le changement de gouvernement il fut envoyé à Rome avec une mission secrète; instruit alors du traité d'alliance qui existait entre Charles V et Clément, voyant les forces de la France épuisées, et ne pouvant plus conserver l'espoir d'obtenir une liberté entière pour sa patrie, il chercha à inspirer aux Florentins des sentimens plus modérés, surtout lorsqu'il vit le pape, qui craignait que l'empereur, inquiété par les Turcs, ne put pas remplir toutes les conditions du traité, devenir moins exigeant et proposer une législation dont les bases étaient plus douces. Francesco en fut le porteur et n'épargna rien pour qu'elles fussent acceptées; mais l'ingratitude et le dédain sont les moindres maux que puissent rencontrer ceux qui dans le bouleversement des états, tentent de prévenir leur chûte, et comme il est vrai que lorsque le ciel a décrété la ruine d'un peuple, il frappe ses chefs d'aveuglement, les propositions du pape furent rejetées sans être même lues au conseil; le secret le plus entier fut prescrit à Francesco, qui se retira des affaires, et renfermé dans l'intérieur de sa famille, ne s'occupa plus qu'à entourer son

père, déjà malade, de soins presqu'aussi constans que ceux dont son enfance avait été l'objet. Il attendit ainsi la fin du siége tout en gémissant sur le sort de sa patrie, perdue par l'obstination des uns et la trahison des autres. Nous avons déjà dit qu'il se mit volontairement au nombre des ôtages, et les circonstances l'ayant rapproché de don Antonio, qu'une mission avait appelé au camp, celui-ci apprécia si bien la supériorité de son âme et de son esprit, que le souvenir des momens qu'ils avaient passés ensemble se grava dans sa mémoire.

Dès qu'il le vit entrer, il alla au devant de lui, l'embrassa, et dit en se tournant vers Guicciardini qu'il souhaitait pour le bonheur de Florence, qu'elle posssédât beaucoup de citoyens semblables : paroles que ne dictait pas la seule bienveillance.

Il lui demanda ensuite des nouvelles de son père, ajoutant qu'il désirait le connaître parce qu'il était impossible que la souche qui avait produit un tel rejeton ne fut pas excellente. En parlant, il observait du coin de l'œil ce qui se passait autour de lui; le mécontentement de tous était visible, et quelques-uns allèrent même jusqu'à dire à voix basse que c'était une honte de

voir l'envoyé de l'empire témoigner de l'estime à de tels gens.

Mais don Antonio honorait le talent, partout où il le rencontrait, accompagné de la vertu; très-différent en cela de certains hommes qui s'imaginent que toutes les qualités sont dans leur parti, et tous les vices dans celui qui leur est opposé. De plus Muscettola riait en lui-même du sot orgueil qui persuadait aux Palleschi qu'Alexandre serait reconnaissant, quoiqu'ils eussent cessé de lui être utiles, erreur née de l'amour-propre et que l'expérience n'a pu encore détruire, comme le prouverait au besoin une histoire très-récente.

— A présent que les affaires son terminées, reprit don Antonio, je veux voir toutes vos merveilles et je commencerai par celle que tout le monde vous envie, car il n'existe qu'un Michel-Ange; Francesco il faut que nous allions chez lui sans délai.

— Encore celui-là, murmura Nori, qui dans son profond mépris pour les arts, aurait prononcé sans regret l'arrêt de mort de Michel-Ange, s'il n'eût été retenu par la défense formelle du pape.

— Quand le génie est supérieur, continua don Antonio sans paraître l'avoir entendu et s'adressant à Filippo : les rois et les plus grands princes

doivent être les premiers à l'honorer; il n'est pas question de moi qui ne suis rien près de lui, mais nous avons l'exemple de François Ier avec Léonard, et tout le monde sait la manière dont le Titien a été traité à Bologne par l'empereur.

Il sut ensuite sans manquer aux convenances faire comprendre qu'il désirait être seul. Avant de se retirer, Filippo qui l'avait déjà invité à dîner pour le même jour, dit à Francesco avec plus d'affabilité qu'à l'ordinaire qu'il le priait de vouloir bien accompagner le ministre.

Francesco s'inclina, heureux de pouvoir compter sur un jour de bonheur. Dès qu'ils furent libres, Muscettola lui dit : Michel-Ange me recevra peut-être assez mal, je connais ses opinions, et les hommes de cette trempe ne changent jamais.

— Mais, ajouta-t-il en souriant, vous me protégerez.

— Que dites-vous, signor?

La vérité; votre manière de penser n'est pas non plus un mystère pour moi, mais j'ai été si frappé de la rectitude de votre jugement et de la loyauté de votre caractère, que j'en ai parlé au pape.

— A quoi bon?

— Je sais qu'une seule corde résonne à ses

oreilles; mais vous considérant comme un homme habile et vertueux je désire que vous soyez toujours honoré et respecté.

— Je vous rends grâces : mais comme les paroles que vous daignez m'adresser conviendraient mieux à Michel-Ange, vous ne devez pas douter signor qu'il ne sache apprécier les positions diverses, et qu'il ne reçoive l'honneur que vous voulez lui faire, avec cette mesure parfaite, compagne ordinaire d'un esprit supérieur.

Don Antonio fit alors appeler son secrétaire, le prévint qu'il serait dans deux heures au palais Strozzi et qu'on pourrait y conduire ceux qui viendraient le demander.

Peu de minutes après ils montèrent à cheval; je voudrais, dit-il, avant d'admirer les ouvrages de l'artiste par excellence, voir ceux du bon Andrea.

—Vous avez bien raison de lui donner ce nom : peu d'hommes furent doués d'une aussi grande bonté. — Ils se dirigèrent alors vers le couvent du Scalzo; en passant près la place Saint-Marc ils rencontrèrent une femme, qui sans être jeune était belle encore, mais qui paraissait entièrement dépourvue de cet attrait qu'on pourrait appeler le voile de la beauté.

— Comment se nomme cette signora?

— Lucrezia del Fede, la veuve du pauvre Andrea.

— C'est une belle personne, dit don Antonio, quel dommage qu'elle semble si peu modeste !

— C'est elle qui fut la cause de tous les malheurs de ce peintre célèbre ; en prononçant ces mots ils entrèrent au Scalzo. — Mais la voici, s'écria don Antonio.

— Il est vrai, Andrea se plaisait à reproduire ses traits, mais il donnait une autre expression à son regard.

Muscettola examina long-temps ces chefs-d'œuvres; on voyait se succéder sur sa mobile physionomie les diverses sensations qu'il éprouvait; enfin touchant légèrement l'épaule de son compagnon, il dit : c'est beau.... simple.... on ne peut rien blâmer.... mais !.... —Daignez achever.

— Ce n'est pas la chapelle Sixtine.

Francesco observa en vain que les deux artistes avaient suivi une route différente. Andrea voulait imiter la nature et y avait merveilleusement réussi ; mais Michel-Ange avait dû s'élever plus haut et imprimer sur le front des prophètes l'image de ces âmes privilégiées, honorées de communications immédiates avec la Divinité.

—Voyez, dit-il, en lui montrant quelques instans après le grand hospice, ce que peut la volonté d'un seul; Folco Portinari le fonda vers 1300 et il possède aujourd'hui dix-huit mille écus de revenu.

Au moment d'atteindre le but de leur course, ils rencontrèrent Urbino, le serviteur fidèle ou plutôt l'ami de Buonarroti, et ils apprirent de lui qu'il était sorti; Francesco écrivit alors leurs deux noms au crayon, et pria Urbino de remettre ce papier à son maître dès qu'il rentrerait.

— A présent que ferons-nous du temps qui nous reste?

— Voulez-vous aller jusqu'au mont; sa vue vous plaira peut-être.

Arrivés à Rubaconte après avoir passé le pont,

— Il me semble, dit Antonio, en montrant le palais des Serristori, que Malatesta demeurait là.

— Oui, répondit Francesco, lâche comme le sont tous les traîtres, il l'avait choisi afin que la fuite lui fut toujours facile.

— Ah! sans doute, il s'est souillé d'une tache ineffaçable.

— Vous ignorez que joignant l'insulte à la trahison, il fit arrêter Giambatista Cei, l'enferma dans les salles basses de son palais, et se plaisait

à le faire voir au peuple à travers les barreaux de la même manière qu'on lui montre une bête féroce pour le divertir.

—Soyez sûr, Francesco, que si j'avais été ici au lieu d'être au camp, tout se serait passé différemment, mais le mal une fois fait est sans remède.

—Voici, dit Franceseo en passant devant l'église de San-Nicolo, le petit clocher où Michel-Ange resta caché pendant plusieurs jours.

— Parlez-vous sérieusement?

— Sans doute; mais sa grande renommée le sauva; tandis que beaucoup d'autres, qui s'étaient confiés aux traités, se virent cruellement déçus.

— Les exils ont-ils été nombreux?

—Plus de trois cents; dans les commencemens l'apparence de la justice était conservée, on examinait l'accusation et l'on écoutait la défense; mais bientôt toutes les formes furent négligées; vingt-neuf personnes furent jugées dans le même jour; on prononça plusieurs sentences de mort le 28 décembre, sans respect pour les fêtes de Noël; que dirai-je encore? non content de confisquer les biens de leurs victimes, ils ont flétri leur mémoire!...

Muscettola ne répondit pas, il pensait à ce que l'empereur avait dû souffrir en laissant violer ainsi des promesses solennellement données; et il ne pouvait s'empêcher de craindre, pour un prince qu'il aimait, le jugement de la postérité.

Voulant changer le sujet de l'entretien, il demanda tout d'un coup, si Luisa Strozzi était belle!

Francesco rougit et répondit en hésitant : — Très-belle. — Aimable? — Oui, signor. — On dit son âme élevée? — Je le crois. — Mais pourquoi donc tous ces monosyllabes? On dirait que vous ne la jugez pas ainsi.

— Vous vous trompez, signor, Luisa Strozzi me semble un modèle de grâces et de vertu.

Arrivés à San-Salvator, monastère de franciscains situé sur le mont, ils entrèrent dans l'église où le hasard les fit rencontrer un des hommes les plus remarquables de ce siècle, Giambatista Adriani, que sa piété filiale conduisait souvent près du tombeau de son père. Ne pouvant plus être utile à sa patrie, il s'était entièrement consacré à l'étude et vivait fort retiré. Son premier mouvement fut de sortir en reconnaissant l'envoyé de l'empereur, mais Nasi qui était lié avec lui fut le prendre par la main en le

priant de leur accorder quelques instans ; il céda non sans répugnance, mais il se trouva plus à son aise en apprenant la démarche que Muscettola venait de faire.

Les plus beaux sites de l'Italie étaient familiers à don Antonio, et cependant un cri de surprise et d'admiration lui échappa, lorsqu'en se retournant au sortir de l'église, il aperçut Florence et les magnifiques *villa* qui l'entourent, gages de l'opulence de nos aïeux et de leur amour pour le sol natal. Sans le dire, il regretta que Charles n'eût pas gardé pour lui un si beau pays.

Il se fit ensuite nommer tous les objets que ses regards rencontraient, et il finit par conclure qu'un poète avait pu dire, sans trop d'exagération, que là *chaque pierre avait un nom.*

Une observation d'Adriani ayant amené l'entretien sur Fra Girolamo, autrement Savonarola; qu'en pensez-vous tous les deux? dit don Antonio.

— Il ne peut y avoir, répondit Adriani, qu'une opinion sur l'injustice du supplice qu'on lui fit subir; l'austérité de sa vie et la pureté de ses mœurs sont attestées par trop de preuves pour qu'il soit possible d'en douter; mais l'ambition l'aveugla.

Francesco fit signe que c'était aussi son avis.

— Je pense de même, ajouta don Antonio.

— Cependant, reprit Francesco, s'il eût armé dans le moment favorable Francesco Valori, il est probable que la destinée des Florentins aurait été différente; Adriani étant rentré dans l'église, les deux autres remontèrent à cheval et reprirent le chemin de Florence. Lors même que nous ne verrions plus rien aujourd'hui, disait Muscettola en passant le pont, nous n'aurions pas perdu notre journée.

— J'ai cependant le pressentiment qu'elle n'est pas terminée; tant d'objets divers réclament ici les regards de l'étranger! Voyez à droite au pied de la colline cette plaine peu spacieuse mais si riante; elle brille à présent aux rayons du soleil; ce soir, quand l'astre s'abaissera sur l'horizon, elle offrira un aspect différent, mais toujours attrayant.

— Quels sites! comme ils méritent d'être chantés par les poètes!

— L'Arioste lui-même n'en décrivit jamais de plus délicieux.

— Oh! pour ceci je ne puis l'accorder, cher Francesco, l'art ni la nature n'égalèrent jamais les jardins d'Alcine.

CHAPITRE III.

Ils s'entendent.

« Elle marche, et l'on dirait d'un ange apparu sur la terre; elle parle, et sa voix n'est pas celle d'une mortelle. »

PÉTRARQUE.

Tout en causant, ils arrivèrent au palais des Strozzi. L'accueil le plus distingué y attendait le ministre; Clarice suivait en cela autant son propre penchant que les désirs de son mari; elle

voulait tout à la fois s'assurer un protecteur, faire sentir qu'elle était la véritable héritière des Médicis, et que le dévouement de sa famille pour les intérêts de l'empereur aurait égalé celui que montrait Alexandre.

Entourée de ses nombreux enfans, elle les présenta l'un après l'autre à l'ambassadeur. L'aîné, Pierre, était en Espagne, Lione était déjà prieur de Capoue; Roberto se destinait à la carrière militaire; Vincenzio n'avait pas encore fait de choix; les trois derniers n'étaient pas sortis de l'enfance.

L'aînée de ses filles, Marie, avait épousé Lorenzo Ridolfi, neveu du cardinal; Maddalena était destinée au fils de Valori; et il suffisait d'apercevoir Luisa pour comprendre que pour elle l'ambition de ses parens devait être sans bornes.

Elle avait alors dix-huit ans accomplis; sa taille était svelte; ses cheveux, d'une beauté remarquable, étaient châtains foncés, son front élevé, ses yeux presque noirs avaient une expression vraiment céleste; en un mot, tout en elle était grâce et harmonie.

Aussi don Antonio ne prêtait-il qu'avec peine aux paroles de Clarice l'attention que la politesse réclamait, et son impatience ne lui permit pas

d'attendre qu'elle eût fini, pour s'informer si la personne qui était assise près d'elle était aussi sa fille.

Luisa s'inclina en tournant vers lui ses grands yeux noirs, qui s'étaient un instant levés sur Francesco, avec la naïve simplicité qui caractérisait chacun de ses mouvemens; peu de minutes après, l'ambassadeur se penchant à l'oreille de Francesco, lui dit : C'est une merveille de grâce et de beauté.... Je tâcherai qu'un de nos princes possède ce trésor.

— Elle ne voudra pas quitter Florence.

— Pourquoi?

— Demandez-le à tant d'exilés qui ne supportent d'affreux chagrins que dans l'espoir d'y revenir ? Dans cet instant on annonça le secrétaire de Muscettola qui venait lui dire que Michel-Ange étant venu au palais, il l'avait décidé non sans quelque peine à l'accompagner et qu'il était dans la première pièce.

Le ministre se leva aussitôt avec une exclamation de joie. — Faites-le entrer tout de suite, s'écria Filippo, et il ajouta : Je serai enchanté s'il veut bien rester avec nous.

Buonarroti, en apprenant que l'envoyé de l'empereur était venu chez lui, avait pensé que

les différences d'opinions ne pouvaient le dispenser d'en témoigner sa reconnaissance; de plus tout ce que Francesco lui avait raconté de sa conduite au camp, l'avait prévenu en sa faveur; puis, malgré son génie, Michel-Ange tenait encore à la terre, et ne voyait pas sans une secrète satisfaction que le sentiment de son talent l'emportait dans l'âme de Muscettola sur les vaines considérations du monde.

Le plus difficile avait été de le conduire au palais des Strozzi; doué d'une grande force de caractère et d'une volonté inébranlable, il lui était impossible d'aimer ni d'estimer Filippo; il s'était décidé cependant quoiqu'avec répugnance, en pensant qu'il serait libre de se retirer dès qu'il aurait présenté ses hommages à don Antonio.

Mais après les premiers complimens, il fut pressé par Filippo, par toute sa famille et par Baccio lui-même de rester à dîner; tandis qu'il opposait à ces instances un refus poli mais constant, le ministre fixait sur lui un œil scrutateur; il vit un homme de plus de cinquante ans, au front large et profondément sillonné, le nez avancé mais un peu aplati vers le milieu, les lèvres minces, des yeux ardens d'où s'échappait

le feu qui était dans son âme, et qu'il communiquait au marbre même; ses manières étaient aisées, sa mise sans être soignée, n'avait rien de négligé, et l'on pouvait dire que tout en lui respirait la dignité de l'art qu'il exerçait.

Toutes les prières, même celles de Clarice, pour laquelle il ressentait plus de sympathie, avaient été vaines, lorsqu'on entendit la douce voix de Luisa prononcer ces mots :

—Nous serons donc assez malheureux pour que le ministre de l'empereur redise à ses compatriotes que Michel-Ange a refusé de nous honorer de sa présence, et cependant il peut être sûr qu'il a trouvé et qu'il trouvera encore des milliers d'individus qui estimeront en lui l'artiste, mais peu qui, semblables à la plupart d'entre nous, sachent l'apprécier en l'isolant de son talent.

Celui auquel ces paroles s'adressaient, resta un moment pensif, puis après s'être incliné proondément comme pour exprimer à quel point il en était touché, il se tourna vers Clarice en lui disant : — Vous êtes une heureuse mère, signora. Et pour montrer qu'il acceptait, il fut déposer son chapeau qu'il tenait encore sous le bras.

Absorbé dans son amour pour les arts, il avait

toujours évité avec soin toutes les relations de société qu'il regardait comme d'inutiles distractions; les femmes n'étaient pour lui que des modèles; mais dès qu'il entendit Luisa il se sentit attiré vers elle; son sourire, son regard étaient en elle empreints d'un charme inexprimable, rien ne peut donner l'idée de l'ineffable douceur de sa voix, de l'attrait qu'elle répandait sur chacune de ses paroles

Luisa n'était pas poète, elle ne cultivait ni la musique ni la peinture; mais à défaut de ces talens qui excitent l'admiration, elle possédait à un degré si éminent les dons de l'âme et les qualités intellectuelles, qu'il était impossible de ne pas la regarder comme la jeune personne la plus remarquable de Florence.

Elle avait reçu les leçons de Zeffi, gouverneur de ses frères et renommé par sa vaste érudition; et elle joignait à une instruction solide cette manière de voir et de sentir qu'on peut regarder comme l'apanage du petit nombre; aussi la finesse d'un esprit juste et pénétrant se révélait dans les opinions qu'elle exprimait, comme les sentimens qu'elle montrait trahissaient la générosité de son cœur, d'un cœur si tendre, si compatissant à toutes les misères, que les secours qu'elle

distribuait aux malheureux surpassaient toujours ses moyens. Si bien que sa mère disait que Luisa était la plus pauvre de toute sa famille. L'élévation de son âme était exempte d'orgueil, et la force de sa volonté s'unissait à une douceur enchanteresse. A ces perfections qui motivent assez, dans ce siècle corrompu, les malheurs dont sa vie fut remplie, il faut ajouter la plus grande de toutes, peut-être celle qui fait que l'homme de génie sent au premier abord que votre âme est à l'unisson de la sienne.

C'est là l'effet qu'avait produit sur Michel-Ange, le peu de paroles qu'elle avait prononcé; il regardait son talent comme un don de la fortune, l'élévation de son caractère comme sa propre conquête, et jamais il n'en avait mieux senti le prix qu'en voyant Luisa l'apprécier.

L'ambassadeur vint l'arracher à ces pensées, et le prenant par la main il lui adressa ces mille et un complimens trop souvent prodigués à la médiocrité, mais qui cette fois n'exprimaient que la simple vérité. En effet, qui pourrait dans l'antiquité lui être comparé? Phidias et Apelles ne l'ont pas surpassé; et au temps des Scipions, Rome elle-même eût honoré ses vertus. Mais les Palleschi forcés de s'avouer sa supériorité,

ressentaient pour lui la haine, suite ordinaire de l'envie; sa vue les importunait, et ceux qui se trouvaient dans le salon de Strozzi eurent peine à cacher le dépit que leur causait leshommages dont il était l'objet.

Pour Luisa elle trouvait dans cette réunion un double sujet de joie; Francesco était pour la première fois invité par son père, et elle le voyait traité en ami par Michel-Ange.

Depuis un an Francesco s'était lié avec les jeunes Strozzi, parens des Médicis, on pouvait sans danger causer librement avec eux; il avait obtenu la bienveillance de Clarice parce qu'elle croyait apercevoir en lui ce dévouement à sa famille qui plaît tant aux femmes d'un âge mûr; tandis que l'aménité de son caractère, les services qu'il avait rendus à sa patrie, et sa prudente modération le rendaient cher à tous; mais personne ne soupçonnait que ces mêmes qualités avaient aussi gagné l'affection de Luisa, qui de son côté s'attachait d'autant plus à lui en voyant son mérite apprécié par tous ceux qui l'entouraient.

Il est vrai que la naissance de Francesco ne pouvait se comparer à la sienne, mais il était noble, sa famille était sans tache, et les pensées de Luisa ne s'arrêtaient pas sur les minutieuses

différences d'une noblesse plus ou moins ancienne; mais lui qui connaissait le monde et ses préjugés, et qui d'ailleurs était trop modeste pour espérer la possession d'un tel trésor, s'efforçait de cacher à tous les yeux un amour qui chaque jour prenait une nouvelle force. Il ne pouvait cependant s'empêcher de s'avouer à lui-même qu'elle s'entretenait avec lui plus volontiers qu'avec tout autre.

Tel était l'état des choses à l'époque où commence cette histoire.

Dès qu'on fut à table, l'ambassadeur qui avait voulu que Michel-Ange se plaçât près de lui, mit la conversation sur la chapelle Sixtine. — Quelle merveille, dit-il, vous seul savez peindre des hommes qui semblent issus d'une race divine; ce prophète surtout qui indique du doigt le passage qu'il vient d'écrire, a une telle expression, qu'elle s'est gravée là pour toujours; et il porta la main à son front.

Ils parlèrent ensuite du Cupidon qui avait passé pour une statue antique; de la Piété, placée dans l'église de Saint-Pierre, et de la statue du pape Jules, qu'Alphonse de Ferrare avait fondue pour en faire un canon; — ce bronze était destiné à être consacré à la guerre, ajouta Muscettola, en

faisant allusion au caractère belliqueux du pontife.

Michel-Ange le regarda un instant avant de répondre.

— S'il avait eu pour successeur deux autres... Mais que dis-je, un seul, doué d'une âme aussi généreuse, aussi magnanime....

— Mais Guicciardini ne le juge pas ainsi, interrompit Baccio, — ce qui prouve qu'il ne l'a pas compris. Ces mots prononcés avec fermeté, mirent fin à la discussion.

— J'irai un de ces matins, reprit don Antonio, vous trouver avec Francesco au milieu des tombes des Médicis que nous devions admirer aujourd'hui, mais je voudrais aussi connaître l'emploi de vos heures de loisir, vos pareils ne les consacrent pas à l'oisiveté.

— Je puis vous l'apprendre, dit aussitôt Luisa, toute fière de l'avoir su par Francesco, c'est une œuvre digne de lui, il a commencé les dessins de l'enfer du Dante.

— Vrai fils de Minerve, s'écria Muscettola.

— Il les fait sur les marges de l'édition *della Magna*.

— Cette pensée qui n'est qu'un jeu pour lui suffirait à l'illustration d'une autre vie.... Mais

je me meurs d'envie de les voir.... Soyez assez bon pour envoyer chercher ce livre. Un domestique fut aussitôt dépêché à Urbino, pour l'engager à venir et à apporter le Dante.

Il y eut un instant de silence pendant lequel Filippo s'excusa de la simplicité du repas, sur les préparatifs qu'exigeait la fête du soir; cependant le luxe déployé par ce riche citadin surpassait de beaucoup la magnificence et la richesse de nos festins modernes, dont il ne pouvait égaler l'élégante recherche.

La table était octogone et assez spacieuse pour que deux personnes fussent à l'aise entre chaque compartiment; au centre était placé un Ajax calme au milieu de la tempête, et le regard levé vers le ciel comme pour braver le courroux même des dieux. C'était l'œuvre du Piloto; Zeffi avait choisi ce sujet pour qu'il rappelât sans cesse à Filippo les périls qui le menaçaient, et la manière dont il devait supporter les assauts que la fortune lui préparait; autour du piédestal, quatre vases d'argent ciselés servaient à recevoir ce qui restait sur les assiettes des convives, six compotiers, remplis de diverses sucreries, et deux salières d'un travail remarquable, complétaient le service.

Le buffet était d'une telle somptuosité qu'on ne pouvait s'empêcher de soupçonner que Filippe, pour donner à l'ambassadeur une plus grande idée de son crédit, chose qui d'ordinaire se base sur la fortune, avait joint à l'argenterie qui portait ses armes, quelqu'unes des pièces, qui suivant l'usage du temps, se trouvaient en gages à la banque.

Vettori voyant qu'on avait cessé de s'occuper des beaux-arts, essaya de tourner la conversation sur les préparatifs de guerre qui se faisaient en Hongrie, satisfait de saisir cette occasion d'exprimer ses vœux pour la prospérité de l'empire.

L'attention de tous les hommes d'état se portait alors vers Charles, qui rassemblant sous les ordres du marquis del Vasto les vieilles bandes italiennes et espagnoles et y joignant toutes les troupes de ses vastes états dont il pouvait disposer, se préparait à repousser l'invasion de Soliman, qui irrité de sa défaite récente sous les murs de Vienne, menaçait de nouveau la chrétienté.

Mais la puissance de l'empereur jetait un trop grand éclat pour ne pas réveiller l'envie des uns et la crainte des autres, et plus d'un Italien faisait des vœux pour l'étendard de Mahomet, tant de fois souillé du sang de ses frères. Cependant

la partie la plus saine de la nation n'avait pas oublié la terreur que Bajazet avait inspirée peu d'années auparavant; la perte de Chypre et celle de Rhodes n'était pas effacée de son souvenir. Mais les désirs des hommes flottent tellement au gré de leurs passions, qu'on rencontrait des insensés dont l'âme fermée à tout sentiment généreux, aurait consentie à courir le risque de voir Saint-Pierre au pouvoir des Turcs, pourvu que Charles fut humilié.

Une ambition déçue dans toutes ses espérances avait produit à peu près le même effet sur Baccio; de plus il se sentait quelque penchant pour le mode de discipline en usage chez les Mahométans; prenant la parole d'un air suffisant, il dit : Qu'on ne pouvait douter que de grands changemens ne se préparassent en Europe. — Qu'il était impossible de surpasser Soliman en courage et en magnanimité. Il se disposait à continuer, espérant entraîner Muscettola dans une discussion sur la prééminence des deux souverains; mais celui-ci, à l'aide d'un amer persifflage, lui fit bientôt sentir l'inconvenance de ses paroles.

En sortant de table on passa dans un petit salon où Filippo se plût à faire admirer à ses con-

vives une riche collection de pierres et de camées; on pouvait lui appliquer la même remarque qu'à l'argenterie, une partie seulement était à lui. Filippo n'avait pas le sentiment des arts, mais il suivait l'impulsion générale, sans attacher aux chefs-d'œuvre qu'il possédait, d'autre prix que celui de la valeur qu'ils représentaient. La beauté d'une cornaline, attira surtout les regards; dès que Michel-Ange l'eut considérée, il s'écria : — Quelle pureté de dessin, quelle imitation parfaite! — Pauvre Girolamo.... Sans rien ajouter il la passa à don Antonio qui se trouvait à côté de Francesco, regardez-la, lui dit-il, nous en parlions ce matin; puis se retournant vers les autres, — Quelle folie pour un religieux de s'immiscer dans la politique!...

On annonça Urbino, et après lui Baccio Bandinelli, habile sculpteur, dévoué au parti des Médicis; ambitieux et assez peu délicat sur les moyens de réussir, il avait choisi le moment où l'ambassadeur et les principaux Palleschi étaient réunis au palais des Strozzi pour venir présenter ses hommages à Filippo. Il était loin de s'attendre à y rencontrer Michel-Ange, et en voyant chacun entourer Urbino, tandis que ses profonds saluts étaient à peine remarqués, il comprit combien

sa visite était importune. Cependant Francesco Vettori le fit asseoir près de lui par un pur sentiment de compassion, et malgré son peu de goût pour les arts, il lui parla de ses ouvrages, mais d'une manière qui prouvait que ce sujet d'entretien lui était complètement étranger; sans paraître s'en apercevoir Baccio se lança dans de longues digressions, s'efforça de lui faire comprendre toute la difficulté qu'offrait le groupe auquel il travaillait alors, et qui représentait Cacus vaincu par Hercule; mais au milieu de la description la plus animée, il s'aperçut que son interlocuteur succombant à la fatigue ou à l'ennui s'était profondément endormi. L'orgueil de l'artiste déjà froissé se trouva à une rude épreuve, et il n'eut plus d'autre ressource que de se rapprocher du cercle qui entourait Michel-Ange; là, cherchant à dissimuler l'envie qui rongeait son cœur, il laissait de temps en temps échapper un faible éloge prononcé d'un ton doctoral qui contrastait avec les élans d'admiration que ne pouvaient contenir ceux qui contemplaient cette œuvre vraiment merveilleuse.

L'énergie du dessin égalait celle des paroles et l'on pouvait dire avec un poète que ces traits échappés au génie semblaient les ministres de la

justice éternelle. Quelle variété d'expression dans cette foule qui attend l'arrêt fatal ! Farinata inaccessible à la crainte, reprochait à Florence son ingratitude, et Capanée sous la pluie de feu défiait la vengeance divine.

Mais le récit de Pierre de la Vigue était un des passages où l'imagination du peintre avait pris le plus libre essor. On retrouvait sous ses crayons, comme dans les vers du poète, le profond désespoir de l'homme lâchement abandonné aux traits de la calomnie ; l'amertume qui l'abreuva lorsqu'il fut arrêté par l'ordre du prince auquel il avait consacré sa vie. Un rayon d'innocence brillait encore sur son front le jour où il fut coupable pour la première fois ; et l'on voyait sur la bouche qui s'ouvrait pour raconter de tels malheurs, l'expression d'une douleur qui ne devait pas avoir de fin.

Pour compléter le charme, Francesco récitait ces mêmes vers que l'on voyait réfléchis, comme dans un miroir fidèle.

Tournant les feuillets sans suivre aucun ordre, Michel-Ange s'arrêta au cinquième chant. Voici, dit-il, l'endroit du poème qui a été pour moi, je ne dirai pas le plus difficile; mais qui m'a inspiré le plus d'incertitudes sur la manière de le rendre.

Dans ce moment, Luisa assise près de lui, se pencha pour lui adresser quelques mots; ses regards rencontrèrent les deux figures de Francesco et de Paolo, et une émotion indéfinissable se glissa dans son âme, elle se tut et ses yeux baissés se fixèrent sur le livre. Francesco sentit aussitôt son cœur palpiter aux premières paroles de ce chant, qui suffirait seul pour révéler tout ce que l'âme du Dante renfermait de tendresse, lorsque la colère et la vengeance n'en avaient pas altéré la trempe.

Michel-Ange continua :

La bocca mi baciò tutto tremante

respire une affection qui tient trop à la terre pour être l'image convenable d'un amour surnaturel soustrait à la puissance du temps; j'ai préféré m'arrêter sur l'idée, qui au milieu de la douleur, adoucit les regrets du passé, console leur souffrance, et colore l'avenir :

Questi, che mai da me non fia diviso...
Celui-ci, dont je ne serai jamais séparée.

Quand Michel-Ange prononça ce vers, Luisa comme entraînée par sa mélodie enchanteresse, leva sur Francesco un regard empreint d'une si ineffable douceur, qu'il lui sembla qu'une des

joies du ciel venait de lui être révélée; une faible partie de cette émotion si vive se peignit sans doute sur ses traits, car Luisa confuse et troublée sentit que sa pensée la plus intime n'était plus un mystère pour lui. Appuyant sa joue sur une de ses mains, elle parut continuer à admirer ce qu'elle avait cessé de voir; et dès que Buonarroti se fut dérobé à l'encens dont depuis quelques heures il savourait les charmes, elle se retira.

CHAPITRE IV.

Ambition trompée.

« Elle est d'une nature si malfaisante et si cruelle, que rien n'assouvit son avidité sans cesse renaissante; la proie qu'elle dévore n'apaise pas sa faim, elle l'aiguise. »

LE DANTE.

Les combats qui s'étaient élevés dans l'âme de Luisa, n'avaient pas échappés à Francesco et tout en désirant un second regard qu'il n'avai pas obtenu, il jouissait de sa modeste réserve.

Lorsqu'elle fut sortie et qu'il lui sembla qu'il était seul, sa première pensée fut celle du regret qu'il aurait éprouvé, si elle avait agi différemment. Une foule de sensations diverses vinrent ensuite l'agiter; il prévoyait les difficultés, mesurait les distances, pesait les ambitions, mais il se sentait rassuré par la délicieuse perspective d'être aimé de Luisa, et faisant un retour sur lui-même, sur les légers défauts inséparables de notre nature, il se promettait de se rendre de plus en plus digne d'elle.

Il fut tiré de sa rêverie par la voix de Muscettola qui mécontent d'entendre Bandinelli critiquer les chefs-d'œuvre qu'ils venaient d'admirer, lui disait avec impatience :—Si ces observations sont justes, pourquoi ne pas les avoir faites en sa présence?

— Parce qu'il ne m'a pas demandé mon avis.

— Et à présent qui vous le demande ?

— Je parle pour l'art lui-même.

La discussion s'anima, Bandinelli rappela un fait triste à avouer, mais vrai. — Quand on découvrit le David, dit-il, ne fut-on pas obligé d'y placer des gardes pour le protéger contre les outrages de tout genre? — Oui, et quelques envieux furent envoyés en prison. — Ce qui prouve seulement que ses partisans disposaient de la force·

Francesco ne pouvant plus se contenir, lui dit : Que si Florence savait qu'il saisissait toutes les occasions de nuire à Michel-Ange, elle n'ignorait pas non plus qu'un de ses plus beaux dessins avait été lacéré par lui, qui s'était plu à détruire cette preuve trop manifeste de son infériorité, comme le singe brise le miroir qui reflète son image.

— Bravo ! s'écria don Antonio, et il entraîna son jeune ami sans écouter la réponse de Baccio. Furieux de s'entendre reprocher une action qu'il croyait plus secrète, mais que la voix publique l'accusait en effet d'avoir commise, Vettori, Valori et Filippo lui-même l'entourèrent aussitôt pour le consoler et le calmer, sachant combien il était cher au pape et à Alexandre. Lorsque tout le monde fut retiré, Strozzi s'empressa d'aller s'assurer si tous ses ordres avaient été compris, et en le voyant joyeux et satisfait au milieu de ces préparatifs de fête, on aurait eu peine à reconnaître l'homme qui la veille encore était en proie aux plus cuisantes inquiétudes.

La tristesse de Clarice semblait au contraire plus profonde; elle ressentait malgré elle une espèce d'effroi au moment de revoir celui qu'elle avait offensé, et qui régnait dans ce palais, d'où

jadis elle l'avait expulsé. Sa terreur était fondée; les deux personnes qu'Alexandre haïssait le plus, peut-être pour un motif semblable, étaient Michel-Ange et elle; il comptait éviter tout rapport avec l'un, en attendant que la mort de Clément le livrât à son ressentiment. Pour Clarice, il avait juré de s'en venger; mais sachant qu'il ne pouvait éviter de la rencontrer tôt ou tard, il craignait de n'être pas assez maître de lui, pour cacher la haine qu'elle lui inspirait. De son côté, elle se rappelait l'avoir vu dès l'enfance, emporté et dédaigneux, dispositions que n'avait pu mitiger son étonnante prospérité; elle pensait que si quelque mot peu convenable lui échappait, elle ne pourrait le supporter en silence, et une étincelle suffisait pour allumer l'incendie.

Elle ressentit un nouveau chagrin en apprenant l'étrange réception jusque-là sans exemple, qu'Alexandre avait faite le matin même au premier corps de l'état, la Seigneurie; non-seulement elle n'avait pas été introduite sur-le-champ, mais il avait souffert qu'elle attendît long-temps dans un vestibule, exposée à la dérision et presqu'aux insultes de ses valets.

Comme c'est le propre des masses, toujours entraînées par le sentiment de leurs besoins d'a-

bandonner le pouvoir qui finit, pour se tourner vers celui qui le remplace et qui d'ordinaire se montre généreux au début, on s'amusait à contrefaire la démarche chancelante du gonfalonier Buondelmonti qui pouvait à peine se soutenir sur ses jambes gonflées par un long séjour dans la tour de Volterra; on se plaisait à raconter qu'un soldat de la garde, ayant à dessein ou par mégarde, déchiré avec sa hallebarde la robe d'un des magistrats, n'avait répondu à ses plaintes que par la menace la plus grossière; on citait aussi un geste insultant de Giomo.

Le même manque d'égards s'était retrouvé dans les plus petits détails, aucun des honneurs d'usage n'avait été rendu à la Seigneurie; les officiers qui la précédaient au sortir du palais, n'attiraient les regards que par le ridicule de leur costume et le peuple prétendait que les trompettes et les fifres jouaient d'une manière si discordante, qu'ils rappelaient la musique des savoyards qui font danser des marionnettes sur les places publiques.

Ces circonstances peu importantes en elles-mêmes affligeaient cependant Clarice jusqu'au fond de l'âme, parce qu'elle savait que le mépris est une arme plus redoutable que la violence. Pour Filippo, lorsqu'il croyait sa propre per-

sonne en sûreté, le reste lui importait peu.

Des invitations avaient été adressées aux familles les plus distinguées; et quoique le témoignage de tous les historiens ne permette pas de douter que la consternation ne fut générale, comme il faut toujours excepter les faibles qui n'ont pas de volonté, et les ambitieux qui n'ont pas de patrie. Ces deux classes étaient plus que suffisantes, sans même compter ceux que des motifs différens conduisaient pour renouveler l'éclat et la pompe des fêtes que Julien et Lorenzo recevaient dans ce même palais quinze ans auparavant, où l'on voyait la jeunesse de Florence se réunir sous les noms de compagnie du *Diamante* et du *Broncone*.

La prière du soir n'était pas encore sonnée, déjà on allumait les torches placées dans des bras de fer artistement travaillés par Caparra, tout était prêt, Filippo et ses fils se tenaient dans le second salon, Clarice éblouissante de parure occupait le dernier. Luisa n'était pas encore descendue; le luxe le plus recherché avait présidé à toutes les dispositions intérieures; les tentures étaient en damas ou en brocart; on marchait sur de riches tapis de Perse, les tables de jeux se faisaient remarquer par la rareté des bois et

la finesse du travail; la pièce la plus spacieuse était réservée pour l'orchestre, et des lustres de Murano y répandaient une douce et égale clarté.

Benvenuto della Volpaja arriva le premier; l'âge où le bal est un plaisir, était depuis longtemps passé pour lui; mais à l'époque du siége, il avait envoyé au pape le plan de Florence et il venait rappeler au duc par sa présence, sinon par ses paroles, le service rendu et la récompense qu'il en attendait.

Depuis deux jours, tous les désirs, toutes les espérances s'étaient réveillés, chaque Palleschi se flattait que le changement de gouvernement aurait sur son sort une heureuse influence. La veille, on n'avait aperçu le duc qu'un instant, à peine avait-on pu lui adresser quelques mots qui n'étaient pas même parvenus jusqu'à lui; le bal de Strozzi offrait une occasion favorable d'attirer son attention, les plus adroits comptaient bien ne pas la laisser échapper, tout occupés de leurs projets, les plaisirs de la soirée n'étaient pour eux qu'un futile accessoire.

Dans ce siècle où l'usage habituel des voitures n'était pas encore introduit, les femmes du rang même le plus distingué, montaient à cheval. Ce fut ainsi qu'elles se rendirent au palais Strozzi,

entourées d'écuyers portant des flambeaux dont la lueur permettait d'apercevoir les mors d'argent, les housses brodées, et les brides garnies de corail et de perles fines. La gêne avait pourtant pénétré dans les familles les plus opulentes; mais tous les obstacles cèdent au désir de briller, et l'orgueil ne s'effraie pas de l'usure la plus outrée.

Giulia de Mozzi, femme de Lamberto Sacchetti, parut la première accompagnée de Lanfredini, dont la tendresse n'était plus payée de retour. Giulia avait un de ces caractères assez communs du reste, que leur faiblesse rend le jouet des flatteurs qui les trompent, des illusions qui les entourent, et des circonstances qui les entraînent.

Six semaines s'étaient à peine écoulées depuis qu'elle avait rencontré Filippo, et déjà il avait pu s'apercevoir du penchant qui l'attirait vers lui; son immense fortune, l'aménité de ses manières et les agrémens de sa personne lui rendaient facile ce genre de succès; peu de femmes avaient cherché à lui résister, peu peut-être y seraient parvenues. Ce relâchement dans les mœurs devait surtout être attribué à Lorenzo et à Julien de Médicis, dont l'exemple avait entraîné

la jeunesse de Florence dans les excès où eux-mêmes avaient trouvé une fin prématurée. Filippo n'était pas destiné à trouver la mort au sein des plaisirs, mais il y puisa cette mollesse qui énerve l'âme et la rend inhabile aux grandes choses, sa vie entière le prouva.

Les inclinations d'un tel homme ne pouvaient être que passagères, aussi Giulia avait-elle déjà aperçu quelques indices précurseurs de l'indifférence; il l'entretenait d'objets étrangers à son amour, il ne se plaignait plus de la rapidité des heures, la présence d'un tiers ne lui était plus importune; éclairée par ces signes trop certains, elle avait pensé qu'il était temps de lui faire connaître le prix du lien qu'il semblait dédaigner. Elle venait radieuse et fière de sa beauté essayer le pouvoir de ses charmes; elle avait à peine vingt ans, le duc allait la voir pour la première fois; qui sait si elle n'en serait pas remarquée? et alors quel triomphe pour elle, quel regret pour Filippo!

Mais il fut au-devant d'elle avec une courtoisie si exquise, il lui demanda pardon avec une grâce si parfaite d'avoir été trois jours sans la voir, et il sut si bien lui persuader qu'il était heureux qu'elle fût venue de bonne heure, parce qu'il pourrait

d'abord s'occuper d'elle seule, qu'elle se sentit désarmée, et pressa, en signe de paix, le bras sur lequel elle s'appuyait. L'accueil de Clarice fut convenable sans passer les bornes de la simple politesse; elle n'ignorait pas les torts de son mari, mais heureuse dans sa tendresse pour ses enfans, elle s'interdisait toute démonstration qui aurait pu donner prise à la médisance, et si quelques plaintes lui étaient échappées, leur expression n'avait jamais franchi le seuil domestique.

En parcourant les salons, Giulia fut surtout frappée du choix des candélabres, deux entre autres attirèrent son attention; leurs pieds larges et plats étaient ornés de dessins émaillés, disposés à l'entour comme dans les vases antiques, et les quatre petites figures qui soutenaient les bobèches étaient posées avec une telle élégance, que Giulia ne pouvait se lasser de les louer. Le lendemain elle les reçut avec un billet où Filippo disait qu'il se reprocherait de garder près de lui une chose qui avait eu le bonheur de lui plaire. Car sa générosité était sans bornes, il n'était avare que de constance et de loyauté.

Muscettola entra dans le salon, accompagné d'un homme peu connu à Florence, mais que Filippo reconnut sur-le-champ et fut embrasser.

C'était Césano qui venait d'arriver d'Allemagne, où le pape l'avait envoyé avec le cardinal Hyppolite, légat près de l'empereur. Malgré la gêne extrême de l'État Romain, Clément s'était engagé à fournir 40,000 ducats par mois pour l'expédition contre les Turcs. Mais déjà trois paiemens se trouvaient en retard, et le légat avait dépêché Césano vers le pape pour lui représenter l'inconvénient de ces délais; celui-ci, sachant que le crédit de Filippo était le pivot sur lequel tournaient toutes les affaires de Clément, s'était arrêté à Florence pour s'entendre avec lui.

Gabriel Césano n'était pas seulement un littérateur distingué, sa profonde connaissance des hommes le rendait encore négociateur habile. Né à Pise, en 1490, il se trouvait à l'époque de la vie où l'expérience vient fortifier tous les dons de la nature. D'abord secrétaire du cardinal, il en était devenu le conseil et l'ami; dévoué à ses intérêts, il l'avait servi avec zèle dans plusieurs circonstances importantes, et n'avait pas peu contribué à sa nomination de légat apostolique, emploi qui, en le rapprochant de Charles V, pouvait avoir sur sa fortune la plus haute influence. La haine mortelle qui divisait les deux cousins était connue, chacun savait que si l'un

ne pardonnait pas à l'autre la préférence obtenue; Alexandre ne pardonnait pas davantage qu'on eût osé la lui disputer. Ce fut cependant au palais des Médicis que Césano descendit de cheval, et tout en affectant une confiance qu'il n'éprouvait pas, en exprimant pour le compte d'Hyppolite une affection tout aussi imaginaire, il réussit à être bien reçu du duc, qui, en le congédiant avec politesse, l'engagea à s'adresser à Strozzi, le seul, dit-il, dont on pût obtenir de l'argent, parce qu'il était le seul qui en possédât; et comme il ne manquait pas d'une certaine adresse, il avait l'habitude de se jouer des choses les plus sacrées, il ajouta que si l'aumône et la prière remettaient les péchés, la soumission et la générosité effaçaient aussi les délits politiques. Césano ne répéta pas ces derniers mots à Filippo, mais le prenant à l'écart il l'instruisit des motifs de son voyage, et pour le préparer aux demandes du pape, qu'il prévoyait devoir être prochaines, il tourna l'entretien sur la pénurie où se trouvait la cour de Rome.

— Ceci est une grande affaire, mon cher, nous sommes précisément très à court dans ce moment, et la chambre me doit déjà 60,000 ducats.

— Le pape en a besoin de 120,000, qui sont déjà dûs à l'armée.

— Que m'importe?

— Vous êtes dans l'erreur, parce qu'avec ces 120, prêtés par vous, ou trouvés à l'aide de votre crédit, vous pouvez obtenir une sûreté qui vous délivre de la crainte de perdre les 60 autres, si le pape venait à mourir.

— Sur ce pied-là on pourrait traiter; mais tout sera en bonne forme. Vous vous emploierez pour moi. Puis-je y compter?

— Ce que vous ferez pour les intérêts de mon maître, je le ferai pour les vôtres.

Laissant Filippo réfléchir au sens précis de ces paroles prononcées avec rapidité, il se rapprocha de don Antonio.

Parmi le cercle brillant qui entourait Clarice, on distinguait les sœurs de Francesco Pazzi, les filles d'Oltariano de Médicis, la femme de Guicciardini, qui, fière de sa naissance et du rang de son époux, se flattait encore de voir l'aînée de ses filles entrer dans la famille des Médicis. Le signor Cochincino, comme on l'appelait alors, faisant pour ainsi dire ses premiers pas dans la carrière qu'il parcourut depuis avec un art si consommé, laissait à l'ambitieuse Guicciardini l'espoir d'une alliance qui aurait comblé ses vœux; et celui qui lit avec réflexion l'histoire de ce temps, découvre

dans cette ruse une des principales causes de l'élévation progressive de Cosme, qui devint grand-duc de Florence.

En attendant que l'arrivée du duc permit d'ouvrir le bal, les hommes, pressés autour de Césano, recueillaient de sa bouche de curieux détails sur la guerre dont il venait d'être témoin, et sur le caractère des Turcs; la conversation se soutint long-temps sur ce sujet; puis on commença à s'étonner du retard d'Alexandre.

CHAPITRE V.

La Résolution.

> « Tandis, qu'immobile, il contemple ces traits chéris, un mot, un regard, un sourire, nourrissent dans son cœur l'espérance et l'amour. »
>
> Inc.

Les fils de Philippe ne voyant pas arriver Francesco, crurent qu'il était retenu par le même motif qui avait empêché Michel-Ange d'accepter l'invitation que leur père lui avait adressée à

voix basse, en prenant congé de lui; ils étaient bien loin de soupçonner la véritable cause de ce retard.

Après sa vive apostrophe à Bandinelli, il avait laissé Muscettola sortir seul, et s'était éloigné lentement de ce palais, dont chaque pierre était devenue pour lui un objet consacré; lorsqu'il eut fait quelques pas dans la rue de Porta-Rossa, il se retourna, salua d'un long regard la fenêtre qu'il savait être celle de Luisa, et il sentit qu'à l'avenir il ne pourrait plus quitter sa demeure sans qu'elle attirât ses yeux et sa pensée; non qu'il espérât y apercevoir celle que son cœur cherchait sans cesse, mais parce que son imagination divinisait à la fois l'idole et le temple qui la renfermait.

Il serait inutile de le nier, quand un véritable amour a pénétré notre âme, elle reçoit une nouvelle vie, qui nous transporte dans les régions célestes, nos idées, nos sensations ne sont plus celles de la terre, et Francesco, malgré toute sa raison, s'abandonnait à ce délire qu'on ne ressent guère qu'une fois dans la vie, et qui jamais ne fait mieux sentir sa magique influence, ne colore l'avenir d'images plus riantes, que dans les instans qui succèdent à celui où l'on a pu se dire

pour la première fois : Je suis aimé. Quel aveu réunit jamais plus de charmes que celui de Luisa? Les plus tendres expressions du poète l'avaient à peine émue, c'était à la pensée, à l'espoir d'une éternelle union qu'elle s'était trahie. Qui pourrait redire les délicieuses rêveries dont Francesco s'enivrait à un tel souvenir?

Il se trouva chez lui sans trop savoir comment il y était arrivé. Mais, malgré le besoin qu'il éprouvait d'être seul, il se rendit près de son père qui était ce jour-là moins souffrant qu'à l'ordinaire. Alexandre voyait sans répugnance ses relations avec les Strozzi; les sentimens de Clarisse lui étaient connus, il estimait trop son fils pour craindre que l'exemple de Filippo fut dangereux pour lui, et il se flattait aussi que le duc n'oserait pas rompre ouvertement avec une famille si illustre. Il questionna Francesco sur ce qui s'était passé, ses réponses amenèrent plus d'une fois le sourire sur ses lèvres; il approuva son projet d'aller à la fête offerte au duc, car ferme et austère pour lui-même, sa tendresse paternelle ne permettait pas qu'il exposât une tête si chère à des persécutions inutiles.

Il voulut ensuite le détail des courses du matin, et Francesco, tout en se faisant violence, passa

avec lui le reste de la soirée, se rappelant dans ce moment, comme dans tous les autres, que les droits d'un père précédaient ceux de l'amour. A l'heure accoutumée, il se retira après avoir reçu sa bénédiction.

Il put enfin se recueillir dans son bonheur, écouter dans la solitude et le silence la voix qui parlait à son cœur : assis près d'une fenêtre, en face de l'Arno, la tête appuyée sur ses mains, il resta long-temps plongé dans une espèce d'extase. Nous n'essayerons pas de retracer ces jouissances ineffables et pures ; ceux qui les ont éprouvées trouveraient nos expressions bien faibles, elles n'exciteraient chez les autres qu'un dédaigneux sourire.

La cloche qui chaque soir annonçait la prière des morts, vint enfin le rappeler à lui-même; il se leva, s'habilla lentement, et se dirigea vers le palais Strozzi qui brillant de lumières semblait le séjour de la joie. Personne n'y est cependant aussi heureux que moi, pensa Francesco; et il continuait à marcher à pas lents; car il existe un degré de félicité dont la faiblesse humaine s'effraie; on se surprend alors à redouter ce qui pourrait l'accroître. Au moment où, avec une émotion facile à imaginer, il montait les gradins

du côté du couchant, une femme s'avançait vers la façade opposée, elle portait une robe d'étoffe verte garnie d'une frange d'argent, sa mise annonçait l'élégance plutôt que la richesse; c'était l'amie de son enfance, celle qu'il aimait comme une sœur, Caterina Ginori.

Luisa seule pouvait paraître plus aimable; ceux qui savaient l'apprécier ne s'étonnèrent pas de voir Alexandre perdre pour elle la raison et la vie, car le sort la destinait à être la cause innocente de la mort de ce prince. Elle avait alors trente-trois ans et Ovide n'aurait pu choisir un meilleur modèle pour justifier les éloges qu'il prodigue à cette époque de l'existence.

Une grande fraîcheur ornait des traits peu réguliers, mais qui exprimaient l'ingénuité et la douceur; ses yeux étaient noirs, son sourire peignait la bonté, et chacune de ses paroles prouvait la sincérité de son cœur.

Aimée du célèbre Luigi Alamanni, voyant souvent l'Arioste pendant son séjour à Florence, liée avec tous les hommes de ce temps qui ont un nom dans les lettres, elle puisa dans cette société toute occupée des arts, un goût si pur un tact si parfait, que les jeunes Florentins, qui cherchaient dans la littérature une distraction au

chagrin que leur causait les maux de la patrie, se réunissaient autour d'elle, lui soumettaient leurs écrits et se croyaient sûrs du succès quand ils avaient obtenu son suffrage.

Francesco s'empressa de lui offrir la main pour descendre de cheval, et la voyant sourire, il lui dit :

— Vous avez eu des nouvelles de Luigi ?

— Oui, j'ai reçu une lettre de Lyon et si elle ne m'avait pas tranquillisée sur son compte, je ne serais pas ici; je n'ai pas le projet de paraître souvent en public, dans notre nouvel ordre de choses. Je suis venue parce que je n'aime pas à provoquer des vexations inutiles.

— Comment cette lettre vous est-elle parvenue?

— Par un gentilhomme du prince Doria qui a passé ici en allant à Rome.

— Le signor Maurizio l'aura su peut-être?

— Peu m'importe; en tous cas, j'ai gardé la lettre, qui ne traite nullement d'affaires d'état.

— Mais vous ne connaissez pas sa profonde malice; tous les moyens lui sont bons quand il s'agit de nuire à ceux qui ne sont pas les partisans déclarés des Médicis. Pensez-vous que l'homme qui prend des seaux pour des casques, ne saura

pas découvrir ce qu'il voudra dans une lettre qui certainement n'est pas courte ; il sourit en prononçant ces derniers mots.

— Elle contient des nouvelles de sa santé, et quelques-uns de ces minutieux détails de toilette qui n'intéressent que les femmes. Voilà tout.

— Hé bien ! il est capable de soutenir, que les diamans veulent dire des canons, et les épingles des hallebardes ; jetez-la au feu, ma chère Caterina.

— Mais si on découvre que j'ai reçu une lettre d'Alamanni, l'avoir brûlée, sera un motif de soupçon. — J'y penserai.

Filippo avait été un des adorateurs les plus empressés de Caterina, mais son affection bien connue pour un exilé, lui faisant craindre de réveiller d'anciens soupçons, il ne fut pas ce soir là pour elle ce qu'elle avait droit d'attendre. Clarice au contraire, que chaque instant rapprochait de l'entrevue qu'elle redoutait, la reçut avec effusion, et celle-ci après l'avoir tendrement embrassée, lui demanda tout bas comment elle était ?

— Vous le voyez, ma chère, avec le sourire sur les lèvres, et l'amertume dans le cœur.

— Pourquoi tout ce luxe ?

— Il l'a voulu ainsi.... Pour moi quatre lampes et un violon auraient suffi.

— Ne dites pas cela.... Mais lui a passé les bornes.

— Il a tout bouleversé ici et chez ses amis pour tendre ces deux salles en brocart; je ne sais où il l'a trouvé; tout celui que les magasins renfermaient a été enlevé par les Espagnols, et depuis un an les pauvres marchands n'ont guère songé à en fabriquer de nouveau.

—Ce beau fauteuil recouvert de toile d'argent?

—Vous riez et vous avez raison. C'est le siége qui servait à Pierre Soderini, quand il était gonfalonnier perpétuel; on a été le chercher au palais, et comme il était en cuir et que le temps manquait pour le recouvrir, on a posé à la hâte cette toile....Vous voyez le bel effet qu'il produit. Il est destiné au duc.

— Et la table couverte d'un tapis de velours cramoisi, à franges d'or?

— Pour le duc.

— Et ce coussin?

— Aussi pour le duc.

— Passe encore si c'était l'hiver, mais à présent!...

— Tout est bien, pourvu qu'on se distingue

des autres, les Espagnols nous montrent l'exemple.

— Je ne vois pas Luisa.

— Elle va venir. Mais ne me quittez pas, j'ai besoin de vous avoir près de moi; chaque fois qu'on soulève cette draperie je crois que c'est lui, et mon cœur se serre. Cependant il faudra le voir, l'entendre, lui parler!... Ah! si ce n'était pour mes enfans!...

— Confions-nous à la Providence, madame, montrons que si les événemens sont indépendans de notre volonté, nous pouvons du moins les supporter avec dignité.

Clarice après une minute de réflexion lui serra la main en disant : Vous avez raison, ma chère fille, bien raison; où avez-vous rencontré Francesco? Il s'était éloigné après l'avoir saluée et ses regards cherchaient Luisa.

— Nous sommes arrivés au même moment; quel noble caractère! Je l'aime comme un frère.

— Je m'étonne qu'il ait pu échapper à l'exil.

— Il a toujours été si sage et si prudent.

— N'importe, si Capponi vivait il l'aurait exilé.

— Et ce rusé de Baccio?

— Il a dîné ici. Son fils doit être mon gendre,

comme vous savez : Filippo le veut, il croit cette alliance utile ; je ne dis pas le contraire. Dans le fond il est moins mauvais que les autres ; l'argent arrange tout avec lui ; on ne peut en dire autant de Guicciardini et de Nori.

— Ils me font horreur : mais enfin Nori a la mort d'un père à venger, tandis que les excès de Guicciardini n'ont pour mobile que l'ambition blessée.

— Et senor Maurizio ?

— Ne m'en parlez pas.... Pourtant il fait son métier et l'autre....

— Quelle différence faites-vous donc entre ces deux hommes ?

— La même qu'entre le médecin qui tue son malade et le fossoyeur qui l'enterre.

Cette comparaison fit sourire Caterina ; dans ce moment Luisa vint l'embrasser et s'assit près d'elle, son air sérieux la frappa, elle la questionna avec intérêt.

— Cette soirée....

— Je comprends qu'elle vous attriste ; mais il ne faut pas se laisser abattre....

— Je ne sais, mais il me semble qu'il y a peu de position aussi incertaine, aussi en opposition avec elle-même que la nôtre ; hier, j'étais rem-

plie d'espérances, mais ce matin j'ai causé avec Lione, celui de toute la famille qui juge le mieux les choses, et j'ai vu combien je me trompais; vous savez si nouschérissons mon père.

— Vous en êtes aussi tendrement aimés.

—Soit qu'il faille en accuser sa bonté, les envieux, ou une cruelle fatalité, tous les grands, sans exception, lui ont voué une haine qui ne peut se comparer qu'à l'affection que le peuple lui conserve. Ajoutez à ce danger le ressentiment d'Alexandre, d'autant plus redoutable qu'il est plus concentré, et jugez des périls qui nous environnent; tant que le pape vivra, nous sommes en sûreté; mais son existence ne peut se prolonger long-temps, et après lui l'exil est le moindre des maux que nous ayons à redouter. Hier Giulia est venue me dire adieu avec sa mère, et en voyant cette famille entière quitter la demeure de ses ancêtres, je ne sais quel funeste pressentiment s'est emparé de mon esprit.

— Pourquoi vous laisser aller à ces tristes pensées?

—Elles m'assiégent malgré moi.

Francesco qui se tenait à quelque distance ne pouvait entendre les paroles qu'elle prononçait, mais il s'enivrait du bonheur de la voir; crai-

gnant enfin d'être remarqué, il fut causer avec Muscettola.

Lorsqu'on vint annoncer que la litière du duc entrait dans la cour, toutes les femmes se levèrent, les hommes se rendirent dans la première salle, les Palleschi surtout, qui connaissant l'aversion d'Alexandre pour Clarice ne se souciaient pas qu'il les trouvât près d'elle; Filippo et ses fils furent au-devant de lui, entourés de domestiques portant des flambeaux; il ne resta qu'un petit nombre de curieux qui, exempts d'ambition étaient bien aises d'être présens à l'entrevue.

Un autre motif retenait Francesco, il épiait depuis long-temps le moment où il pourrait s'approcher sans être importun, il crut pouvoir le faire alors et ses traits expressifs dirent si bien qu'il s'associait aux pénibles sensations qui agitaient Clarice, qu'elle ne put s'empêcher de lui dire en soupirant : — Ah Francesco! combien j'envie les souffrances de votre père!

— Nul ne partage les vôtres plus que moi, répondit-il.

— Soyons courageux, répliqua Luisa, n'oublions pas qui nous sommes. En prononçant ces mots elle passa près de sa mère et se trouva en

face de Francesco dont les regards seuls essayèrent de se faire entendre.

Caterina les considérant tous les deux, sentit se changer en certitude le soupçon qui s'était déjà offert à sa pensée.

Les yeux de Clarice ne quittaient pas la portière, et lorsqu'elle vit entrer Lione, elle crut d'abord qu'il venait de la part de Filippo l'engager à aller au-devant du duc, déjà elle se préparait à refuser, mais son fils pouvant à peine modérer son ressentiment, lui apprit qu'Alexandre avait envoyé dire qu'il ne viendrait pas.

— Tant mieux, répondit-elle sans y penser.

— Mais c'est une insulte! reprit Lione.

— Qu'en pensez-vous, Francesco? lui demanda Luisa.

— Il faudrait en connaître la raison.....

— Mais peut-il en exister une seule, s'écria Clarice qui avait réfléchi à la grandeur de l'offense, qui dispense un homme de paraître, ne fut-ce qu'une minute, à une fête donnée pour lui?

Francesco troublé par la voix de Luisa, avait prononcé sans réflexion les premiers mots qui s'étaient placés sur ses lèvres; voulant essayer de défendre ce qu'il venait de dire, il ajouta que le duc pouvait être indisposé.

— Croyez-moi, Francesco, reprit Clarice, les hommes de sa trempe ne souffrent pas; s'il n'est pas venu, c'est qu'il a cru nous outrager.... mais Filippo sera forcé de m'entendre. Si le sang des Strozzi coule dans ses veines, celui des Médicis circule dans les miennes..... Qui donc a été chargé de présenter ses excuses?

— Giomo.

— Le valet de chambre?

— Lui-même.

— Bonté du ciel! comment a-t-on pu souffrir..... Elle se levait, cédant à l'impétuosité de son caractère, mais on fit cercle autour d'elle pour la retenir.

On s'étonnera peut-être en effet, que les jeunes nobles qui craignaient aller au-devant du duc, aient daigné écouter Giomo qui se présenta à eux dans la seconde salle, tandis qu'il n'aurait pas dû dépasser l'antichambre; mais comme l'insulte faite à la Seigneurie avait été soufferte, celle-ci le fut aussi; et ce n'était que le début de cette série de calamités qui blessant l'honneur des uns, la dignité des autres, parvint à anéantir les droits de beaucoup de citoyens, à troubler le repos d'un plus grand nombre et à attaquer les intérêts de tous.

Giomo après avoir dit à Filippo que S. E. renfermée dans son cabinet avec l'archevêque de Capoue ne pouvait se rendre au bal, et le priait de ne pas l'attendre plus long-temps, s'était retiré avec le maintien d'un homme qui n'était pas fâché qu'on comprît que tôt ou tard il serait le maître de Florence. Bien des visages s'étaient allongés en l'écoutant et trahissaient le regret de voir s'échapper une occasion si favorable ; les plus influens des Palleschi au contraire se réjouissaient en secret de l'outrage que recevait Filippo ; il leur semblait qu'il avait voulu lutter de magnificence avec le duc lui-même, et ils étaient satisfaits qu'on lui fît sentir à la fois l'immense distance qui les séparait et le peu d'importance qu'on attachait à sa personne. Renfermant ces sentimens dans leurs cœurs, ils avaient soin de lui montrer cette feinte compassion qui n'est qu'une offense de plus.

Muscettola et Valori furent peut-être les seuls qui éprouvèrent un véritable déplaisir ; l'un, parce que ces divisions intestines ne pouvaient que nuire aux intérêts de l'empereur ; et l'autre, parce que si son fils devait, dans quelques années devenir le gendre de Filippo, il lui était pénible de voir naître une inimitié qui affaiblirait le parti

des Médicis; aussi s'empressa-t-il de le prendre à part pour lui dire qu'un événement imprévu ou quelque étrange mal-entendu, était certainement cause de l'absence du duc; qu'au reste il le verrait dans la matinée, et qu'il était sûr que tout s'expliquerait.

Malgré sa grande habitude de cacher ses impressions, don Antonio pris pour ainsi dire à l'improviste, ne sut pas dissimuler combien il désapprouvait ce manque de procédé; le mécontentement se traça si bien sur sa large et mobile figure, que chacun le remarqua, et plusieurs se promirent d'en informer le duc.

Césano fut ravi de cet incident qui lui parut un moyen de détacher Strozzi d'Alexandre, et de le porter à embrasser ouvertement la cause d'Hyppolite, et dans le fait ce souvenir fut un des motifs qui le déterminèrent lorsque, plus tard, il entra dans cette ligue qui causa leur ruine à tous. S'approchant alors de Muscettola il lui dit à voix basse qu'une telle insulte faite à un homme d'un rang aussi élevé, était intolérable; qu'Alexandre aurait dû se rappeler qu'à l'époque du mariage de Clarice, le pape alors cardinal, n'avait rien épargné pour acquérir un tel appui; que de son côté, Filippo leur avait mon-

tré un tel dévouement, qu'il en avait perdu l'affection du peuple au point d'être obligé de quitter Florence; qu'enfin, son immense fortune était toujours à la disposition non seulement des besoins, mais des caprices de toute la famille; ce serait à vous comme ministre de l'empereur, l'interprète de sa volonté en Italie.....

— Hé bien!

— Qu'il conviendrait d'en faire de solennelles remontrances au pape.

— Plaisantez-vous, don Gabriel?

— Non certes.

— Quelle est votre patrie?

— Pise : pourquoi?

— Parce que la mienne est Naples où les affaires se traitent autrement. Mais puisque le duc ne vient pas et que vous devez repartir demain, je vous engage à causer encore avec messire Filippo; pour moi je terminerai la soirée en faisant, comme je le dois, ma cour à la signora Clarice.

Pendant ce temps Francesco avait réussi à lui persuader de ne pas attacher à cet événement plus d'importance qu'il n'en méritait, il l'avait suppliée de réfléchir que le duc ne pouvait pas la revoir avec plaisir ni même sans éprouver une sensation pénible; et qu'enfin si la dissimulation

inspirée par l'ambition était un vice, celle qui émane d'une âme généreuse est une vertu, et je crois, ajouta-t-il, que cette manière de voir est conforme à celle de votre fille.

— Oui, répondit Luisa, en levant vers lui ces yeux dont seul il entendait le modeste et doux langage; puis se tournant vers sa mère, elle lui dit avec cet accent qui persuade : — Mère chérie, nous ne pouvons à présent quitter un pareil sujet, mais pensons que de ce moment nous entrons dans une carrière nouvelle; que notre amie, en montrant Caterina, nous serve d'exemple : elle supporte les revers de la fortune depuis sa plus tendre jeunesse, et la fleur de ses ans n'en est pas exempte.

— Ne crains pas non plus de me voir faiblir.

— Et Francesco, notre ami aussi, reprit-elle avec une simplicité pleine de grâces, n'a-t-il pas senti depuis quatre ans tout le poids de l'injustice des hommes? Et un autre regard sembla lui dire qu'elle lui savait gré de la manière dont il l'avait supportée.

— Quant à moi, répondit-il, pourvu qu'une partie de mes désirs s'accomplisse, j'aurai assez de bonheur pour le reste de ma vie.

— Je vous le souhaite de tout mon cœur, dit alors la voix douce de Luisa.

Ce peu de mots décida de leur sort. Elle s'était il est vrai reprochée vivement l'imprudence qui avait laissé pénétrer à Francesco sa pensée la plus intime; mais après beaucoup de réflexions, elle s'était dit que puisqu'elle ne pouvait plus la lui cacher, qu'un lien mutuel unissait leurs âmes, et que rien ne s'opposait à ce qu'il devînt son époux, il était mieux et plus digne d'elle de ne pas lui dissimuler qu'elle le regardait comme faisant déjà partie de sa famille. Mais dans ses projets d'avenir elle avait oublié les calculs de l'ambition et les dissentimens politiques qui devaient exercer une influence si déplorable sur sa destinée.

Le bal s'était ouvert aussitôt qu'on avait cessé d'attendre le duc, mais on vit bientôt s'écouler la foule que des vues intéressées, ou la simple curiosité avait amenée; il ne resta que quelques amis particuliers et ceux qui dans une réunion semblable ne cherchent que le plaisir, et n'ont d'autre but que de plaire et de briller.

Luisa se retira de bonne heure sous le prétexte d'une légère indisposition; Caterina suivit son

exemple, non sans avoir recommandé à Francesco, qui la reconduisit jusqu'au bas du perron, d'être prudent avec l'ambassadeur; en rentrant dans le salon, il ne put éviter un long entretien avec Césano, qui, sachant qu'aucun appui n'est à dédaigner pour celui qui aspire à monter, et le voyant traité en ami par tous les Strozzi, se mit à lui détailler toutes les qualités du cardinal, et finit par lui dire en le quittant, que lorsque la patrie était placée dans des circonstances difficiles, tout bon citoyen devait s'attacher au parti de celui dont les vertus offraient plus de garanties; et Francesco lui cita pour réponse la maxime si connue : Qu'on résiste en vain à la volonté des faits.

Ainsi se termina cette soirée, sur laquelle Filippo avait compté pour s'affermir dans les bonnes grâces du duc, et qui ne fit qu'accroître la haine et l'envie que la noblesse lui avait vouées.

Mais le signor Cosimino commença dès ce jour à lui montrer une grande déférence; nul ne soupçonna alors, ni même depuis, que son premier pas vers la haute fortune, fut d'avoir compris que ce qui venait de se passer serait une source féconde de mécontentement et d'aigreur entre Filippo et Alexandre, que rien n'éclaterait du vivant du pape, mais que la haine n'en serait que plus vive

et la vengeance plus terrible, lorsqu'il ne serait plus là pour en modérer la véhémence.

Et quand ils en seraient venus à une guerre ouverte, qui prouverait à Charles V qu'Alexandre est repoussé par les principales familles de Florence, parmi lesquelles les Strozzi tenaient le premier rang, qui pouvait prévoir la détermination de l'empereur? Le sort de la Toscane était entre ses mains; et si, portant encore ses regards sur les Médicis, il choisissait le plus digne, Cosimino n'était-il pas fils du plus illustre guerrier de l'Italie; sa naissance sans tache ne le rendait-elle pas supérieur à Hyppolite et à Alexandre. Les événemens justifièrent ces prévisions, et elles ne paraîtront pas invraisemblables, quand on réfléchira qu'aucun souverain, proportion gardée, ne pesa autant dans la balance de l'Europe que Cosme Ier, qui peut être regardé, suivant l'expression de Valentino, dans son Histoire d'Italie, comme le représentant de la politique de son siècle.

CHAPITRE VI.

Girolamo Benivieni.

« La religion a seule une telle puissance.... »

LUCRÈCE.

L'AFFRONT que Filippo avait reçu, faisait le lendemain le sujet de toutes les conversations, et il était si aimé du peuple, qu'on l'envisageait sous un autre aspect que celui dont la Seigneurie avait été l'objet.

Nous avons déjà dit qu'elle s'était transportée en corps au palais : cette cérémonie, ou plutôt cet acte de soumission fut précédé d'une délibération, comme si la liberté du choix avait été laissée à la Seigneurie. Les votes furent, il est vrai, unanimes, mais soumettre à l'épreuve des suffrages ce qu'on ne pouvait pas refuser, c'était méconnaître sa position et plus encore le caractère d'Alexandre. Insultés à leur sortie du palais des Médicis, par Carafulla qui, entouré de la lie du peuple et montrant le flacon qui ne le quittait jamais, répétait les paroles de la veille : cet outrage n'excita que les railleries des courtisans et servit à alimenter les plaisanteries dont ils égayèrent le dîner du duc.

L'arrivée inattendue de Césano, quelques heures après, fut pour Alexandre une source d'inquiétudes qu'il sut dissimuler en sa présence. Dès qu'il l'eut quitté pour aller joindre Muscettola avec qui il se rendit chez Filippo, il envoya chercher l'archevêque de Capoue qu'on nommait aussi Fra Niccolo, et lui annonça de ce ton qui ne permet aucune observation, le projet de partir pour Rome le lendemain ; lui enjoignit de faire défense à l'archevêque de Florence, chargé de cette partie de l'administration, de délivrer

aucun permis pour des chevaux de poste avant quatre heures de jour; il le congédia après l'avoir prié de continuer à gouverner le duché avec le zèle dont il avait déjà donné tant de preuves; le senor Maurizio eut ensuite une longue audience, et le duc partit au lever du soleil avec Giomo l'Hongrois et une suite peu nombreuse.

Ce départ fit naître une foule de conjectures, mais Muscettola seul en devina le vrai motif; quelques mots échappés à Césano lui avaient fait pressentir qu'Alexandre devait se tenir en garde contre les tentatives de son cousin, que le non succès ne décourageait pas. D'autres considérations cependant avaient contribué à l'affermir dans sa résolution; outre le désir de surveiller les démarches de l'envoyé d'Hyppolite, de s'entendre sans intermédiaire avec Clément, il trouvait aussi de l'avantage à laisser jusqu'à son retour Florence incertaine sur ce qu'elle devait craindre ou espérer; il n'ignorait pas non plus qu'un grand nombre d'intérêts particuliers se trouvaient toujours lésés par un gouvernement nouveau, et il préférait que le blâme retombât sur un autre que sur lui; mais Fra Niccolo avait pénétré sa pensée et eut soin de ne prendre que des mesures provisoires.

Il serait difficile d'exprimer le désappointement de ceux dont l'imagination se partageait déjà les trésors de l'état et qui voyaient différer le moment de s'en emparer. Ils n'aimaient pas Fra Niccolo qui les connaissait trop bien, et ils savaient d'ailleurs la différence qui existe entre un ministre vieilli dans les affaires, et un prince jeune et prodigue.

Les instructions données à don Antonio par le grand-chancelier de l'empire Gattinara, lui recommandaient de chercher à se faire une juste idée du caractère des Florentins qui avaient marqué en bien ou en mal, dans ces derniers temps. Sachant combien il serait superflu d'interroger ceux qui avaient intérêt à cacher la vérité, il pensa que ce qu'il avait de mieux à faire était de causer du passé avec Francesco, bien sûr que s'il taisait ce qu'il ne croirait pas convenable de dire, l'ombre du mensonge ne souillerait pas ses lèvres.

Lorsqu'il le vit ce matin même, il mit l'entretien sur ce qui s'était passé la veille chez Filippo, et dit : qu'il ne croyait plus pouvoir compter sur Baccio Valori, qu'il était impossible de le satisfaire, et que cette avidité qui provenait non du désir d'amasser, mais d'un insatiable besoin de dépenses, avait déjà indisposé le pape.

— Je le conçois facilement, répondit Francesco. A peine la mort l'a-t-elle débarrassé de ce fanfaron de Malatesta, qu'il se voit en butte aux exigeances de celui-ci, qui ne lui causera pas moins de soucis.

— Vous savez que Clément n'a pas hérité de la générosité de ses ancêtres, les vicissitudes de sa fortune ont encore augmenté son penchant à l'économie. Enfin il lui destine la légature de la Romagne, et Valori n'est pas content.

— Il ne peut pas l'être; la raison en est simple : ici toutes les positions lui sont connues, il sait ce qu'on peut tirer de chacun : les moyens d'obtenir de l'argent après une révolution sont innombrables. Les amis en donnent pour avancer, les indifférens pour ne pas descendre, et les ennemis pour se sauver. Croyez-vous que Zanoli Bartolini existât encore sans les quatre mille écus qu'il lui a prêtés, et que certainement il ne reverra plus?

— Vettori me semble doué de peu de sens!

— Il suit ainsi que Guicciardini l'école de Machiavel, dont il était l'ami. C'était un homme de génie, mais qui ne croyait pas à la vertu; ses disciples y croient moins encore. Le premier pas de Vettori dans la carrière politique n'a rien

d'honorable : vous savez le rôle qu'il joua dans la déposition du gonfalonnier Soderini.

Après avoir passé en revue plusieurs autres Palleschi, ils arrivèrent à Filippo. Qu'en pensez-vous, dit Muscettola?

— Pardonnez mon silence, répondit Francesco, beaucoup d'autres pourront vous en parler.

— Et d'Ottaviano?

— Son intrépidité, son courage seraient dignes d'une meilleure cause. Légèrement insulté dans le temps du gouvernement populaire, il osa en appeler aux magistrats et invoquer la protection des lois, quoiqu'il sut qu'il était au rang des suspects. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il ira loin.

— Et Francesco Antonio?

— C'est lui qui voulait faire arrêter Michel-Ange.

— A propos, quand retournerons-nous chez lui?

— Sur-le-champ, si cela vous convient.

— Je ne le puis, la signora Clarice me dit hier au soir qu'elle désirait y venir avec moi, ce sera pour demain, vous viendrez me prendre. Je crois que sa fille l'accompagnera; quelle merveille que cette jeune personne!

— Plus on la connaît et plus on l'admire.

— Où donc irons-nous?

— A l'Annunziata, pour vous convaincre que si la chapelle Sixtine est un chef-d'œuvre, Andrea n'a pas pour le dessin d'autre rival que Raphaël, et n'en reconnaît aucun, peut-être, quand il s'agit de naturel et de vérité.

— J'y ai été ce matin après le départ du duc... Allons voir un homme que j'ai toujours eu envie de connaître et dont vous ne m'avez pas parlé.

— Qui donc?

— L'ami de Savonarola, Benivieni.

— Êtes-vous muni de patience?

— J'en ai beaucoup.

— En effet, les fonctions que vous remplissez en exigent.

— Qu'en savez-vous ?

— Avez-vous oublié que j'ai été envoyé en mission près du pape, lorsqu'il semblait disposé à accorder des conditions plus douces?

— Et quelle est à votre avis la plus grande preuve de patience qu'un ministre puisse donner ?

— C'est de paraître prendre les fourbes pour des hommes simples, et les imbéciles pour des gens d'esprit.

Don Antonio sourit sans répondre, ils sortirent ensemble, et la conversation roula de nouveau sur les personnes qu'il avait remarquées au bal.

— Comment se nomme cette femme en robe verte qui n'est plus de la première jeunesse, et qui a long-temps causé avec vous?

— C'est Caterina Ginori. Son mari s'est retiré à Naples après avoir dissipé presque toute sa fortune dans de folles dépenses, où l'a entraîné son amour pour les arts; elle, sans se laisser abattre par l'adversité vi ici entourée de quelques amis, et tout occupée de l'éducation d'une fille très-jeune encore. Elle était destinée à Luigi Alamanni; son exil, et des chagrins domestiques l'ont seul décidée à épouser Ginori. Son intimité avec la signora Clarice date de l'époque où l'on chercha à effrayer celle-ci en tirant derrière elle un coup d'arquebuse après ses vives discussions avec les jeunes Médicis; elle se réfugia alors dans le palais Ginori.

— La signora Caterina est belle....

— Elle est mieux encore, elle est bonne et aimable.

— Quel est ce petit palais d'une si élégante architecture?

—Celui des Bartolini; vous le louez parce que

vous êtes Napolitain, ici on le blâma d'abord généralement.

— Pourquoi?

— Parce qu'un style si orné ne peut être compris de ceux qui veulent juger les arts sans les avoir étudiés; on le décrira de mille manières: la façade fut comparée à celle d'une église; on y suspendit des guirlandes comme aux temples les jours de fête; on y afficha des sonnets, des madrigaux; enfin la clameur fut telle que l'architecte ne trouva qu'un seul défenseur, Michel-Ange.

— Je ne puis lire ces quatre mots que j'aperçois sur le fronton.

— L'architecte les a fait graver:

Carpere promptiùs quam imitari.
Plus prompts à déchirer qu'à imiter.

— Parfaitement trouvé.

— Mais en vain; la nature des hommes ne se change pas davantage que celle des limaçons qui cachent leurs cornes de dépit lorsqu'un papillon les effleure de son aile légère.

— Croyez-moi, à Naples les artistes sont plus justes les uns pour les autres.

— Parce que ceux qui cultivent les arts sont moins nombreux.... Mais nous voici arrivé chez

Benivieni; il serait à désirer que la providence n'accordât de longues années qu'aux hommes vraiment bons : la vieillesse sans la bonté est le plus triste des présens, nul objet n'inspire plus de dégoût qu'un vieillard morose et vicieux.

Tel n'était pas Girolamo Benivieni, le dernier des trois frères, qui tous honorèrent leur patrie. D'un esprit plus brillant que solide, ami d'enfance du célèbre Pic de la Mirandole, à qui il fit élever un tombeau qu'il voulut partager avec lui, admirateur dévoué de Lorenzo-le-Magnifique, il embrassa après sa mort les doctrines de Savonarola avec la bonne foi d'un cœur droit et un zèle ardent, mais peu éclairé.

On peut concevoir qu'un homme profondément religieux comme l'était Savonarola se soit laissé entraîner par le désir d'anéantir ce qui lui semblait la source même du mal, qu'il ait formé une compagnie d'enfans qui allaient de porte en porte demander qu'on leur livrât ce qu'ils nommaient l'*anathême**; et on peut comprendre aussi que l'incendie de ces divers objets soit devenu le sujet d'une fête populaire; mais il est difficile de s'ima-

* On comprenait sous ce nom plusieurs objets profanes; les livres, les estampes peu décentes, et surtout ce qui sert à la parure des femmes.

giner que Girolamo ait pu condescendre à diriger lui-même des danses religieuses; qu'en sortant de l'église, des hommes raisonnables et d'un âge mûr se soient donnés en spectacle sur la place Saint-Marc, formant une longue chaîne composée alternativement d'un frère et d'un séculier. La surprise redouble lorsqu'on voit un poète aussi distingué que Benivieni, jadis disciple zélé de l'école de Platon, concourir par l'éclat de son talent à rendre cette scène plus ridicule aux yeux des gens sensés de son temps, et servir à en consacrer le souvenir dans la postérité.

Benivieni, âgé de près de quatre-vingts ans, n'avait aucune infirmité et conservait toutes les qualités de son esprit, avantage bien rare et que les disciples de Girolamo se plaisaient à citer comme une récompense accordée à sa foi. Alexandre Nasi l'aimait et l'estimait, et dès que son fils se fut fait annoncer, il fut introduit dans une de ces vastes salles qui dans la rue Maggio rendent les chaleurs de l'été moins insupportables. Quelques livres épars sur la table semblaient indiquer que celui qui a cultivé les lettres regarde l'oisiveté comme une mort anticipée. Le portrait de Savonarola, la tête entourée d'une auréole et les vêtemens parsemés de flammes, double em-

blème de la charité qui dévora son cœur et du genre de son supplice, était placé vis-à-vis de la place qu'il occupait; le volume ouvert devant lui était la *Défense de la Doctrine*, ouvrage composé par lui et dédié à un de ses frères.

Né en l'an 1453, témoin de tant d'événemens, contemporain de tant d'hommes célèbres, il aurait pu éclaircir bien des doutes, raconter la mystérieuse conjuration des Pazzi, retracer les effets de l'orgueil de Pierre et de son peu d'intelligence; nous montrer comment Julien, son frère, et Lorenzo, son fils, atteignirent le même but par des moyens opposés; dire enfin ce qu'on cherche avec tant d'ardeur dans l'histoire et ce qu'on y trouve si rarement. Le littérateur aurait pu apprendre de lui les plus minutieuses circonstances de l'arrivée à Florence des savans de la Grèce, les motifs de la haine du Politien pour cette nation; peut-être aurait-il expliqué par quelle raison l'admirable génie qui avait écrit *les Décades* sous le gouvernement populaire, composa le livre *du Prince* sous les Médicis. Mais tout cela n'existait plus pour lui, il ne vivait que d'un souvenir, n'avait qu'une pensée ou plutôt qu'une espérance, celle de voir le monde entier s'unir à lui pour proclamer le frère Girolamo saint et prophète.

Cette constante préoccupation bien connue de Francesco lui avait fait prévoir que la patience de don Antonio serait mise à l'épreuve, mais celui-ci voulait tout juger par lui-même, et connaître les obstacles que pourrait rencontrer le nouveau prince.

Ils furent reçus avec bienveillance, et Francesco se hâta de lui présenter Muscettola comme le ministre de l'empereur, espérant qu'il se livrerait moins à son sujet favori : le contraire arriva, ce fut un texte pour entrer en matière. Il lui dit aussitôt : — Votre souverain se charge donc d'accomplir, dans la paix comme dans la guerre, les prédictions de notre frère Girolamo, qui a prédit que Florence serait châtiée.

Don Antonio, un peu surpris de ce début, regarda Francesco, qui lui fit signe de se rappeler sa promesse. Le vieillard continua : — Quand il est venu en guerrier, le fléau n'a pas frappé la ville seule, les campagnes aussi ont été désolées ; les siècles à venir auront peine à croire que les capitaines d'un empereur chrétien se soient fait un jeu de brûler les églises, de massacrer les prisonniers ; que, joignant l'insulte à la cruauté, de malheureux paysans, tombés entre leurs mains, aient expirés au milieu des spasmes d'un rire forcé.

— Les maux de la guerre sont affreux, répondit don Antonio, la volonté des chefs est souvent impuissante.

— Le sang retombe alors sur le provocateur ; mais toutes ces calamités nous ont accablés, parce que nous n'avons pas cru aux paroles du prophète, qui chaque jour s'accomplissent.

Pour changer de sujet, Muscettola lui parla de Lorenzo-le-Magnifique.

— Homme admirable en tout, s'il n'eût pas à la fin de sa vie résisté aux conseils de Girolamo, qui ne voulut pas l'absoudre ; aussi voyez le sort de ses descendans : Pierre proscrit, Léon X mort jeune et non sans soupçon de poison, Giuliano et le duc d'Urbino tous deux moissonnésà la fleur de l'âge ; pour ceux qui existent à présent vous savez mieux que moi qu'ils ne sont pas de sa race.

— Que pensez-vous de Machiavel ?

— Vous savez qu'il estimait le frère Girolamo comme citoyen, mais dès qu'il l'eût tourné en dérision comme prophète, il en fut puni, et mourut en désespéré. Le seul Francesco Valori fut un habile politique : chacun sait qu'il l'aimât et crut en lui.

Don Antonio vit bien que toutes les cordes rendaient le même son, mais entraîné par cette

vanité qui ne permet pas de paraître approuver des opinions contraires aux nôtres, il lui demanda s'il croyait réellement que les prophéties de Savonarola fussent accomplies.

— Qui pourrait en douter! N'a-t-il pas dit qu'un autre Cyrus passerait les Alpes? Charles VIII les a traversées. Il a prédit que les Florentins perdraient Pise, Pise s'est révoltée. Que le gouvernement changerait, il est changé. N'a-t-il pas prédit aussi son excommunication et sa mort? Nous en avons été les témoins, nous qui ne pouvions y croire, et à présent qui ose nier que les pièces du procès n'aient été falsifiées?

L'ambassadeur l'écouta encore quelque temps, puis quand il crut avoir une idée assez claire de la nature d'une doctrine qui, prêchée avec ferveur, laissait des traces si profondes, il prit congé de Benivieni, en lui disant qu'il n'aurait pas voulu quitter Florence sans connaître l'ami de Politien et de Pic, et en lui souhaitant une prolongation de vie et de bonheur.

— Ce vœu sera exaucé tant que je conserverai ces livres qui me suffisent, et ces amis qui me consolent.

Cet entretien fit faire de profondes réflexions à don Antonio, il lui sembla que tous les sectateurs

de Savonarola, dont il venait de voir le chef, devaient être doués à peu près de la même force de caractère, puisqu'ils la puisaient dans leurs opinions religieuses; il était probable que tous les mécontens se réuniraient à eux, et ce parti qui n'était rien en lui-même pouvait devenir dangereux, et il pensa plus que jamais que sa cour ne pouvait trop recommander à Alexandre d'être juste et modéré.

CHAPITRE VII.

Tombes des Médicis.

« Il m'est doux de dormir et plus doux encore d'être de marbre dans ces temps de honte et de malheur. »

MICHEL-ANGE.

Neuf heures n'étaient pas encore sonnées lorsque Francesco entra chez Muscettola pour aller ensemble, comme ils en étaient convenus la veille, au palais Strozzi. On peut imaginer sa

joie et son émotion en revoyant Luisa; les deux dernières nuits s'étaient écoulées pour lui sans sommeil, à peine avait-il fermé les yeux quelques instans au point du jour, et c'était à regret qu'il avait cessé de voir la douce vision qui lui était sans cesse présente.

Toujours mise avec un goût parfait, Luisa avait ce jour-là une toque de velours noir sur laquelle flottait une plume blanche qui retombait du côté gauche; une robe de velours cramoisi, boutonnée du haut jusqu'en bas, contribuait par cette forme sévère à l'expression de modestie répandue sur toute sa personne; deux touffes de cheveux se jouaient en boucles sur son front; le mantelet de dentelle qui ornait son cou descendait sur ses épaules, une chaîne d'or tournée trois fois sur sa poitrine, soutenait une médaille que son père lui avait donnée : Grechetto l'avait gravée; elle représentait Hébé reçue au ciel; les manches très-amples vers l'épaule, diminuaient par degré jusqu'aux poignets, où les retenait une boucle d'émail; sa main gauche était gantée; on voyait briller sur l'autre plusieurs bagues; elle ne put la refuser à don Antonio, quand après avoir baisé la main de sa mère, il vint réclamer d'elle la même faveur.

Ils prirent pour se rendre chez Michel-Ange la rue de Porta-Rossa. Luisa et Francesco précédaient Clarice de quelques pas: leur trouble mutuel les empêcha d'abord de se parler, mais que sont les paroles lorsqu'un langage plus éloquent a déjà servi d'interprète? Arrivé sur la place San-Florence, Clarice les voyant se diriger vers la rue Anguillara, demanda à Francesco pourquoi il choisissait cette route : marchant avec difficulté, elle préférait le plus court chemin.

—Si vous le permettez, signora, répondit-il, nous ne passerons pas devant le Bargello.... Il ajouta en se retournant vers Luisa, quel que soit le sort que la Providence nous destine, échappons du moins au danger de tomber dans les mains du monstre qui habite ce palais, je frissonne dès que je l'aperçois; et lorsque je fus forcé, il y a trois mois, de servir de témoin à Zanobi Bartolini, il me sembla en entrant dans la cour que les pavés étaient teints de sang.

—Que le ciel ait pitié de nous, dit Luisa en soupirant, combien les femmes des exilés sont à plaindre.

—Je ne sais quelle étoile a veillé sur moi, non que je croie avoir mérité l'honneur de l'exil,

mais beaucoup l'ont obtenu à meilleur marché encore.

— Ne parlez pas ainsi, vous m'effrayez.

— Peut-être m'a-t-on oublié, parce que la médiocrité n'excite pas l'envie.

— C'est plutôt l'absence de toute ambition qui vous a protégé.

— Pourquoi le croyez-vous?

— Rien n'annonce en vous une âme cruelle.

— La mienne ne l'est pas en effet.

— Et tous les ambitieux ne sont-ils pas cruels? C'est du moins ce que j'ai cru voir dans l'histoire et dans les vies de Plutarque.

— Vous lisez donc Plutarque?

— Non pas en grec, mon.... Il la regarda, elle s'arrêta et reprit, non pas en grec, mais en italien; Zeffi me le traduit.

— Signora, s'écria don Antonio en apercevant la prison des Stinche, ce bâtiment me semble construit pour le désespoir des curieux, on n'y découvre pas la plus petite ouverture.

Francesco lui expliqua qu'on y renfermait durant un certain temps les débiteurs insolvables et qu'ils recouvraient ensuite leur liberté.

— Ce dût être parfois une manière assez commode de payer ses dettes.

Introduits par Urbino dans la pièce à laquelle on donnait à cette époque le nom de boutique, ils trouvèrent Buonarroti vêtu de l'habit très-simple qu'il avait coutume de porter dans son atelier; il avait sur sa tête une casquette de carton, surmontée de la bobèche où le soir il plaçait une bougie pour éclairer le marbre sur lequel il travaillait. La lumière ainsi disposée, frappait sur les contours et lui indiquait les plus légères saillies.

Sans s'excuser sur son costume, il les reçut avec les égards qu'ils avaient droit d'attendre; salua avec respect Clarice et don Antonio, Luisa avec affection serra la main de Francesco, puis leur présenta les artistes qui dans ce moment étaient chez lui; deux l'aidaient habituellement dans ses travaux, deux autres étaient venus le voir; l'un arrivé depuis peu de Rome, où il se préparait à retourner, montrait une extrême pétulance, c'était Cellini; l'autre, au contraire, paraissait calme et même pensif; mais ses traits révélaient un esprit supérieur, et les manières de Michel-Ange avec lui prouvaient que l'indice n'était pas trompeur.

Les dessins des tombeaux, les deux statues de Julien et de Laurent tout-à-fait terminées,

les quatre autres ébauchées, le tableau de Léda, Vénus recevant un baiser de l'Amour, excitèrent tour à tour une admiration que le respect qu'inspire le génie rendit d'abord silencieuse.

Mais Cellini n'était pas d'un caractère à se taire long-temps. — Remarquez, signor, dit-il à l'ambassadeur, la noblesse de ces poses, avec quel talent ce marbre est travaillé; si l'art se perdait, la vue de tels chefs-d'œuvre suffirait pour le faire renaître; puis quelle profondeur de pensée a procédé à cette composition, la terre seule ne lui a pas paru digne de servir de sépulture aux deux Médicis, il a voulu que toutes les parties de l'univers y concourussent, ainsi la Nuit et le Jour couvrent le tombeau de l'un, l'Aurore et le Crépuscule celui de l'autre.

Michel-Ange se taisait, mécontent d'éloges si excessifs, mais lorsqu'il l'entendit après lui avoir prêté une intention qui n'était pas la sienne, ajouter : — que pourrais-je dire de la Nuit, cette statue unique qui exprime non-seulement la tranquillité du sommeil, mais encore la douleur d'une si grande perte? Il l'interrompit brusquement en lui disant : — Elle dort et elle dormira pour ne rien entendre et ne rien voir tant que la honte et le malheur pèseront sur nous.

Le sens de ces paroles échappa à l'esprit peu réfléchi de Cellini, et Michel-Ange fut obligé de lui imposer silence. Se tournant vers Clarice il lui dit en lui montrant la statue de Julien : — Aucun des descendans du grand Lorenzo ne fut meilleur; aussi ai-je cherché à lui donner l'expression de la clémence et de la bonté; si jamais il s'en est écarté, ce fut malgré lui ; dans votre famille, signora, le but a toujours été le même, mais les moyens ont été beaucoup varié.

— C'est vrai, répondit-elle.

— Ce dessin de Vénus me semble admirable, observa Francesco.

— Je l'ai fait pour un de mes amis. C'est à vous Jacopo, dit-il au Pontormo (cet homme à l'air rêveur dont nous parlions tout à l'heure), à vous montrer en le peignant, le digne élève du grand homme dont vous avez reçu les leçons.

Pontormo dit alors que ce tableau devait être placé dans une salle où se trouvaient déjà les portraits du Dante, de Pétrarque et de Bocace, et qu'il devait y ajouter ceux de tous les écrivains qui avaient su le mieux peindre l'amour dans leurs écrits.

— Qui sera le quatrième? demanda don Antonio.

— Signor, répondit l'artiste, s'il nous était donné de représenter l'âme sur la toile au lieu du corps qui lui sert d'enveloppe, j'aurais choisi le Politien; nul, à ce qu'il me semble, n'a senti et écrit avec une délicatesse plus exquise, mais sa laideur repoussante m'a forcé de lui préférer Bembo.

— Et pourquoi pas l'Arioste?

— Parce qu'il y a une grande distance entre l'amour et la volupté.

— Pensez-vous donc que l'Arioste n'ait pas connu l'amour?

— Je ne dis pas cela, mais le Bembo, si loin de lui comme poète, me paraît l'avoir surpassé comme amant.

Francesco prit alors un dessin tourné vers le mur, comme s'il n'avait pas encore été terminé: c'était le Christ apparaissant à Madeleine. Le marquis del Vasto l'avait demandé à Michel-Ange pour avoir quelque chose de lui.

Luisa crut alors pouvoir sans inconvenance prendre part à l'entretien, et observa que fort peu de peintres avaient représenté le sauveur avec une auréole autour du front. Elle loua ensuite ce qui lui parut le plus remarquable, et Michel-Ange frappé de la justesse de ses obser-

vations, s'approcha d'elle et lui demanda si elle avait appris le dessin.

— Un peu, répondit sa mère; elle s'en est occupé à Lucques, pour passer le temps; à présent elle s'exerce encore, mais sans maître.

Elle ne disait pas que son cœur et son esprit étaient également portés vers le beau; accord sans lequel on ne peut ni cultiver les arts avec succès, ni même les apprécier. Francesco l'avait pressenti deux jours avant par les mots qui lui étaient échappés en regardant le lion du Dante.

Dans ce moment Michel-Ange aperçut la medaille que portait Luisa et la pria de lui permettre de l'examiner. Sa perfection le surprit à un tel point qu'il resta comme stupéfait.

Cellini s'approcha. —Belle, vraiment belle, dit-il; mais son ton laissait percer la secrète persuasion de pouvoir l'égaler. — Qu'en pensez-vous?

— Ce que j'en pense! répliqua Michel-Ange en soupirant, que très-certainement le moment de la décadence de l'art est arrivé, puisqu'il est impossible d'aller plus loin.

— Le croyez-vous? demanda Cellini.

— Le dirais-je, si je ne le croyais pas? Mais vous, est-ce que vous en doutez?

— Hé bien! en supposant?

— Je dirais alors que l'amour-propre égare souvent notre jugement.

Pendant ce temps don Antonio questionnait Francesco sur Cellini.

— C'est un jeune homme doué de beaucoup de talent, qui de simple orfèvre est parvenu à se faire un nom par la manière dont il grave les monnaies. Mais il ne se bornera pas là, son esprit est tourné vers tout ce qui est grand et extraordinaire. Il se vante entr'autres d'avoir tiré le coup d'arquebuse qui a tué le connétable de Bourbon : on ne le croit pas en général; cependant il est possible que ce soit vrai : il l'est du moins qu'il a donné dans sa première jeunesse les preuves d'une intrépidité remarquable.

Mais l'arrogance de son ton, ses bravades continuelles, son penchant à l'exagération, l'opiniâtreté qui l'empêche de céder à la raison aussi bien qu'à l'autorité, le feront redouter et l'empêcheront d'obtenir soit estime soit considération.

— Mais du reste il est habile ?

— On ne peut davantage.

— Dites-lui, je vous prie, qu'il vienne demain au palais, je veux emporter à Naples une preuve de son talent. Francesco s'acquitta de sa commission à voix basse; mais lui s'empressa de

répondre tout haut qu'il serait toujours aux ordres du signor Muscettola.

Ils s'entretinrent long-temps encore avec cet homme sublime dans ses ouvrages et simple dans ses paroles ; don Antonio finit par lui dire : — Je vous quitte à regret, mais j'espère vous revoir bientôt à Rome. Le pape est trop infirme pour qu'il soit possible de le conserver long-temps ; son successeur quel qu'il soit voudra faire achever la Sixtine ; et qui oserait continuer ce qui a été commencé par Michel-Ange ?

— Rappelez-vous, signor, que j'ai déjà passé cinquante ans.

— C'est précisément l'âge des grandes entreprises quand le corps n'est pas affaibli.

— Et si la mort arrivait ?

— Vos pareils ne meurent pas.... ne doivent pas mourir.

— Je crains, dit Francesco à Luisa lorsqu'ils furent sortis, que don Antonio ne soit trop bon prophète, les tombes des Médicis terminées, Michel-Ange sera obligé d'abandonner sa patrie.

— Ah ! Francesco, pour moi je tremble en pensant que nous serons tous forcés de la quitter.

— Pour ceux qui vous aiment, la patrie sera toujours le lieu habité par vous, où.....

Il fut interrompu par l'ambassadeur qui lui demanda s'il trouvait la statue de Lorenzo supérieure à celle de Moïse?

— Il me semble, signor, répondit-il, qu'on ne peut les comparer; dans l'une, l'artiste a dû exprimer l'image qu'il se formait à lui-même du ministre des volontés divines; dans l'autre, il fallait représenter la nature dégagée des imperfections qui l'accompagnent toujours, et cependant conserver la ressemblance. Mais, signor, vous voulez que je pénètre les mystères de l'art, et vous savez que je ne suis pas artiste.

— Mais il y a de certains esprits qui recueillent, sans même le chercher, un peu de tout ce qu'ils entendent... Regardez, voici Guicciardini; qui donc est avec lui?

— Hélas! dit Luisa, c'est le sieur Maurizio.

Ceux-ci sortaient du palais, et ils ne purent éviter de se rencontrer en traversant la place. Guicciardini salua l'ambassadeur avec la déférence convenable; pour Maurizio la rusticité de ses manières ne lui permettait pas d'être poli, lors même qu'il en éprouvait le désir; tous deux saluèrent à peine les trois personnes qui se trouvaient avec Muscettola.

— Quelle figure! s'écria-t-il.

Dansle fait, si l'on a dit avec raison de Laurent-le-Magnifique, qu'il cachait une belle âme sous des formes repoussantes, on pouvait au contraire observer un accord parfait entre l'âme du chancelier milanais et sa physionomie vraiment infernale.

La haine de ses semblables était en lui un sentiment naturel ; il avait un instinct merveilleux pour les surprendre en faute, et se délectait en les voyant souffrir. Muscettola ne l'avait jamais rencontré, et frappé de l'horreur empreinte sur les traits de Luisa, il ne put s'empêcher de dire qu'il ne comprenait pas que le gouverneur de Bologne n'eut pas honte de se montrer avec un tel homme.

— Vous n'ignorez pas, signor, lui répondit Francesco, que les passions les plus viles, les vices qui dégradent le plus l'humanité, ont la propriété d'égaliser les conditions ; la haine et la vengeance réunissent ces deux hommes; peut-être viennent-ils de prononcer quelque nouvel exil.

— Je conçois qu'un sentiment commun soit un lien entre eux, et qu'ils se voient en secret, mais comment paraître ensemble en public!

— Ah! s'écria Clarice, Guicciardini, qui sait mériter toute l'indignation de ses concitoyens, se fait voir avec lui, pour qu'il en partage le poids.

— Soyez sûrs, ajouta don Antonio, que tout ceci ne durera pas. La corde fortement tendue finit par se relâcher. Confiez-vous à l'empereur, il est humain et généreux ; si les Florentins continuent à lui être dévoués, il veillera à leur bonheur. Peu d'instans après ils arrivèrent au palais Strozzi, où ils prirent congé de leurs compagnes; et Muscettola, tout en s'acheminant vers le pont de la Sainte-Trinité, dit à Francesco : — Comme cette statue de Laurent est admirable ! mais j'avoue que je ne suis nullement satisfait de l'explication que nous en a donné, avec une telle profusion de paroles, ce rodomont en pantoufles.

— Est-ce Cellini que vous nommez ainsi !

— Lui-même. La supposition me semble peu digne de Michel-Ange ; comment aurait-il réuni toutes les parties du monde pour honorer la mémoire des deux Médicis qui ont le moins mérité un tel hommage? puis les quatre divisions du jour n'ont rien de commun avec celles de la terre.

— Je suis tout à fait de votre avis. Remarquez encore qu'Octavien est celui qui, après le siége, envoya des sbires pour l'arrêter, et le fit chercher avec tant de soin, que les armoires furent enfoncées et qu'on fouilla même la cheminée. Il faut convenir qu'un tel traitement n'était pas pro-

pre à lui inspirer des idées sublimes en faveur de cette famille. Aussi ai-je entendu dire à Urbino qu'il ne donnait pas un coup de ciseau à ces deux statues sans l'accompagner d'imprécations; et s'il continue à y travailler, c'est un effet de la frayeur plutôt que de l'affection. De plus, ne lui avez-vous pas entendu exprimer le désir que l'être qui représente la nuit ne se réveillât pas durant ces temps de honte et de malheur?

— Ces paroles ne me sont pas échappées.

— Voici l'explication qui me paraît la plus simple comme la plus naturelle : ces deux Médicis ont vivement désiré d'asservir leur patrie, Julien par la douceur ; vous le voyez paisible et serein ; Lorenzo par la force et la crainte ; ses traits sont sérieux et sévères; le temps seul leur a manqué pour réussir, l'un n'ayant survécu que quatre ans après son retour à Florence et l'autre sept, et Michel-Ange a personnifié le temps dans les quatre parties du jour qui entourent leur mausolée.

— C'est très juste.

— Ainsi, non seulement Buonarroti s'est surpassé lui-même dans cette statue de Lorenzo que l'on croit voir respirer, mais il laisse un monument qui attestera à la postérité la profondeur de

son génie, quand elle saura le comprendre... Où donc allons-nous, signor?

— Chez votre père; après avoir payé au génie un tribut d'admiration, je veux aller rendre hommage à la vertu.

CHAPITRE VIII.

Le Boschetto.

« Qu'il anime le marbre ou qu'il colore la toile, il semble être plutôt un ange qu'un mortel. »

L'Arioste.

Il est facile de juger que Muscettola, outre le désir d'honorer la vertu, à laquelle il rendait vraiment hommage dans son cœur, n'était pas fâché de trouver un moyen de juger par lui-même à quel

point il fallait ajouter foi aux paroles de Guicciar dini, qui, dans un rapport fait au pape après le siége, avait assuré que les plus notables citoyens étaient opposés au gouvernement; que l'élévation de leur caractère ne permettant pas qu'on pût les gagner ni par la douceur ni par des bienfaits, et qu'on pouvait conclure qu'on avait pour ennemi un peuple entier.

Mais tout ce qu'il vit, tout ce qu'il entendit, le convainquit de la vérité du tableau, et il se vit malgré lui forcé de le mettre sous les yeux de son souverain; de plus il ne s'avouait qu'avec un profond regret que dans une telle position, la nécessité, plus encore que l'inclination du prince, remettait le pouvoir dans les mains d'hommes ambitieux et corrompus, tandis que si, suivant les conseils d'Alamanni, on eut contracté une étroite alliance avec l'empereur, le sort de Florence aurait été à peu de chose près semblable à celui de Gênes. Dans l'impossibilité de réparer le passé, tout ce qu'il pouvait faire était de travailler à affaiblir l'éloignement que les citoyens les plus distingués ressentaient pour la domination espagnole, et de faire naître dans leurs cœurs une lueur d'espoir dans la générosité de Charles V, cherchant surtout à persuader que la conduite

d'Alexandre serait toujours surveillée par le gouvernement impérial.

Pour parvenir à ce but il continua à voir souvent la famille des Strozzi, à laquelle se ralliaient les gens les plus sages et les plus modérés; le duc en fut instruit, et, de concert avec le pape, il ne tarda pas à mander Filippo à Rome, où par un mélange adroit de flatteries et de menaces plus ou moins voilées, on le poussa aux démarches que nous raconterons bientôt.

Les assiduités de Muscettola, qui ne passait guère de jour sans se rendre au palais Strozzi, fournissaient à Francesco l'occasion d'y aller plus souvent qu'à l'ordinaire; Filippo remarquant que don Antonio paraissait causer avec lui plus volontiers qu'avec tout autre, redoubla de prévenances, et Clarice, encouragée par l'exemple de son mari, lui montrait plus de bienveillance encore que par le passé. Il était simple que Luisa, témoin d'un tel accueil, se confirmât de plus en plus dans l'idée qu'aucun obstacle ne s'opposerait à son union avec un jeune homme noble et riche, entouré d'une considération personnelle qui l'élevait au-dessus de tous, à l'exception peut-être de ses propres frères.

Aussi le sentiment qui si souvent couvre de

nuages l'aurore de la vie, l'embellissait pour elle des plus riantes images ; se voir, être toujours d'accord, puiser dans l'âme l'un de l'autre une force et une énergie nouvelle, se quitter sans chagrins dans la douce confiance que le jour qui va naître ressemblera à celui qui finit, être exempts d'inquiétude, parce que la méfiance ne pouvait trouver d'accès dans leurs cœurs généreux ; tel fut pendant plusieurs mois l'état habituel de ces deux êtres privilégiés.

L'affection toute paternelle de Michel-Ange était aussi pour Luisa une source de jouissances ; dès le premier moment qu'il l'avait aperçue il lui avait semblé retrouver en elle ce type de perfection humaine qu'il n'avait jusqu'alors rencontré que dans sa propre imagination. Aussi venait-il de temps en temps, vers la fin du jour, au palais Strozzi ; là il prenait plaisir à s'entretenir avec elle, à répondre à ses questions, à écouter ses observations justes et fines ; car les âmes jeunes et neuves qui n'ont encore ressenti l'influence d'aucun écrit, d'aucun système, possèdent un sens exquis pour les arts, dont le but est l'imitation de la nature.

Pierre Strozzi revint alors d'Espagne; son caractère noble et élevé était profondément or-

gueilleux; au courage qui fait entreprendre, il joignait la fermeté qui fait exécuter; son visage sérieux et austère devenait doux et riant quand il voulait plaire; jaloux à l'excès de l'honneur de sa famille, il était capable de lui tout sacrifier. Ce retour fut une grande consolation pour sa mère qui l'aimait tendrement, et se voyait pour ainsi dire revivre en lui. De plus, il offrait un soutien à la faiblesse de Filippo; mais celui-ci fut bientôt appelé à Rome sous le prétexte que sa présence était nécessaire pour régler les envois d'argent que Césano était venu solliciter.

Peu de temps après, Pierre partit aussi avec deux de ses frères pour visiter quelques-unes de leurs terres, et Muscettola, dont le départ s'approchait, fut prié par Clarice, de venir passer une journée avec elle au Boschetto, maison de plaisance peu éloignée de la ville; elle ajouta qu'il n'y trouverait que les personnes qu'il lui serait agréable d'y rencontrer. Don Antonio accepta en demandant que la réunion se bornât à Caterina Ginori, Michel-Ange et Francesco.

Le 1er d'octobre fut le jour choisi, la température était chaude encore, et tout annonçait un temps propice; Francesco accompagna Caterina au palais Strozzi, où Muscettola les avait précédés

de quelques instans, tous montèrent à cheval trois heures après lever du soleil.

Luisa ressentait cette joie franche et expressive qu'éprouve le cœur qui s'énorgueillit de l'objet de son choix, et ce jour qui commençait à peine lui promettait une foule de ces jouissances délicates et pures qu'il est rare d'apprécier, plus rare encore de sentir.

Les premières paroles de don Antonio furent pour demander où était Michel-Ange. Clarice, à côté de qui il se trouvait, répondit qu'il avait préféré faire la route à pied.

— Pourquoi n'avons-nous pas eu le plaisir de vous voir ces jours-ci? dit Luisa à Francesco.

—La santé de mon père ne s'améliore pas et me cause souvent beaucoup de chagrin, répondit-il, cachant ainsi sous un prétexte qui ne s'éloignait pas de la vérité, la crainte que des visites trop fréquentes n'éveillassent les soupçons et ne fissent découvrir le secret qu'il cachait avec tant de soins.

— J'en suis désolée, répliqua Luisa, votre père est un de ces hommes complets qui n'ont point d'égaux. Ah! pourquoi n'a-t-on pas voulu l'écouter, lorsque, de concert avec l'Alamanni, il conseilla de traiter avec l'empereur?

— Eloignons toute idée triste, dit Caterina, et pour ne pas troubler les plaisirs de cette journée, commençons par mettre de côté la politique, peu à peu nous pourrions arriver jusqu'à..... Ah, le malheureux! le voici!

En effet en passant le pont, ils rencontrèrent le senor Maurizio qui semblait se trouver là pour leur faire voir que tous leurs pas étaient comptés.

Debout au coin de la rue Maggio, il les regarda défiler devant lui. Lione passa outre avec dédain; Francesco se pencha pour parler à Caterina, et Clarice donna un coup d'éperon à son cheval. Quant à lui il ne salua que don Antonio, mais il les suivit long-temps de l'œil, et prit note de cette réunion pour s'en ressouvenir en temps convenable.

A la porte de San-Frediano, ils virent de loin Michel-Ange et ralentirent le pas de leurs chevaux pour ne le joindre qu'à l'entrée du Boschetto. Si l'on en croit la tradition, cette villa offrait alors le premier modèle de ces jardins où l'art s'efforce d'imiter la nature, et qui d'abord chantés par le Tasse, usurpèrent plus tard le nom de jardins anglais.

Après les premiers complimens, Clarice donna le bras gauche à Michel-Ange, le prieur de Ca-

poue offrit le sien à Caterina, et Francesco joyeux de son partage, ne put s'empêcher de dire à Luisa en lui montrant le ciel et en pressant le pas pour ne pas être entendu : — Qui peut dans ce beau jour être plus heureux que moi?

— Oui, c'est un beau jour, avait répondu Luisa. Quel ciel pur, comme tout est calme!

— Pur comme l'âme de Luisa, paisible comme son cœur.

— N'allez pas si vite, leur dit Clarice, non qu'elle soupçonnât le moins du monde le sujet de l'entretien; mais parce qu'elle pensait que Francesco pouvait seul tenir la conversation animée entre Michel-Ange et Muscettola.

Ils marchèrent alors plus lentement, et tout en causant, atteignirent bientôt le plateau de la colline où était situé le Casino. On leur servit une légère collation qui consistait en bouillons distribués dans de petites tasses, puis des vins chauds, des confitures, des gauffres et des fruits de la saison, produits du riant vallon qui les entourait.

Cette journée était consacrée au ministre de l'empereur, mais chacun comprend qu'en présence de Michel-Ange, tous les hommages se tournaient involontairement vers lui. Les hom-

mes vraiment grands ne le paraissent jamais davantage que dans leurs causeries familières avec ceux qui sont capables de les comprendre; et je ne crois pas me tromper, en disant que dans aucune circonstance de sa vie, Michel-Ange ne fut autant lui que dans ce jour, passé avec des personnes qu'on peut dire qu'il aimait, à l'exception peut-être du ministre, pour lequel il n'avait que de l'estime, et de plus, uni avec Clarice et son fils par leur haine mutuelle contre Alexandre.

Pour Luisa, elle l'avait tellement subjugué par le charme de ses manières, qu'il n'aurait pu rien refuser à ses prières, lui qui avait su résister à toute la violence de Jules II; mais pourquoi s'en étonner, ce n'est pas l'Amour, c'est une des Grâces que l'antiquité représente, conduisant un lion avec une chaîne de soie et l'enchantant de ses accens moins doux sans doute que ne l'était la plus harmonieuse des langues sur les lèvres de Luisa.

— La signora Clarice a daigné me dire que ce jour était le mien; je ne l'ai accepté qu'avec la pensée qu'il vous serait consacré, dit don Antonio à Buonarroti, en lui prenant la main, et je veux commencer par vous demander une grâce.

Michel-Ange fit un mouvement involontaire de surprise et semblait chercher à deviner ce que l'envoyé de l'empereur pouvait désirer de lui.— Il continua : Ne me croyez pas indiscret; prenez la plume, faites une ligne, une seule, afin que je puisse m'énorgueillir de l'avoir vu tracer et de la posséder.

Cette louange délicate fut comprise, et après une minute de réflexion, Michel-Ange dessina rapidement une figure avec l'emblème de la prudence et la lui présenta. Surpris et charmé Muscettola regarda Francesco dont les yeux semblaient lui répondre : Ne vous ai-je pas dit qu'il n'avait pas son pareil au monde?—Les mots me manquent, dit-il enfin, et une telle faveur est sans prix ; mais comment avez-vous pu acquérir une si grande facilité?

—Par l'étude et l'exercice : la nature ne donne que la disposition, tout le reste provient de l'art. Observez le Dante ; qui montra jamais un génie plus austère , plus altier, plus opposé à l'expression des sentimens tendres? et cependant lisez l'épisode de Francesco, de Pierre de la Vigne, de Castella. L'art seul a pu produire un tel prodige et inspirer à cette âme si forte des accens dont la douceur ne sera jamais surpassée; mais cet art ne se révèle qu'à un petit nombre.

—Et fort peu aussi naissent avec les dispositions nécessaires, puisque beaucoup travaillent et très-peu réussissent : Bandinello, par exemple.

—Il n'est pas sans mérite, et quand je vis la tête de Cacus, je la louai sans aucune réserve; rien ne m'est plus agréable que de rendre justice au talent.....

— Vous n'avez en effet rien à craindre de la concurrence.

— Il me semble que tous les Italiens devraient déposer aux pieds de leur commune patrie le fruit de leurs veilles; il est honorable de reconnaître le mérite partout où il se trouve, de le découvrir lorsqu'il se cache; celui qui manque à ces devoirs est un mauvais citoyen.

— Mais croyez-vous que tous agissent ainsi avec vous ?

— Eh qu'importe! l'injustice des autres envers nous n'excuse pas la nôtre. Mais si la signora le permet, nous imiterons les disciples de certain philosophe, d'Aristote, je crois, et nous continuerons la discussion en nous promenant.

—Et pourquoi pas ceux de Platon? dit Francesco.

— Quant à celui-là, les muses italiennes doivent lui rendre grâce de les avoir élevées avec

lui presque jusqu'au ciel; si je voulais représenter Pétrarque, ce serait avec l'amour tenant sous ses yeux le livre de Platon. Pour tout le reste, soyons de bonne foi, vous êtes heureux, Francesco, si vous comprenez un seul mot de ses écrits, des commentaires de Marsilio et de tous ses autres disciples qui raisonnent peut-être très-bien sans être plus intelligibles.

Ils étaient dans ce moment sur un point de la colline d'où l'on apercevait Carreggi, villa des Médicis. — C'est là, continua-t-il, où très-jeune encore et avec l'attention et le silence qui conviennent à cet âge, je recueillais tour à tour les paroles de Ficino, de Cavalcanti, de Landino, et quelquefois de Lorenzo lui-même. Pic était laconique et nerveux; on voyait étinceler les regards du Politien chaque fois que le mot amour était prononcé. Les lectures finies, tous se félicitaient, se complimentaient, je faisais chorus. Mais jamais je n'ai rien compris à ces brillantes dissertations. Depuis lors je me suis soigneusement gardé de ces vaines spéculations pour m'attacher autant que possible à la vérité, et j'ai invoqué la venue d'un homme, qui, dégageant la philosophie de l'empire des mots, la conduit droit aux choses.

— Ce sera, dit Luisa, et plaise au ciel que

cette gloire soit encore réservée à notre patrie! ce sera quand la Providence accordera aux hommes le Michel-Ange de la philosophie.

Des bravos unanimes accueillirent cette repartie, et l'immortel artiste lui-même ne put se soustraire à un secret mouvement d'orgueil. — Vous voulez donc à mon âge me faire encore rougir? dit-il à Luisa en lui baisant la main.

Ils étaient cependant bien loin de soupçonner que l'événement désiré fut aussi proche, et Michel-Ange prévoyait bien moins encore que par un étrange rapprochement de circonstances, ceux qui admettent le dogme de la métempsycose pourraient croire que son âme animait le corps de Galilée qui devait naître le même jour et presqu'au même instant qu'il cesserait de vivre.

Il continuèrent à causer jusqu'au moment où le dîner fut servi : l'abondance y régnait, et le bon goût en avait fait exclure le luxe. Après avoir effleuré plusieurs sujets, ils revinrent sur les ouvrages de Michel-Ange et les événemens auxquels il avait pris part, comme il arrive presque toujours lorsque, dans une réunion d'hommes supérieurs et étrangers à l'envie, il s'en trouve un tout à fait transcendant.

Luisa lui demanda quelle avait été l'époque la plus heureuse de sa vie.

— Celle qui s'écoula depuis le David jusqu'au moment où je fus mandé à Rome; j'apprenais par cœur les plus beaux morceaux de nos poètes, je lisais les orateurs, je méditais les historiens, mon esprit se nourrissait à ces sources fécondes. Rien n'égale le plaisir qu'on ressent en découvrant un lien nouveau entre deux idées que rien jusqu'alors n'avait unies. C'est ainsi qu'en lisant, dans ma jeunesse, un traité ascétique, j'imaginai la Vierge comme je l'ai représentée dans la Pietà de Saint-Pierre.

— Comment?

— Plus jeune que son divin fils, et lorsqu'on me demanda où j'avais vu une mère moins âgée que son enfant, je répondis : que je l'avais vue dans le Ciel.

— Votre pensée se comprend, répliqua Caterina.

— La Pietà précéda-t-elle le Cupidon fait pour le cardinal de Saint-Georges?

— Oui.

— Ce cardinal était un triste connaisseur, puisqu'il paya le Cupidon deux-cents écus lorsqu'il le croyait antique.

— Et quand il sut qu'il était de moi, il le trouva sans valeur.

— Voilà ce qui arrive, dit Luisa, à ceux qui jugent des beaux-arts avec les yeux des autres. Dans le cours de l'entretien, Muscettola dit en parlant de Lorenzo, je pense que s'il eût vécu, Sforze se serait bien gardé d'ouvrir les portes de l'Italie à Charles VIII.

— Je crois aussi, répondit Michel-Ange, que si nous avions conservé le pape Jules, il les aurait fermées à Louis XII.

— Pourquoi le pape ne fait-il pas élever un monument à Lorenzo ?

— Le motif se comprend, dit Francesco, comme on conçoit celui qui a fait placer Moïse sur le tombeau de Jules. Dans quelle circonstance cette idée s'est-elle présentée, ou, pour mieux dire, où vous a-t-elle été inspirée?

— Au sommet des monts de Luni, suspendu pour ainsi dire entre l'immensité des eaux et celle du ciel; l'esprit rempli des vastes desseins de ce pontife, je conçus l'image du prophète qui délivra son peuple de la servitude étrangère.

— Puisqu'il s'agit de tombes, dit Luisa, et que vous avez une telle prédilection pour le

Dante, si ses ingrats concitoyens voulaient un jour lui élever un monument, et que vous en fussiez chargé, de quelle manière jugeriez-vous convenable de le représenter?

Après un instant de réflexion, il répondit : — Naissant à une vie nouvelle, debout sur son tombeau, tourné vers l'Italie et chantant.

CHAPITRE IX.

Le Soupçon.

« Un regard l'a trahi. »
Inc.

Dans le peu de mois qui suivirent le départ du duc, Florence respira sous la sage administration de l'archevêque de Capoue, qui savait à la fois se faire aimer et respecter. Trois factions divisaient

la ville; la plus nombreuse était celle du peuple: on la nommerait aujourd'hui libérale, mais privée de ses chefs, bannis ou surveillés, elle restait abattue et sans défense; la Pallesca, puissante par ses richesses, fière de son triomphe et rendue plus cruelle par ses excès mêmes, prétendait tout régir, mais, odieuse à la multitude, elle se trouvait réduite à ses propres forces; la moins apparente et la plus dangereuse peut-être était celle des Strozzi, aigris par les souvenirs du passé et des mécontentemens plus récens, soutenus par leur immense fortune, leur crédit et une foule de cliens et d'amis, ils étaient les adversaires qu'Alexandre devait le plus redouter; et il était facile de prévoir que les gens sages et modérés du parti populaire s'uniraient à eux, aussi bien que les Palleschi mécontens. Et quoique Filippo, aveuglé par la crainte de perdre et par le désir d'augmenter sa fortune, ne parut par apprécier tout l'avantage de sa position; cependant il concourait par sa libéralité, son luxe et le charme de ses manières à accroître la popularité de sa famille; le parti qui soutenait le cardinal Hyppolite se confondait dans le sien.

L'archevêque connaissait à fond ces divisions intestines, et tandis qu'il cherchait à retenir dans

de justes bornes l'ambition toujours croissante des Palleschi, il comblait de prévenances les chefs populaires qu'on n'avait pu exiler, et subvenait aux besoins des familles qui, privées de leurs soutiens naturels, se trouvaient sans moyens d'existence; il savait qu'un seul florin donné à propos peut nous acquérir un ami, et que rien n'est plus utile pour gagner peu à peu un parti vaincu que de lui faire rendre, dans les cas de discussions privées, prompte et entière justice.

Mais ce fut avec les Strozzi qu'il montra toute la finesse de son esprit; il n'ignorait pas que Clément détestait Filippo, mais en avait besoin; il savait aussi qu'on délibérait en secret sur les mesures qu'on pourrait prendre pour augmenter l'autorité d'Alexandre, sans manquer trop ouvertement aux conditions du traité; lui-même avait envoyé au pape les avis des principaux Palleschi, ils n'avaient pas été approuvés par Clément, qui, redoutant le crédit et l'influence de Filippo, l'avait mandé à Rome sous un prétexte imaginaire; mais dans le fait pour s'entendre avec lui.

Frère Niccolo avait toujours montré de la déférence et même du respect pour cette famille, mais depuis ce moment Clarice, ses fils et tous ceux qui leur étaient attachés devinrent l'objet de

ses soins les plus empressés. Malgré les importantes affaires qui réclamaient presque tous ses instans, il faisait de fréquentes visites au palais Strozzi, montrait à Pierre une profonde estime, et s'entretenait avec sa sœur dont la conversation était pour lui, comme pour tout autre, pleine d'attraits; car cette charmante personne possédait à un égal degré tout ce qui peut plaire aux différentes époques de la vie. La lecture assidue de Plutarque lui avait rendu l'histoire familière, et l'on sait combien les hommes d'état aiment à se transporter dans le passé, afin de se dispenser de parler du présent; ils mettent aussi plus à leur aise ceux qui, causant avec eux, ne veulent pas adopter entièrement les principes de leur politique, et osent émettre sur un Grec ou un Romain une opinion que les convenances les forceraient de taire s'il s'agissait de peuples plus modernes.

Le motif de cette conduite fut facilement deviné par Francesco, qui ne se dissimulait pas non plus que si l'empereur persistait dans l'intention de donner sa fille à Alexandre, toute autre considération serait nulle à ses yeux. Pour lui, dans la position désespérée des affaires, son vœu le plus ardent appartenait à l'amour; il désirait qu'on

pût s'entendre, parce qu'en renonçant à leurs projets d'ambition, les Strozzi ne verraient plus dans le mariage de Luisa un moyen de la satisfaire; mais il tenait ces pensées renfermées dans son cœur, sans même en faire part à Luisa; aimant, espérant en silence, il s'efforçait de dérober à tous les regards, excepté à un seul, le sentiment qui l'absorbait tout entier. Mais quelques étincelles révèlent parfois le feu que la cendre recouvre, et c'est ainsi que l'archevêque surprit un jour dans les yeux de Francesco cette expression de tendresse qu'on ne peut décrire et qui se comprend si bien. Elle suffit pour faire naître un soupçon qui devint pour lui le sujet de sérieuses réflexions.

Alexandre Nasi, père de Francesco, était, comme nous l'avons déjà dit, un des citoyens les plus marquans du parti populaire; intègre, bon et généreux, il paraissait redoutable à un gouvernement nouveau et mal affermi; dans les temps de peste et de disette, il avait soutenu du fruit de ses épargnes toute la population indigente du quartier qu'il habitait; sa prudence, un caractère paisible et exempt d'ambition avait mis en défaut Maurizio lui-même, qui n'avait jamais pu trouver dans sa conduite de prétexte à la moindre vexa-

tion. Si dans la retraite où le retenaient ses goûts et l'altération de sa santé, il admettait quelques amis qui partageaient ses opinions, c'étaient des hommes dont la vie et les actions sans tache n'avaient rien à craindre de la cruauté d'un Guicciardini, d'un Antonio de Nobili et d'un Francesco Nori.

Mais cette rigidité de principes qui les empêchait de troubler l'ordre établi, leur assurait une grande influence s'il venait à être ébranlé; Alexandre avait de plus la réputation d'être très-religieux, et sa liaison avec Benivieni mettait à sa disposition les adhérens de frère Girolamo, dont le nombre était considérable. L'archevêque ne put se dissimuler que si le parti des Strozzi qui recueillait déjà les mécontens qu'une ambition blessée éloignait des Médicis, se renforçait encore dans la faction opposée, la lutte deviendrait trop inégale; il se promit de ne rien épargner pour savoir si ses soupçons étaient fondés, et dans tous les cas de s'opposer par tous les moyens possibles à une union si contraire aux intérêts du duc.

Dès que le repos temporaire dont jouissait Florence fut connu dans les pays voisins, on vit accourir ces troupes de baladins et de bouffons qui, depuis quatre années, avaient entièrement dispa-

ru; mis en fuite d'abord par les disciples de Savonarola qui les détestaient puis par les fléaux successifs qui avaient ôté à la dernière classe du peuple même, toute envie de se divertir; ils revinrent lorsque l'argent, en circulant de nouveau, eut ramené ce goût du plaisir, pour lequel les Florentins ont eu et ont encore une disposition si prononcée. C'était sans regret qu'ils échangeaient quelques pièces de monnaie contre les bons mots et les tours d'adresse. Un joueur de marionnettes se faisait entr'autres remarquer par la merveilleuse agilité qu'il communiquait à ses personnages, et par les saillies qu'il entremêlait à des scènes tour à tour sérieuses ou gaies; il avait établi son théâtre dans l'impasse de Lanzi, où le voisinage d'une auberge lui donnait la facilité de recueillir tous les traits populaires qui servaient d'aliment à ses pièces improvisées.

Les mémoires du temps nous apprennent que les faits qui avaient rempli la Romagne de terreur jouissaient d'une grande vogue dans ces sortes de représentations; et si l'Arioste ne dédaigna pas d'y prendre un des épisodes de son poème immortel, on peut penser avec quelle avidité le peuple écoutait ces récits, mis à sa portée dans le genre de langage qui lui convient le mieux pour

les lui rendre plus agréables encore par quelque chose de national; on avait recruté à Florence deux personnages, dont l'un, sous le nom de Beco, faisait les rôles de bouffon, et l'autre, sous celui de Nencio, était un espèce de fourbe qui contrefaisait le niais.

Tout alla bien tant qu'on se borna à représenter les noces du duc Valentino avec une princesse française, et son entrée à Milan; la foule, toujours entraînée par ce triste penchant qu'on ne peut nier, et qui lui fait contempler avec plaisir ses actes les plus cruels, applaudit les scènes où on lui montra Fermo, Vitelli et les Orsini surpris dans un piége, arrêtés et étranglés dans la prison. Mais un jour ils s'avisèrent de prendre pour sujet l'entrée guerrière à Cesena. Le duc y figurait avec le signor Ramiro d'Orco, chancelier, don Michele, vêtu à la hongroise, et le podestat qui devait donner l'investiture. Beco faisait le maître des cérémonies, Nencio portait les clés sur un plat de bois, et Polichinelle les présentait. On n'en vit pas davantage; des espions coururent avertir Maurizio qu'on le jouait sous le nom de Ramiro, et il donna sur-le-champ l'ordre d'arrêter tous ceux qui s'étaient rendus coupables d'un si grand délit.

Comme ce genre de spectacle était nouveau,

des gens de tous rangs venaient parfois y chercher quelques instans de distraction ; Francesco et Pierre Vettori s'étaient arrêtés en traversant la place, chacun d'eux put juger qu'une profonde malice pouvait seule découvrir des allusions dans ce qu'on venait de représenter.

Les sbires trop pressés de remplir leur mission, ne saisirent que trois acteurs : le Nencio s'échappa. On mit en pièces la guérite qui servait de théâtre, les marionnettes roulées dans une toile furent emportées derrière les prisonniers comme le bagage d'une troupe qui s'est rendue à discrétion. Les spectateurs stupéfaits purent réfléchir à leur aise sur ce dénouement tragique. Francesco et Pierre s'aperçurent alors et se joignirent. Mais le premier fut fort étonné en reconnaissant Ciarpaglia dans Beco; nous avons à peine besoin d'avertir le lecteur que celui qui s'était sauvé était Cocchetto.

Ce vieux soldat reconnut aussi Francesco, et se souvenant de la bienveillance qu'il lui avait montrée le 6 juillet, il lui cria en passant près de lui : — Signore, je me recommande à vous ; si vous ne venez pas à mon secours, vous pouvez dès à présent prier pour le salut de mon âme.

Francesco lui fit signe qu'il s'occuperait de lui,

ce qui fut aussitôt consigné dans les notes des sbires ; lorsqu'ils furent éloignés, il dit à Vettori, qu'il avait déjà mis au fait de ce qui regardait son protégé : — Il faut que Maurizio ait le projet de se divertir aujourd'hui, car je vous assure que je ne puis découvrir dans tout ce qu'on a dit la plus légère allusion.

— Ni moi non plus ; mais le malheur est de tomber en de telles mains.

— Je veux pourtant essayer de les en tirer, et je vais de ce pas prier don Antonio de s'intéresser à ces malheureux et surtout au pauvre Ciarpaglia qui me paraît un brave homme.

— Tâchez au moins de ne pas vous compromettre. S'il parlait ainsi, ce n'est pas que l'injustice ne lui semblât évidente, mais craintif par nature, il l'était devenu plus encore dans ces temps de troubles.

Francesco le quitta pour aller trouver Muscettola qui sourit plus d'une fois en écoutant sa requête où se mêlaient quelqu'unes des plaisanteries de Beco, mais qui comprit que sans un prompt secours il était perdu. Aussi dépêcha-t-il sur le champ au Bargello, son secrétaire le grave Antonello, pour faire suspendre les poursuites, tandis que lui-même se rendait près de l'arche-

vêque. Francesco en s'intéressant à Ciarpaglia pensait remplir le devoir qui nous ordonne d'être utile à nos semblables, et ne prévoyait guère l'importance du service que ce même homme devait lui rendre un jour.

Lorsqu'Antonello arriva, le juge procédait à l'interrogatoire, si on peut donner ce nom au dialogue suivant :

— Oh! pour cela, disait le senor Quaracco, vous ne me le persuaderez pas.

— Pourquoi ?

— Vous avez servi pendant le siége ?

— Mais, si j'ai déserté?

— C'est encore pis, vous aviez peur et malgré cela vous vous êtes battu contre son Excellence.

— Quelle Excellence?

— Comment? le duc.

— Il n'y était pas.

— S'il n'y était pas, il devait venir.

— Ce n'est pas une raison, et je vous prie d'observer....

— Observe ce que tu voudras, je te connais, cela suffit.

— Mais je vous jure....

— Faux serment !

— Mais enfin, que dois-je dire ?

— Ce n'est pas moi qui le sais, c'est toi.

— Mais que sais-je?

— Que tes propres aveux te condamnent; remercie le ciel d'avoir la vie sauve, trois ans suffiront, si le signore Maurizio l'approuve.

— Trois ans? où donc?

— En prison.

— En prison?

— De quoi t'étonnes-tu? t'ai-je fait venir ici pour te renvoyer dans une hôtellerie?

— Je voudrais au moins savoir ce que j'ai fait?

— N'as-tu pas avoué ?

— Quoi?

— Que tu étais dans la case des marionnettes?

— C'est vrai.

— Tu jouais le Beco?

— Oui.

— Il représentait le maître des cérémonies?

— C'est vrai.

— Polichinelle donnait les clefs?

— Oui.

— Il y avait un podestat?

— Oui.

— Un chancelier? un hongrois?

— Oui.

— Un duc?

— Sans doute.

— Tout est donc avoué. Ainsi trois ans de prison pour le fait, vingt-cinq écus d'amende pour l'intention.

— Vingt-cinq écus.... Mais si je ne les ai pas?

— Je te les ferai bien trouver.

— Faites-moi alors le plaisir de m'en faire trouver cinquante, j'en garderai la moitié.

— Ah! tu oses plaisanter avec la justice! Sans rien ajouter il sonna pour appeler le gardien et faire appliquer au prisonnier la punition de la corde pour lui apprendre à être plus circonspect une autre fois. Mais il fut interrompu par Antonello qui venait de la part de Muscettola prier le senor Maurizio de se transporter chez Niccolo avant de rien décider sur l'affaire dont on s'occupait.

— Qu'est donc ce Muscettola? demanda Quaracco, qui ne savait rien de ce qui se passait hors du tribunal et des prisons.

Antonello se découvrit et dit : — C'est le ministre de l'empereur.

— J'entends; mais qu'avons-nous à démêler avec l'empereur?

— Ma mission est remplie, répondit le secrétaire, le reste vous regarde, signor; s'il arrive quelques malheurs, vous en répondrez. Il s'inclina et partit.

Pendant ce temps, le gardien était descendu et s'occupait à détacher les jambes de Ciarpaglia, liées à l'escabelle sur laquelle il était assis. Le juge le fit reconduire au secret et alla trouver Maurizio, qui s'emporta à la seule idée que l'envoyé espagnol osât s'immiscer dans son ministère, mais il avait promis de se rendre chez l'archevêque et il y alla.

Celui-ci, trop sage et trop prudent pour l'accuser de maladresse, commença par rejeter le ridicule de l'affaire sur l'incapacité de Quaracco; ajoutant qu'un homme aussi expérimenté que lui n'aurait jamais imaginé de faire un procès à Polichinelle. Que l'excès de la sévérité était quelquefois plus nuisible que celui de l'indulgence; qu'après tout, les soldats de Vitelli suffisaient pour maintenir l'ordre, et qu'il ne fallait pas fournir un sujet de risée à ceux qui se plaisaient à tout tourner en ridicule.

Maurizio fléchit, quoiqu'à regret, et dit que les étrangers seraient reconduits aux frontières et Ciarpaglia exilé de la ville. Il se hâta ensuite de se retirer, pour se soustraire à d'autres représentations.

Lorsqu'on annonça cet arrêt au prisonnier, il demanda quelle serait la peine de la contravention, et en apprenant qu'il courait le risque d'être suspendu six fois à la corde, et d'être privé de sa liberté pour un temps illimité, il comprit qu'en quittant Florence, il devait lui dire un éternel adieu. Mais ce qui l'affligeait le plus était de se voir forcé d'abandonner une profession où chacune de ses paroles lui rapportait un salaire; privilége exclusif d'une condition sociale assez restreinte alors. Naturellement reconnaissant il éprouva le désir d'aller remercier Francesco à qui il attribuait avec raison la remise de sa peine. En ayant obtenu la permission des sbires qui l'escortaient, il alla avec eux sur la place des Mozzi, pénétra jusqu'à son protecteur, lui parla avec toute l'effusion d'un cœur profondément touché, lui raconta ses peines, lui baisa la main, et l'assura qu'il pourrait toujours disposer de lui. Francesco de son côté l'exhorta à la patience, et lui fit un léger présent, qu'il partagea généreuse-

ment avec son escorte; lorsqu'ils furent arrivés à la porte Romana, les sbires le quittèrent en le remerciant, mais n'en rendirent pas un compte moins exact de ce qui s'était passé ; aussi Francesco fut-il noté pour la seconde fois de sur les tablettes de Maurizio.

Un trompette très-curieux de son naturel, était parvenu à causer quelques instans avec le prisonnier, puis à force de questionner le sommelier des Nasi, il finit par être au courant de l'aventure, qui passant de bouche en bouche, fut bientôt connue. On loua don Antonio, frère Niccolo fut approuvé par tous les gens sages; mais les Palleschi ne furent pas satisfaits, ils commencèrent leurs menées contre lui; on écrivit même à Rome en l'accusant de peu de zèle pour les intérêts du duc.

Tandis que ces choses se passaient, la liaison qui existait déjà entre Francesco et Pierre Strozzi avant que celui-ci partît pour l'Espagne, se resserrait de jour en jour; par une erreur qui n'est que trop connue, ils se méprenaient mutuellement sur leurs sentimens; Pierre prenait pour du respect le dévouement de Francesco à sa famille, bien loin de soupçonner qu'il aspirait à l'honneur d'être son beau-frère, il le regardait comme

le premier de ses cliens, et si Francesco s'abusait au point d'appeler amitié ce qui méritait un tout autre nom, c'est qu'il se trouvait sous le charme de la passion, dont le propre est de tout embellir, et que Pierre très-réservé avec tout le monde, se montrait avec lui prévenant et confiant.

Un jour qu'ils causaient ensemble durant le séjour de Filippo à Rome, Pierre lui fit entendre qu'il ne croyait pas à l'union de Marguerite, fille de Charles V, avec le duc; car si leur origine se rapprochait sur un point, il y avait une grande distance entre la noble espagnole, mère de Marguerite, et l'esclave africaine à laquelle Alexandre devait le jour. —Plus j'ai été à même, ajouta-t-il, d'apprécier cette nation et plus je me suis confirmé dans cette pensée; mais pour connaître ce peuple, pour le comprendre, il faut l'étudier sur son propre sol. Ici nous ne voyons que des officiers de fortune comme Antonio de Leve, ou des cadets de familles nobles, mais peu aisées : l'espagnol ne quitte guère sa patrie lorsqu'il peut s'en dispenser. — Les grands d'Espagne dédaignent un vain étalage de titres, ce sont les hommes les plus simples et qui en même temps soutiennent le mieux leur rang. Le duc de

Medina Sidonia, par exemple, me traitait comme un frère et je crois qu'il aurait été facile de nous allier avec lui, si mon père n'aimait pas trop ma sœur, pour consentir à s'en séparer.

— Maddalena?...

— Non, Luisa ; vous savez que Maddalena est promise au fils de Baccio Valori, mariage qui ne me paraît pas sûr.

Ceux qui se sont trouvés dans une position semblable peuvent seuls comprendre ce qu'éprouva Francesco en écoutant de telles paroles, et la force dont il eut besoin pour ne laisser paraître sur son visage aucune des sensations qui bouleversaient son cœur. Ce fut presque machinalement qu'il répliqua :

— Baccio, cependant?

— C'est un homme sans fermeté, interrompit Pierre, ce qui lui donna le temps de se remettre; on ne peut y compter. Mon père lui est fort attaché, Dieu veuille qu'il n'ait pas sujet de s'en repentir. Vous savez qu'il est parti ce matin pour Rome avec Guicciardini; le pape les a mandés près de lui; je ne sais ce qui se prépare, mais je ne suis pas tranquille.

— Que disent les lettres de messire Filippo?

— C'est justement parce que mon père dit que

tout va bien, sans autre détail, qu'il me vient dans l'esprit que tout va mal pour nous... Mais, qu'importe? la chose ne peut être durable ; les premières difficultés naîtront de ce mariage; je ne puis croire que Charles, si grand, si généreux, et qui aime si tendrement sa fille, ne lui donne pas un souverain pour époux.

— Alexandre n'est-il pas duc de Civita de Penna ?

Pierre sourit; et jetant un tollero sur la table: — Voici, dit-il, l'étendue de son domaine.

— Et si le pape le créait duc de Florence, avec l'assentiment de l'empereur?

Ces simples mots furent comme l'éclair qui éblouit d'abord, et dont le dernier sillon fait découvrir un sentier perdu dans l'obscurité; Pierre se frappa le front, réfléchit une minute, et dit: — C'est impossible.

— Mais pensez-vous qu'il existe une différence réelle entre être chef de la république, comme il l'est maintenant, et être déclaré duc? Nous ne sommes plus des enfans, signor Pierre, et nous devons nous persuader que si les mots peuvent encore abuser la multitude, ils ne trompent plus ceux qui ont appris à juger le présent par l'histoire du passé.

Pierre comprit bien la force de ce raisonnement, mais toujours opiniâtre dans ses opinions, il n'en convint pas, et attendit avec impatience des lettres de Rome, espérant y trouver de nouveaux argumens pour renouveler la discussion avec plus de succès.

CHAPITRE X.

La cour d'Urbin.

> « Lorsque Julien fut obligé de se retirer à la cour des ducs de Feltre, il rendit son exil moins dur et moins étranger dans la société de Bembo et de quelques autres amis du divin Apollon. »
>
> L'Arioste.

Les cruelles inquiétudes que les projets ambitieux de Pierre avaient fait naître dans l'âme de Francesco, furent dissipées, en partie du moins, par les premières paroles qu'il entendit prononcer

à Luisa, lorsqu'il la revit le soir chez Caterina Ginori.

Nous avons déjà dit qu'elle réunissait autour d'elle l'élite de la jeunesse florentine qui avait abandonné les armes pour les muses; elle était aussi très-liée avec Clarice, qui venait souvent, accompagnée de sa fille, jouir, non-seulement du plaisir que donne la société d'une femme bonne et aimable, mais aussi de celui qu'offre une réunion d'hommes qui ne sont pas entièrement absorbés par ce qu'on peut appeler le positif de la vie.

Ayant presque tous les mêmes opinions, mais une tournure d'esprit différente, cet échange d'idées semblables, exprimées sous des formes variées, pouvait se comparer à l'harmonie d'un concert, où des instrumens divers sont tous accordés sur le même ton. Le jeu, les intrigues, les discussions trop vives étaient bannis de ce cercle choisi. Tous y apportaient le désir et l'espérance de trouver dans les jouissances de l'esprit une compensation aux chagrins inséparables de l'existence.

On y remarquait Bernado Segui, neveu de Niccolo Capponi, dont il écrivit la vie; homme sage, dénué d'ambition comme d'orgueil, attaché

au parti populaire, mais avec modération; Pierre Vettori, plein d'enthousiasme pour les écrits des anciens, qui aurait voulu dans sa jeunesse ramener les peuples modernes à la forme de gouvernement que l'antiquité préféra. Il avait échappé à l'exil quoiqu'il se fut montré un des plus zélés contre les Médicis, mais il l'avait vu long-temps comme suspendu sur sa tête, et cette crainte prolongée lui avait laissé une sorte d'indécision qu'on aurait pu dans des circonstances ordinaires taxer de pusillanimité, mais à laquelle on était forcé alors de donner le nom de prudence; Francesco Berni, d'un caractère tout opposé, et qui se dédommageait si bien par la vivacité de ses paroles, de la retenue que les fonctions de son pieux ministère imposaient à ses actions, que Caterina était souvent obligée de lui imposer silence en souriant; Grazzini, le plus jeune de tous, dont les ouvrages étaient empreints de cette grâce parfaite, que beaucoup d'hommes apprécient et que très-peu possèdent.

Là venait aussi Guidetti, que l'Arioste consultait, qu'il nommait son censeur, et qui, craignant l'envie et les peines qu'elle cause, se livrait aux études qui forment le goût, mais ne composait pas.

Chaque fois que Francesco prévoyait devoir

rencontrer les Strozzi chez Caterina, il avait coutume d'y venir plus tard qu'à l'ordinaire, tant il était attentif à éviter ce qui aurait pu amener la plus légère remarque. Sa sollicitude à cet égard fut telle, qu'excepté l'archevêque et Caterina, rendus plus clairvoyans, l'un par crainte, l'autre par affection, nul ne soupçonnait leur mutuelle tendresse. On dit, il est vrai, que l'amour ne peut se cacher, mais c'est quand l'incertitude nous accable de son terrible poids, quand la jalousie soulève en nous ces orages qui troublent le jugement le plus sain; lorsqu'au contraire le cœur est paisible, qu'il se repose dans la douce sécurité d'être aimé, comme il aime lui-même, les sacrifices ne sont plus des privations, mais des délices, et si l'on a eu raison de soutenir que la douleur a ses charmes, on peut dire avec plus de raison encore que l'absence a les siens.

Ce soir-là cependant Francesco ne put maîtriser son impatience, il arriva un des premiers, et peu de momens après il vit entrer Clarice et sa fille. Renfermant dans son sein l'angoisse qui l'oppressait, il amena l'entretien sur un mariage qui venait de se faire par la seule volonté des parens, sans qu'une affection réciproque y entrât pour rien.

— C'est un grand malheur, dit Caterina, mais il en existe de plus amers; on peut m'en croire, puisque je l'ai éprouvé.

— Je ne connaissais pas mon mari, quand on me l'a proposé, reprit Clarice, et je m'aperçus bien que ma mère ne voyait dans cette union qu'un moyen de rendre à notre famille le pouvoir qu'elle avait perdu. Je me résignai, et je ne m'en repens pas.

— Il me semble, dit alors Luisa, et ses yeux se tournèrent un instant vers Francesco, que je ne pourrais pas être aussi soumise que vous l'avez été.

— Que le ciel me préserve de l'exiger, mon enfant; mais qui sait ce que peut votre père?

— Mon père nous aime trop tendrement pour vouloir nous rendre malheureuses.

Elle fut interrompue par la petite Giulietta, qui vint sauter sur ses genoux; délices de sa mère, objet de tous ses soins, elle ne la quittait presque jamais. Luisa l'aimait, se plaisait, tout en jouant avec elle, à insinuer dans sa jeune intelligence quelques idées nouvelles. Francesco, qui contemplait ce gracieux tableau, crut s'apercevoir que ses caresses enfantines étaient reçues avec plus d'affection encore qu'à l'ordinaire, et il ne

put se défendre d'une vive émotion en croyant lire sur les traits angéliques de Luisa la même pensée, le même espoir qui l'agitait si délicieusement lui-même. Craignant aussitôt d'avoir été observé par Caterina, il dit, en se tournant vers elle, que Giulietta ne lui avait jamais semblé si jolie; mais le charme de ces paroles, qui résonnent si doucement à l'oreille d'une mère, n'empêcha pas que de ce moment elle ne conserva plus le moindre doute.

L'arrivée de Pierre Strozzi et de Michel-Ange fit prendre un autre tour à la conversation, on parla de l'Espagne, peu connue alors; Pierre venait d'en parcourir une partie, il avait été à Grenade visiter le dernier asile des Maures; ses narrations simples et animées étaient écoutées avec plaisir, surtout par Guidetti, qui aimait à reporter ses souvenirs vers les lieux décrits par l'Arioste.

Luisa, qui savait que Michel-Ange regardait comme perdus les instans qui n'étaient pas consacrés d'une manière ou d'autre à l'art auquel son existence était dévouée, questionna son frère sur l'architecture mauresque; puis on rechercha les avantages que l'Europe avait tirés du séjour des Arabes, et de là on passa naturellement à

leurs poètes; Guidetti demanda dans quel genre ils réussissaient le mieux ; Pierre répondit qu'ils étaient renommés pour les madrigaux, les épigrammes et de courts apologues, qui renfermaient une morale fine et profonde, et il raconta à ce sujet celui du lion qui, passant sur le bord d'un marais, répondit au rhinocéros, qui lui demandait je ne sais quelle grâce, qu'il ne pouvait s'arrêter ; mais une grenouille, mettant la tête hors de l'eau, s'écria : Quelle magnifique crinière ! quel port majestueux ! c'est bien là le roi des animaux ; oubliant aussitôt toute affaire, il s'arrêta pour l'écouter : tant est grand le pouvoir de la louange dans la bouche même la plus obscure !

— Quel que soit le mérite de ces poésies, ajouta Pierre, je ne pense cependant pas qu'elles puissent rivaliser avec celles des anciens.

Une discussion sur le mérite des poètes les plus célèbres chez les différens peuples, conduisit Luisa à lui demander à laquelle de la poésie ou de la peinture ils attribuaient le plus de puissance sur les hommes? Ces sortes de recherches étaient alors très en vogue. Pierre Vettori soutint la suprématie de la peinture, en s'appuyant à tort sur un passage d'Horace, qui très-évidemment n'a pas été écrit dans le sens qu'il lui prêtait. On

s'attendait que Michel-Auge, qui avait peu parlé jusque là, allait prendre la parole, mais il se leva et fut s'asseoir à l'écart, près d'une petite table.

Personne n'osait l'interroger, ni même paraître remarquer ce qui l'occupait, mais lorsque Vettori eut fini de parler, il revint vers eux tenant un papier à la main.

— Avec la permission de votre Horace, dit-il, qui, pour le dire en passant, a fait de beaux vers, mais ne fut certainement pas un honnête homme, je défie tous les pinceaux du monde de rendre l'effet des paroles de notre poète, lorsqu'il peint les flammes s'agitant pour ouvrir un passage à la voix des malheureux qu'elles entourent. Voyez, j'ai fait du mieux qu'il m'a été possible, mais, soyez de bonne foi, le mouvement peut-il jamais être exprimé? Non, sans doute, parce que les moyens de la peinture sont plus restreints.

Chacun admira le dessin qu'il venait d'improviser; on distinguait deux figures à travers les flammes, et en les considérant de plus près, ils s'aperçurent qu'Ulysse et Diomède étaient remplacés par Guicciardini et Maurizio. Luisa les reconnut la première sans en rien dire, mais Guidetti s'écria : — Voici des gens de notre connaissance.

Tous alors applaudirent et convinrent que tous les deux méritaient de recevoir ce genre d'immortalité de la main de Michel-Ange; mais lui, déchirant le dessin à leur grand regret, répliqua qu'un tel châtiment infligé par lui, pourrait paraître une vengeance, tandis que l'histoire leur en préparait un autre qui serait une justice.

La noblesse d'un tel langage parlait à l'âme de Pierre Strozzi; il pressa vivement la main de Buonarroti. Peu après tous deux se retirèrent; restés en petit comité, Caterina demanda à Luisa si elle avait des nouvelles de la famille Aldobrandini. Ce jour même elle avait reçu une lettre de Giulia, et elle consentit à leur faire part des passages les plus intéressans.

« Je puis enfin vous dire, ma chère Luisa, d'Urbino, qu'à l'exception des chagrins inséparables de l'exil, notre position est supportable. Nous sommes ici depuis plusieurs jours : accueillis avec bienveillance par beaucoup de personnes qui se souviennent encore de ce qu'elles ont eu à souffrir, lorsque votre oncle vint s'emparer, les armes à la main, d'un domaine qui, après avoir été acquis par la violence, ne pouvait se conserver que par la force...... Mais les infortunes de cette famille royale l'ont

rendue plus chère au peuple qu'elle gouverne avec justice et bonté.

» Le duc a voulu voir mon père, l'a interrogé sur un grand nombre de particularités relatives au siége, et l'a même prié de lui redire ses sonnets qu'il a beaucoup loués, car vous savez qu'on est indulgent pour ce qui s'accorde avec notre manière de voir. Deux jours après, nous avons été reçus par la duchesse, fille du duc de Mantoue ; vous n'ignorez pas que tous les arts se sont à présent réfugiés dans cette cour à la suite de Jules Romain, et que Vittorino de Feltre y apporta, il y a déjà un siècle, les meilleurs préceptes d'éducation : la princesse est digne d'une telle patrie; sa physionomie est sérieuse et grave, mais en même temps si douce et si ouverte, qu'elle se concilie l'affection de tous ceux qui sont admis près d'elle......

» Une de ses premières questions a eu pour objet Caterina de Médicis, elle a demandé si elle conservait de la reconnaissance pour mon père : ma mère ayant répondu que oui, mais qu'elle était trop jeune pour avoir aucune influence.

» — Oui, jeune, a-t-elle répliqué, mais suivant ce que je sais, ferme dans ses volontés, fine,

adroite, dissimulée; vous verrez que n'importe la maison dans laquelle elle entrera, tout sera régi par elle, à moins que son mari ne soit doué d'une énergie surnaturelle.

» Après une conversation qui s'est prolongée assez long-temps, elle nous a offert de voir ce que son palais renferme de plus remarquable, et comme une simple particulière, elle a daigné nous servir de guide dans ces superbes appartemens où semblait réuni tout le luxe de l'Orient tributaire de Venise. L'or, l'argent, la nacre de de perle, l'ivoire, l'ébène, les marbres les plus précieux y brillent de toutes parts. Nullement prévenues, nous fûmes très-surprises de trouver dans un cabinet, deux tableaux posés sur des chevalets, à l'un desquels le peintre travaillait encore. Devinez son nom, ma chère Luisa, et si vous nommez le premier après Michel-Ange, vous êtes bien sûre de ne pas vous tromper. C'était en effet le Titien qui a peint le duc et la duchesse avec un tel talent, qu'on croirait les voir respirer.

» Il a plus de cinquante ans, ses traits portent, à ce qu'il me semble, le cachet particulier de son talent; tout est vrai en lui......

» La duchesse ayant jeté les yeux sur un papier

ouvert sur la table, le Titien lui dit aussitôt que c'étaient deux sonnets du divin Pierre Arétin, sur les portraits de leurs Excellences; ils m'ont paru très-terrestres, aussi bien que leur auteur, qui a été divinisé, comme dit mon père, par l'ignorance et la peur.

» Nous vîmes ensuite la galerie où les tableaux sont en petit nombre, mais très-beaux; une collection d'instrumens de musique, unique dans le monde, et enfin la bibliothèque qui est, comme vous le savez, le principal ornement de la cour d'Urbin. Elle fut sauvée, presque par miracle, dit la duchesse en y entrant, lorsque Lorenzo vint nous faire une visite très-différente de celle que, vingt ans auparavant, nous avions reçue de son oncle. Elle soupira, non à ce souvenir de douleur, mais de dépit. Nous parcourûmes les pièces qui ont été occupées par le Bembo, Castiglione, etc., et les deux, d'une magnificence plus recherchée, qu'habitait Giuliano; comme elle nous les fit remarquer avec la secrète intention de rappeler le passé, ma mère lui dit : que ce troisième fils de Lorenzo-le-Magnifique ne ressemblait pas à ses frères et qu'il s'était toujours opposé à l'attaque d'Urbino.

» — Je n'accuse pas plus l'un que l'autre, répli-

qua-t-elle, et ses traits se rembrunirent. Tous sont pervers dans cette famille qui croit couvrir ses iniquités en protégeant les arts; et nous aussi nous les aimons, nous les protégeons; mais non au point d'aggraver pour eux les charges de nos sujets; nous croyons qu'un prince ne doit pas faire consister sa félicité à avoir cent tableaux et vingt statues de plus dans sa galerie, mais plutôt à avoir mille malheureux de moins dans ses états. — Qu'en pensez-vous, ma belle enfant?

» Je rougis à cette interpellation imprévue, mais je répondis que d'après ce que j'avais entendu raconter, l'affection de leur peuple les en avait bien récompensés dans deux circonstances mémorables : au retour de l'ancien duc, après la mort du pape Alexandre, et lorsque eux-mêmes étaient revenus à Urbino, après celle de Léon X, au milieu de tant de larmes, de joie et d'acclamations si générales.

» La princesse tirant alors un anneau de son doigt, me pria de le porter en souvenir d'elle.

» Je passe sous silence d'autres détails, pour vous dire un fait assez simple et dont on a cependant beaucoup parlé ici.

« Trois jours après cette visite, nous fûmes invités au bal de la cour; le duc affable pour

tous, me parut chercher à éviter un homme d'un certain âge, mais assez bien conservé, je le fis remarquer à mon père, qui me dit aussitôt d'une voix tremblante de colère que c'était ce misérable Maramaldo. Vous qui me connaissez, ma chère Luisa, vous concevez facilement ce que j'éprouvai quand il osa s'approcher de moi et me prier de danser; je me contentai d'abord de répondre que je ne dansais pas, il eut l'audace d'en demander le motif: disant que j'avais accepté plusieurs invitations dans la soirée; je lui dis alors avec calme, mais fermeté : que je ne voulais pas danser avec le lâche assassin de Ferruccio. Ces paroles entendues par tous ceux qui nous entouraient, et dont la plupart peut-être feignaient d'ignorer la vérité, par trop d'égards pour les convenances sociales, placèrent Maramaldo dans une position si pénible, qu'il se retira presque aussitôt, après avoir murmuré contre moi quelques mots que je n'entendis réellement pas, mais que dans tous les cas, j'aurais fait semblant de ne pas entendre. »

Tels étaient les nobles sentimens qui animaient alors les filles de l'Italie; et s'il était reconnu qu'une action aussi infame que celle de Maramaldo doit rencontrer partout le mépris et l'hor-

reur qu'elle mérite, nous les verrions sans doute se renouveler moins souvent. Mais l'impunité encourage la passion, et celle-ci fait espérer l'autre; cercle vicieux, qui perpétue l'insouciance pour la morale publique.

Vettori ne put s'empêcher d'engager Luisa à être prudente dans sa réponse, et à ne pas montrer cette lettre, de peur qu'elle ne finît par arriver jusqu'au senor Maurizio; il ne savait pas que la copie était déjà entre ses mains.

Les détails donnés par Giulia firent le sujet de l'entretien le reste de la soirée; et Guidetti, que son âge avancé rendait plus hardi, cita un trait peu connu de l'ingratitude des Médicis envers le religieux qui prêta ses habits au cardinal Giovani, pour le soustraire, en 1494, à la fureur du peuple de Florence. Mais on ne peut s'en étonner, lorsqu'on sait que l'oubli des services rendus a été de tout temps le premier degré franchi par l'ambition.

Il suffisait d'avoir entendu Luisa lire la lettre de son amie, pour se sentir convaincu que ni les préjugés, ni l'orgueil de sa famille, ni même son affection pour la mémoire de son oncle, n'exerçaient pas la moindre influence sur la rectitude de son jugement. On voyait qu'elle détestait à la fois

la spoliation du duché d'Urbino et la coupable passion qui en avait été la cause.

Aussi Francesco trouva-t-il dans cette soirée plus d'un motif d'espérer qu'elle ne consentirait pas à servir d'instrument aux vues ambitieuses de son frère; calmé sur ce point, il passa assez paisiblement les longs mois d'hiver, partageant son temps entre les soins que réclamait la santé toujours déclinante de son père, des devoirs de bienséance envers Muscettola, dont la constante bienveillance lui inspirait cette gratitude naturelle aux belles âmes, et des visites au palais Strozzi aussi fréquentes que le permettaient les égards et les convenances.

Son projet était de saisir la première occasion pour confier à Clarice ce qu'il osait à peine s'avouer à lui-même; il voulait implorer ses conseils avant de solliciter la main de sa fille. Et tandis qu'il hâtait cet instant de tous ses vœux, la sécurité de Luisa s'augmentait par les éloges que sa mère donnait sans cesse à Francesco.

Don Antonio venait de partir, emportant un doux souvenir de l'accueil des Florentins, et un triste pressentiment de leur avenir, si l'archevêque de Capoue cessait un jour de faire partie du conseil d'Alexandre; le mois d'avril tou-

chait à sa fin, et c'est à cette époque que survint une chose que personne ne sut interpréter alors, et qui encore à présent est un mystère.

Berni arriva un soir chez Caterina avec un air où se peignait la surprise et le mécontentement ; dès qu'il fut assis, il tira un petit livre de sa poche et l'ouvrit en disant : Voyez quel beau présent Blado vient de nous faire!

Tous les yeux se tournèrent aussitôt de ce côté, les plus proches voisins penchèrent la tête, les plus éloignés se levèrent et chacun lut sur le frontispice : *Le Prince*, de Niccolo Machiavelli : c'était la première fois qu'on imprimait cet ouvrage célèbre ; de nombreuses copies avaient suffi pour rendre odieux le nom de son auteur, qui semble s'être proposé le double but d'enseigner à dépouiller les riches de leurs biens, et les pauvres de la liberté. Mais à quel propos l'imprimait-on dix-neuf ans après sa publication, et surtout à Rome?

— De peur qu'on ne se méprenne sur son intention, continua Berni, Blado a ajouté, comme commentaire au texte, la manière dont Valentino s'y prit pour faire périr Vitellozzo, Oliverotto du Fermo et les Orsini ; c'est ainsi que dans les cal-

culs un peu compliqués on a soin de mettre la preuve à l'appui.

— Qui vous l'a prêté? demanda Caterina.

— Bernado Ginutti, qui n'en a reçu que deux exemplaires, dont l'un lui servira de modèle pour une seconde édition; mais ce que nul peut-être ne pourrait deviner c'est l'homme auquel la première est dédiée; j'ai cru rêver en lisant son nom, et la dédicace me semble plus bizarre encore. Ecoutez-en quelques mots : — « Quoi-« que l'auteur lui-même ait dédié son ouvrage « au grand Lorenzo de Médicis.... qui avait une « principauté effective.... je place ce fruit de « mes travaux sous la protection d'un autre prince, « imaginaire, il est vrai, mais auquel la princi-« pauté manque seule pour être réellement « prince. » Qu'en dites-vous?

— La tournure me paraît des plus étranges, dit Pierre Vettori, et quant à la personne il faut que ce soit un homme qui cherche par tous les moyens possibles à acquérir une bicoque dans quelque montagne, afin de pouvoir dire : Je suis prince aussi.

— C'est l'idée qu'on doit avoir.... Mais enfin, devinez.

Dans ce moment Clarice et Luisa entrèrent dans le salon, Berni serra son livre et n'en parla plus. Chacun comprit alors qu'il était dédié à Filippo Strozzi ; mais personne n'entendit le sens de la dédicace, ni comment on pouvait lui prédire ou lui désirer une principauté.

Mais ce qui sera dans tous les temps difficile à expliquer, c'est que ce livre parut à l'instant même où Filippo, pour donner l'exemple, se déclarait à Rome le premier sujet d'Alexandre, qui, investi d'une autorité illimitée et créé par le pape duc de Toscane, revint le lendemain à Florence accompagné de Guicciardini, de Valori de Nori et des principaux Palleschi.

CHAPITRE XI.

L'espoir.

> « Combien d'espérances le vent emporte avec lui. »
>
> PÉTRARQUE.

POUR peu qu'on arrête sa pensée sur la position de Florence, qu'on réfléchisse à la généreuse indignation qui fermentait dans tous les cœurs, on se fera une idée du mécontentement que fit naître

la publication du prince sous les auspices de Strozzi. Nul n'en fut plus profondément blessé que ses fils, dont l'âme élevée n'étant pas comme la sienne remplie de l'amour des richesses, se trouvaient accessibles à de plus nobles affections, et ont laissé de glorieux souvenirs dans la carrière des armes.

Ils se sentirent plus irrités encore lorsqu'ils surent de quelle manière la trame s'était ourdie. Dans les premiers temps du séjour du Filippo à Rome, il n'avait été question que d'affaires étrangères à Florence; le duc l'avait entouré de prévenances; on lui avait demandé les sommes nécessaires pour les subsides de l'armée; des garanties lui avaient été offertes mais non données; on lui répétait chaque jour qu'on pouvait les considérer comme telles, mais chaque jour aussi de nouveaux obstacles venaient, comme d'eux-mêmes, retarder la signature du contrat.

Tout étant ainsi préparé, Buondelmonti, que le pape avait aussi mandé, vint un matin chercher Filippo pour aller ensemble au palais. En montant l'escalier, il lui fit entendre, comme s'il s'agissait d'une résolution déjà prise, que les choses en étaient venues au point qu'il fallait ou consentir à ce qu'on allait proposer, et effacer

ainsi tous les anciens soupçons, ou bien s'y oppo-ser seul, en vain et avec un danger évident ; sans lui laisser le temps non seulement de réfléchir, mais même de répondre, il entra avec lui dans la salle du conseil.

Chacun peut pressentir les réflexions qui se succédaient dans l'esprit de Strozzi, et de quel œil, après avoir salué le pape, il considéra les Palleschi déjà réunis ; soit l'effet du hasard ou d'un plan arrêté, on lui montra plus de déférence qu'à l'ordinaire dans les affaires peu importantes qui se traitèrent d'abord, et elle parut s'accroître encore lorsqu'on passa des intérêts privés à ceux de l'état. S'adressant à lui spécialement, on rappela que deux fois il avait été forcé de partager l'exil des Médicis et de fuir Florence pour se soustraire à la haine du peuple, tandis que les autres Palleschi y étaient restés, sans autorité il est vrai, mais du moins sans danger ; que désormais on rendait impossible un tel scandale ; que les intérêts des Médicis seraient tellement confondus avec ceux de leurs partisans, que ne formant plus qu'un seul corps, on ne pourrait expulser les uns et laisser les autres ; que désirant pourvoir à l'honneur et à la sûreté de tous, mais surtout à la sienne, puisqu'on le regardait comme le premier

citoyen de la patrie commune, on voulait se concerter avec lui, et suivre une marche qu'on était sûr qu'il approuvait, quoique diverses considérations ne lui eussent pas encore permis de s'expliquer ouvertement.

Pris à l'improviste, mécontent d'être traité comme les enfans auxquels on persuade souvent qu'ils désirent une chose à laquelle ils n'ont jamais pensé, il répondit vaguement, exprima le désir que le nouveau gouvernement prospérât, et que le gonfalonier et la Seigneurie fussent conservés.

Mais on lui répondit qu'il avait trop de jugement pour ne pas comprendre que deux têtes ne pouvaient être placées sur un seul buste; qu'il fallait détruire ce qui existait et créer une nouvelle magistrature, dans laquelle il occuperait le premier rang. Et comme il gardait le silence, maîtrisé par la surprise et une certaine pudeur, on ajouta : que sa modestie était digne d'éloges, puisque l'élévation d'Alexandre ne pouvait être plus utile à personne qu'à lui, qui était son plus proche parent; mais qu'enfin tous étant d'accord, il ne restait plus qu'à donner les ordres nécessaires pour les élections nouvelles. L'assemblée se sépara alors, et ce fut ainsi qu'avec l'autorisation apparente de Strozzi, la constitution fut changée, et

Alexandre créé duc de Florence et de Toscane, comme Francesco l'avait prévu.

Il n'est pas étonnant que les projets de Clément prissent, après un tel succès, un vol plus élevé, et que, dès ce moment, Caterina de Médicis fut destinée à verser sur sa famille un éclat capable de satisfaire les rêves de l'ambition la plus effrénée. Nous verrons Filippo, guidé par des pensées différentes, ne rien épargner pour atteindre ce but, qu'il considéra, avec raison, comme un abri contre la tempête; il resta à Rome pour entamer la négociation et la conduire à sa fin, pendant qu'on faisait à Florence les changemens convenus, en évitant de blesser les citoyens par trop de précipitation.

Alexandre se félicita de ne pas retrouver Muscettola : les mécontens se seraient facilement réunis autour de lui; puis la présence d'un ministre d'une puissance protectrice est souvent un entrave et toujours une gêne.

Le duc, pendant les deux ans qu'il avait passés à Bruxelles, s'était si bien formé à l'école de Gallinara et de Granvelle, qu'on peut dire que personne ne le surpassait dans l'art de feindre, lorsqu'il n'était pas entraîné par la violence de ses passions. Il savait aussi que dans un nouvel ordre

de choses, les amis sont quelquefois plus nuisibles que les ennemis, car les espérances des uns étant sans bornes, et les craintes des autres fort exagérées, il en résulte qu'il est plus facile de ne pas déplaire aux derniers que de contenter les premiers; maxime que sa propre expérience lui confirma.

Aux instructions reçues en Flandre, il joignait les notions qu'un long séjour à Rome l'avait mis à portée de recueillir. Aussi, se sentant la force et la volonté de gouverner seul, s'empressa-t-il de se délivrer de l'archevêque, et pour tâcher de l'amener à une retraite volontaire, il débuta par ne lui faire part d'aucun de ses projets; il voulait aussi que chacun sût et comprît qu'il ne prenait conseil de personne.

Il lut avec plaisir la lettre de Giulia, dont le sieur Maurizio lui montra la copie, et il se promit de faire voir aux Florentins, qui cependant lui étaient odieux en masse, qu'il saurait, aussi bien que le duc d'Urbino, régner par lui-même, étaler une grande magnificence, faire rendre une exacte justice à ses sujets et augmenter leur bien-être.

A peine descendu de cheval, il fit appeler celui qui était chargé de la publication des décrets et

lui donna ses ordres. Le lendemain, lorsque la Seigneurie, conduite par Gian-Francesco de Nobili, qui fut le dernier gonfalonier, revint du palais, où elle s'était rendue pour le féliciter sur son retour, elle put voir deux édits, dont l'un diminuait les impôts, l'autre nommait Vitelli capitaine des gardes de Florence.

Le jour suivant, la Seigneurie fut supprimée, un sénat composé de quarante membres et un conseil de deux cents établi à sa place; la plus profonde indifférence accueillit ce coup d'état; la destruction totale d'un corps qui ne donnait plus signe de vie, n'avait rien qui pût surprendre, et les nouvelles élections étaient aussi sans importance pour ceux qui, ne s'arrêtant pas à la superficie, prévoyaient avec raison, que sous des noms divers, ces magistrats n'auraient que l'apparence du pouvoir.

Le duc ne se borna pas à ces actes d'autorité, sans en prévenir le conseil des huit, il fit arrêter et conduire en prison par l'escouade du Bargello, Giambatista de Castiglione, désigné parmi ceux qui avaient pris part à l'incendie du Careggi; quand on apprit son arrestation, on le crut perdu. Quatre jours après son arrivée, Alexandre fit publier à son de trompe, non seulement dans la

ville, mais aux environs, qu'il recevrait tous ceux qui auraient une requête à lui présenter. Cette résolution causa une grande surprise, les Palleschi commencèrent à craindre qu'il ne voulut en effet être le centre de tout : mais les plus fins se rassuraient en pensant à la multiplicité des affaires, et trouvaient dans l'ardeur même avec laquelle il s'y livrait, un gage que le repos succéderait bientôt à cette activité.

Ces audiences publiques étaient une imitation de celles que l'empereur donnait à Bruxelles par un usage que suivent encore les princes de sa maison. Au jour fixé, Francesco Nori se trouvant par hasard au palais, le duc l'engagea à rester, bien aise de l'avoir pour témoin, et comme Pierre Strozzi qu'il avait invité la veille à déjeuner, tardait un peu, il lui envoya l'Hongrois pour le prier de venir et d'assister à l'audience, afin de se servir de lui pour répandre parmi la jeunesse florentine, dont il pouvait être regardé comme le chef, l'opinion que les plaisirs et les fêtes qu'il se préparait à donner, ne l'empêcheraient jamais de se livrer à des soins plus sérieux ; la suite fera voir à quel point il fut fidèle à cet engagement.

Parmi les nombreux solliciteurs qui remplirent

la salle, le premier qui attira l'attention, fut un prêtre qui possédait un bénéfice dans un bourg voisin et qui implorait l'assistance du duc contre un receveur des décimes qui le menaçait d'une ruine complète; il représenta avec fermeté et respect, que les campagnes désolées par la guerre, la peste et la famine, étaient dans l'impossibilité de satisfaire à l'arriéré, et il demandait que Son Excellence voulût bien lui accorder un délai motivé par tant de causes.

— A combien se monte l'arriéré? demanda le duc.

— Il était de soixante ducats, j'en ai payé quinze et je promets d'acquitter le reste après la récolte de nos champs et de nos vignes.

Alexandre trouva la demande juste, et ordonna qu'on écrivît au receveur d'accorder ce délai. Le prêtre se retirait après l'avoir remercié et n'était pas encore sorti de la salle, quand Francesco Nori s'approcha du duc, en disant : — Votre Excellence ne connaît donc pas cet homme?

— Non, mais sa requête est juste....

— Elle ne sait pas qu'il a été chapelain des Soderini?

— Vraiment?

— Toujours opposé aux Médicis, son bénéfice

lui a été donné par le cardinal de Volterra pendant l'exil du cardinal Jules.

— Si c'est ainsi, reprit-il avec gravité, l'affaire change de face. — Giomo, rappelez-le. Il revint à l'instant.

— N'avez-vous pas été chapelain des Soderini? dit Alexandre.

— Je l'ai été.

— Je pense que vous les avez loyalement servis, je l'ignorais; le signor Nori vient de me l'apprendre, et je reviens sur ma décision.

Il fit alors venir le majordome et lui donna l'ordre d'aller payer les quarante-cinq ducats que devait le prêtre, afin qu'on sache, dit-il, que si ceux auxquels il s'est dévoué ne peuvent pas le secourir, sa fidélité ne doit pas moins être récompensée. Ainsi, signor Francesco, je vous rends grâces de vos renseignemens.

Il resta confus, le prêtre redoubla ses remercîmens, mais Pierre s'aperçut bien du calcul qui avait dicté ce don fait à un individu inoffensif d'une faction contraire, il est vrai, mais dont le nom seul subsistait.

— Ayez pitié de moi, Excellence, criait un pauvre homme, avec l'accent de la douleur, et tendant les mains vers le duc.

— Je demande justice, reprenait un autre qui le suivait, avec une bourse dans la main; celui-ci veut me tromper, il n'y parviendra pas.

Le duc le regarda fixement et crut découvrir sur son visage je ne sais quel embarras qui se dissimule difficilement lorsqu'on ne dit pas la vérité.

— Expliquez votre affaire, dit-il à l'autre, nous tâcherons que celui qui n'est pas de bonne foi reçoive la punition qu'il mérite.

— Cet homme a perdu une bourse qui contenait cinquante ducats....

— C'est-à-dire soixante.

— Je dis cinquante et l'affiche le prouve.

— J'affirme soixante....

— Paix, dit le duc, d'un ton sévère, vous parlerez l'un après l'autre; il fit signe au pauvre homme de continuer.

—Votre Excellence saura donc qu'en revenant avant-hier de mon travail, je trouvai cette bourse, il désigna celle que tenait son adversaire; je lus hier au coin des rues que celui qui la rapporterait au sacristain du Saint-Esprit recevrait dix ducats de récompense, j'ai été ce matin la lui porter, mais il soutient qu'elle renfermait soixante ducats, tandis que je n'en ai compté que cinquante.

— Qu'avez-vous à répondre?

— Que ma bourse contenait soixante ducats, et qu'il s'est payé lui-même, puisqu'il ne m'en rend que cinquante.

— Donnez-moi la bourse.

— La voici.

Le duc la prit. — Vous affirmez donc qu'il y avait soixante ducats?

— Je l'affirme.

— Et vous?

— Je soutiens le contraire.

— Où sont les affiches ?

— Au coin des rues, répondirent-ils tous deux; le fourbe avait eu soin de les déchirer toutes, et ignorait qu'une seule restait et se trouvait dans les mains du duc; celui-ci fit apporter un portefeuille qui était dans son cabinet, l'ouvrit et en tira l'avis par lequel on réclamait cinquante ducats. Le pauvre homme se réjouit, l'autre pensa qu'il avait perdu les dix qu'il voulait épargner, mais il était loin de s'attendre à l'arrêt suivant :

— Cette bourse n'est certainement pas la vôtre, puisque vous avez perdu soixante ducats et qu'il n'est ici question que de cinquante; ainsi, ajouta-t-il, en la donnant au pauvre ouvrier, conservez-la jusqu'à ce que son maître se retrouve; et ce

brave homme aura la sienne quand on rencontrera celle qui contient soixante ducats.

On applaudit à ce jugement qui récompensait la bonne foi et punissait la fourberie ; il se présenta ensuite une affaire où la vérité était plus difficile à discerner. Le ton, les manières des deux paysans ne laissaient pas soupçonner de quel côté se trouvait la fraude.

— Excellence, disait l'un, j'ai prêté à Tonio que voici, cent écus que m'avait légués un parrain mort sans enfans.

— C'est faux, répondait l'autre, Brogio les a dépensés à l'auberge, il dit me les avoir prêtés pour se soustraire aux plaintes de sa femme, qui ne lui laisserait plus de repos si elle savait la vérité.

— C'est toi qui vas à l'auberge et non pas moi.

— Je pourrais trouver des témoins qui affirmeraient que tu y étais encore dimanche, c'est là où le dernier ducat a passé, puis tu as rêvé que tu me les avais prêtés.

— Tu sais lire, je ne le sais pas; c'est ce qui fait que tu inventes de si belles histoires.

— Sans savoir lire, tu as su inventer que tu m'avais prêté cent écus.

— Il n'y a pas d'invention, je te les ai donnés et comptés sur une pierre sur la grande route.

Le duc qui jusqu'alors était resté incertain, les interrompit en disant : — Venons au fait; vous dites....

— Je dis, qu'un dimanche, j'ai reçu les cent écus, je les lui avais promis, je les lui ai portés et comptés sur une pierre.

— Et vous?

— Que ce n'est pas vrai.

— Vous n'avez aucun papier?

— Il ne sait pas écrire, il lit seulement, puis nous étions si liés que je me fiais à lui comme à un frère.

— Il n'y avait pas de témoin?

— Non.

— Mais ne les avez-vous pas comptés sur une pierre?

— Oui.

— Mais c'est une fable....

— Paix, vous dites les avoir comptés sur une pierre, et vous ajoutez qu'il n'y avait personne?

— Personne.

— Mais la pierre y était?

— Sans doute.

— Elle pourrait donc me dire quelque chose?

— Mais elle ne parle pas.

— Nous voulons en faire l'essai.

— Ah!....

— Allez la chercher, mettez-la sur votre brouette, et amenez-la ici; je veux l'interroger.

— Votre Excellence plaisante.

— Ne vois-tu pas qu'on se moque de toi? lui dit l'autre, qui triomphait déjà.

— Je t'ordonne de partir sur le champ, — et toi si la pierre te condamne, prépare-toi à un châtiment sévère.

— Si c'est là tout ce que j'ai à craindre, disait en lui-même Tonio, en s'éloignant de quelques pas, il me semble que je puis être tranquille.

Le duc s'occupa d'autres affaires, puis s'approchant de lui tout d'un coup, il dit : — Borgio est bien long-temps à venir avec la pierre.

— Il ne peut pas encore être de retour, répondit l'autre, sans réflexion.

— Tu sais donc où elle est, reprit le duc d'une voix tonnante, et comment le saurais-tu, si tu n'avais pas reçu l'argent? Tu vois donc qu'elle a parlé par ta propre bouche; rends les cent écus, et remercie le ciel de n'être condamné qu'à cent jours de prison.

Si on fut étonné de la finesse d'esprit que ré-

vélaient ces divers jugemens, on le fut bien plus encore de la manière dont il se conduisit avec Castiglione : à la fin de l'audience on l'entendit prononcer ce nom en parlant à l'Hongrois à voix basse, chacun s'imagina qu'il le chargeait d'aller lui annoncer son arrêt, il donnait au contraire, l'ordre de sa mise en liberté, et de l'inviter au bal de la cour pour le samedi suivant. Voulant prouver par là qu'innocens ou coupables dépendraient également de sa volonté qui, désormais serait la seule loi.

Lorsque Pierre prit congé de lui, il ne lui dit pas un mot de sa mère, mais d'un air riant, il le complimenta sur la beauté de sa sœur que chacun lui vantait et qu'il n'avait pas vue depuis cinq ans; il le pria de lui offrir ses hommages. Pierre ne fit pas grande attention à ces paroles et remarqua seulement le silence dont sa mère était l'objet.

Le duc voulant que la première fête donnée par lui effaçât celle que Filippo lui avait offerte quelques mois auparavant, avait mandé depuis plusieurs jours Agostino Dini, principal agent de Strozzi, et ordonné qu'on se concertât avec lui afin que tous ceux qui pourraient comparer les deux fêtes, avouassent sans flatterie, que la sienne

était entourée d'une pompe plus majestueuse, plus royale. Ce but fut atteint, et jamais Florence n'avait été témoin d'une telle magnificence.

Giulia Fachetti arriva une des premières, non plus avec Lanfredini encore à Rome, mais accompagnée de Frederigo Antinori qui, renommé pour les agrémens de sa personne, se vit ce soir là préférer un homme très-loin de pouvoir lui être comparé. Giulia avait aussi une rivale, et Ginevra Salviati, attira par sa beauté et ses grâces les regards d'Alexandre. Plus d'une femme enviait sa conquête et se sentait disposée à accorder à sa vanité, ce qu'elle avait refusé à un sentiment plus tendre. Pour lui, galant avec toutes, il ne fut respectueux avec aucune. Clarice n'y parut pas malgré les instantes prières de son mari, qui dans toutes ses lettres recommandait et ordonnait même à sa famille de montrer au duc la déférence due à son rang.

Francesco vint un instant, et le duc qui se rappela l'avoir déjà remarqué, l'accueillit avec beaucoup d'affabilité, lui parla de don Antonio, s'informa de la santé de son père, toujours fidèle au plan qu'il s'était tracé de se concilier par tous les moyens possibles ceux qui ne l'aimaient pas et qu'il ne pouvait cependant pas

traiter en ennemis déclarés. Francesco mit dans ses réponses une réserve pleine de dignité, et lorsqu'il crut que les convenances lui permettaient de se retirer, il fut passer le reste de la soirée chez Caterina.

Questionné par elle, il dit que ce qui l'avait le plus frappé, était la présence de Castiglione, qui semblait sortir du tombeau; il était venu pour ne pas paraître dédaigner l'invitation du duc, qui ne l'honorant pas d'un seul regard, faisait assez comprendre qu'il lui avait rendu la liberté, non par la conviction de son innocence; mais par un pur caprice, et qu'il se trouvait là pour attester sa puissance plutôt que sa justice.

Evité de tous, sentant la difficulté de sa position, et n'osant s'éloigner de peur de déplaire, il se tenait dans un coin de la salle, debout et immobile, semblable à une statue posée sur un piédestal.

Vers la fin du bal, Alexandre s'approcha de Pierre Strozzi et sans faire mention de sa mère, il lui demanda pourquoi sa sœur n'était pas venue. Puis d'un ton léger et qui semblait la confondre avec toutes les autres femmes, il le chargea de le rappeler à son souvenir; et le quitta sans attendre la réponse.

Pierre se sentit profondément blessé; rien ne trahit son émotion, mais elle laissa une trace ineffaçable. En tout, le duc presque dédaigneux envers les principaux Palleschi, se montra plus courtois pour ceux d'un rang inférieur; la raison en est simple, quand la machine est montée, il ne s'agit plus que de s'attacher ceux qui doivent la mettre en mouvement, peu importent alors les ouvriers qui ont servi à l'élever.

Toujours attentif cependant à ce qui pouvait lui rendre l'opinion publique favorable, il avait fait répandre le bruit par ses affidés, qu'il irait visiter les marais situés près d'Arezzo, qu'on nomme le Chiane. Comme les hommes sont toujours enclins à l'espérance, un grand nombre séduits par ce début, se flattaient d'être heureux sous sa domination; mais nous verrons à quel point leur attente fut trompée. Pour lui, bien déterminé à ne se refuser aucune des jouissances que lui permettaient son rang et sa jeunesse, il partit pour Arezzo, déjà sûr de la conquête de Ginevra, et avec quelque motif de croire que Giulia ne serait pas plus sévère.

CHAPITRE XII.

Apparition inattendue.

> « L'attente de la douleur est un mal plus grand peut-être que ne le serait la douleur elle-même. »
>
> LE TASSE.

Tous les actes du duc prouvaient qu'il était venu de Rome avec des résolutions arrêtées, et comme il était impossible que tout ce qui se passait n'eut pas l'approbation, au moins tacite de

l'empereur, on présumait que des raisons importantes et secrètes, l'engageaient à favoriser ainsi les desseins du pape. La suite fit voir que Charles s'était abusé, au point de croire pouvoir effacer les outrages anciens, par les bienfaits présens.

Alexandre, après avoir visité les forteresses qui se trouvaient sur son passage, était arrivé à Arezzo; ces plaines fertiles qui font à présent l'admiration des étrangers, que l'art et la persévérance ont rendu si fécondes, étaient depuis des siècles recouvertes d'eaux fangeuses, habitées par des êtres plutôt semblables à des spectres qu'à des créatures humaines, et qui répondaient à ceux qui les interrogeaient sur leur triste existence : — Ici on ne vit pas, mais on meurt.

Clément VII, à l'époque où il administra le duché après la mort de Julien et de Lorenzo, s'était fait céder comme simple particulier les droits de propriété de diverses communes, afin de rendre à la culture ce terrain envahi par les eaux; la reprise des travaux suspendus par suite des troubles, avait été l'objet de ses plus vives recommandations à Alexandre; mais lui, entraîné par les divertissemens que les Arétins in-

ventaient à l'envi pour lui plaire, distrait aussi par les plaisirs auxquels il commençait à se livrer sans aucun frein, ne prit pas une seule mesure utile; et après un séjour assez long dans ce malheureux pays, il revint, rapportant au lieu du plan qu'on lui avait offert de lever, le portrait de l'Arétein; laissant indécis lequel du goût ou de la morale était le plus offensé. Il est vrai que cet auteur présente, dans le seizième siècle, un phénomène littéraire et politique qui met en doute si on doit plus s'étonner de son arrogance, ou de la bassesse de ses contemporains.

La conduite du duc était souvent le sujet de l'entretien des Strozzi dans leurs réunions de famille; et Pierre répétait, que plus il montrait de finesse et de ruses, plus ils devaient redoubler de vigilance pour ne pas lui donner le moindre prétexte de leur nuire, sûrs qu'il le saisirait avec empressement; il ajoutait, qu'au milieu des feintes effusions d'une tendresse presque fraternelle, il lui avait semblé parfois voir errer sur ses lèvres un sourire digne de Caïn. Pierre ne se trompait pas, le duc rêvait déjà leur ruine totale et se proposait d'enrichir Giomo d'une partie de ces immenses dépouilles.

Un soir que Francesco et Pierre étaient seuls,

celui-ci cédant au besoin d'épancher son ame, raconta en frémissant encore de colère, que la veille de son départ, Alexandre, après s'être comporté avec les femmes du plus haut rang d'une manière si inconvenante que chacun l'avait remarquée, avait osé lui parler de Luisa d'un ton qui aurait mérité un coup de poignard, si d'autres que lui l'eussent entendu.

— Mon père nous enchaîne par des ordres que nous devons respecter, continua-t-il; mais si le duc s'oublie jusqu'à lever un seul regard peu respectueux sur ma sœur, je ne sais en vérité de quel démon je prendrais conseil pour en tirer une juste vengeance.... mais écartons ces funestes pensées.... Je veux confier à votre amitié un secret dont je suis ici le seul dépositaire.

Francesco pâlit à ces mots, tremblant qu'il ne fut question de Luisa; il se sentit soulagé en écoutant Pierre lui détailler les espérances que lui donnait le changement de politique du pape, qui venait de s'allier avec la France; alliance dont l'union de Catherine de Médicis avec un fils du roi devait être le gage, et qui, suivant les prévisions de la prudence humaine, faisait croire qu'Alexandre pourrait être renversé par la même main qui avait concouru à son élévation. Fran-

cesco ne vit qu'une nouvelle preuve d'estime dans cette confidence très-importante sans doute, mais qui pouvait s'interpréter de diverses manières.

L'idée que le duc s'était occupé de Luisa, l'avait troublé un instant, mais sa naissance, la considération qui entourait sa famille semblait rendre impossible toute violence, la séduction l'était plus encore ; le rang ne pouvait rien sur un cœur aussi élevé, et Alexandre ne possédait aucune des qualités qui inspirent la tendresse. Chaque jour aussi Francesco se trouvait plus rassuré, plus heureux par la manière d'être de Luisa qui, sans que les autres s'en aperçussent, se montrait pour lui plus affectueuse et plus tendre ; son père ne lui donnait pas d'inquiétudes plus vives, et si l'éclat que Catherine allait répandre sur sa maison pouvait lui faire redouter de nouveaux obstacles, tranquillisé d'un autre côté par l'amour même, de toutes les passions la plus crédule, il se flattait de posséder un jour l'objet de toutes ses affections.

On était alors au mois de juin, l'Angélus venait de sonner, et en attendant la cloche qui annonce chaque soir les prières des morts, Francesco après avoir passé le pont à Rabaconte, dirigeait sa promenade vers cette rue spacieuse, que l'Arc-

tino a depuis décorée avec une si élégante simplicité. Il marchait lentement, pensant, comme toujours, à l'instant où il devait la revoir, lorsqu'il crut s'apercevoir qu'un paysan le suivait; il s'arrêta, l'autre en fit autant, et se remit en marche en même temps que lui; ce manège se répéta plusieurs fois, persuadé que c'était un espion de Maurizio, il se retourna en lui demandant vivement ce qu'il voulait?

— Rien autre chose que d'entendre le son de votre voix, répondit le paysan, afin d'être sûr que c'est bien vous, — puis, après avoir jeté autour de lui un regard inquiet, — Francesco, dit-il, ne reconnaissez-vous pas Luigi Alamanni?

Il sentit alors un frisson parcourir ses veines en pensant à la haine que Luigi inspirait, et à quelle peine on s'exposait en le recevant, mais après avoir mesuré d'un coup-d'œil l'étendue du danger, comme font les hommes vraiment courageux, il n'hésita pas une minute.

— Qui te ramène ici dans ces tristes temps? lui demanda-t-il.

— Le seul désir de revoir Caterina; mais il faut la prévenir; précède-moi de quelques pas je te suivrai.

Francesco marcha alors le premier, non sans

faire de tristes réflexions sur l'amertume qui se mêlait au plaisir de revoir un ami si cher. Peu d'instans leur suffirent pour arriver à la demeure de Caterina; par bonheur, elle était seule encore, et personne, pas même Nasi, qui se retira pour revenir plus tard, ne fut témoin de l'émotion que causa la présence inattendue d'un objet chéri. Tous deux pleurèrent long-temps sans pouvoir prononcer une seule parole; et lorsqu'elle eût recouvré la faculté de s'exprimer, ses premiers mots furent : — Comment avez-vous osé?

— Pour vous revoir.

Leurs mains unies se pressèrent avec plus d'effusion encore, et ils s'abandonnèrent de nouveau à l'ineffable jouissance de fouler le même sol, de respirer le même air.... Par une imprudence pardonnable peut-être, mais qu'elle n'eût pas commise si elle en avait prévu le funeste résultat, elle fit dire qu'elle n'y était pour personne, excepté pour Francesco; elle désirait ne pas paraître dans l'état d'agitation où elle se trouvait; ne se souciait pas non plus de montrer Luigi sous le vêtement qu'il portait, et trouvait qu'il était peu convenable de le cacher; en remettant au lendemain, elle crut tout concilier, pensa qu'il serait aisé de lui procurer d'autres habits, et

qu'ils pourraient jouir tous ensemble de la société de cet homme célèbre, qui depuis la mort de l'Arioste était regardé comme le plus grand poète de l'Italie.

La soirée était avancée lorsque Francesco vint les retrouver. Luigi lui dit qu'il comptait ne rester que trois jours et retourner ensuite à Sienne où ses affaires l'appelaient; l'absence du duc le confirmait dans l'espoir de sortir avec la même facilité qu'il était entré, et il se livra tout entier au bonheur qu'il éprouvait; il n'en avait pas senti depuis long-temps un si doux et si pur, car l'amitié la plus tendre, la plus vive était venue remplacer l'amour. Le lendemain, il vit Giulietta et lui prodigua mille caresses, mais cette joie, semblable à toutes celles de la terre, n'était pas sans mélange; il pensait qu'il aurait pu être son père, si les orages politiques n'eussent pas bouleversé son existence.

Francesco vint dîner avec eux, et ils causèrent long-temps de ce qu'on devait craindre ou espérer dans la nouvelle position des choses; ils ne furent pas toujours du même avis. Luigi, malgré sa haute capacité, ne pouvait pas juger aussi sainement la situation de Florence que le faisaient ceux qui ne l'avaient pas quittée. Mais

ni lui, ni ses amis ne firent assez d'attention au danger qui l'entourait. Frère Niccolo, d'ordinaire si modéré, ne l'était plus lorsqu'il s'agissait d'Alamanni; on en avait eu une preuve récente dans la sévère punition infligée à un libraire pour avoir vendu ses œuvres. Caterina n'ignorait pas ce fait, mais nous sommes tous plus portés à redouter le péril quand il est loin, qu'à en peser la gravité lorsqu'il est présent.

A l'heure accoutumée chacun arriva, et ils pouvaient à peine en croire leurs yeux. Guidetti et Berni étaient ravis, mais Pierre Vettori et Segui furent moins expansifs, et tous s'effrayaient pour Caterina qui donnait asile à un proscrit et s'exposait ainsi à un danger qu'elle ne semblait même pas soupçonner.

On attendait les Strozzi que Luigi désirait beaucoup revoir; Giulietta, après avoir fait le tour du cercle, était venue se placer sur ses genoux, toute contente d'avoir obtenu la permission de prolonger sa veillée, lorsqu'on frappa doucement à la porte de la rue; les domestiques n'ayant pas entendu, personne n'ouvrit; trois ou quatre coups très-forts éveillèrent alors le soupçon; ils regardèrent à travers une fente, aperçurent l'escouade, et coururent en avertir leur maîtresse.

Tandis qu'on frappait avec une telle violence, qu'ils craignirent que la porte ne cédât, Caterina fit signe à Luigi de la suivre, et connaissant le courage de Francesco, elle le prit par la main, les conduisit à une porte dérobée, l'ouvrit elle-même en disant : — Je vous le confie, et elle retourna dans le salon, où tous étaient plus ou moins intimidés.

Pendant ce temps-là, on avait ouvert la porte, le chef était entré le premier, et rencontrant Giulietta qui sans s'effrayer, était venue voir par curiosité qui avait frappé si fort, il eut l'idée de l'interroger, soupçonnant que le bruit pouvait avoir fait cacher l'Alamanni et espérant savoir la vérité de la bouche d'un enfant.

Avec un air aussi riant qu'il lui fut possible et d'une voix pateline, il lui demanda, en la soulevant entre ses bras, combien de personnes étaient avec sa mère? Et voyant qu'elle se préparait à répondre, il ajouta : — Surtout ne mentez pas.

— Oh ! non, dit-elle, maman me gronderait.

— Répondez-moi alors, dit-il en la reposant à terre et faisant signe à ses hommes de ne pas avancer.

L'enfant ouvrit une de ses petites mains, et dit, en comptant sur ses doigts : — Il y a messire Pierre, puis messire Bernardo, et messire Fran-

cesco prêtre, et messire Francesco le vieux, et messire Francesco le jeune, et un autre dont je ne sais pas le nom, mais qui m'a bien caressée.

Caterina, qui venait avec courage au-devant des sbires, entendit ces derniers mots, ses yeux étincelèrent d'indignation, et arrachant sa fille des mains de l'officier qui la tenait encore, elle demanda ce que les gens de justice venaient chercher chez elle à une telle heure.

— L'heure, répondit-il, a été choisie par nous, comme celle qui vous serait la moins désagréable; mais nos ordres sont précis; et nous sommes obligés de nous assurer, par une recherche exacte, s'il n'y a pas ici quelques armes de cachées. En parlant ainsi, il la regardait avec attention, mais ses traits n'exprimaient que la violente indignation dont son âme était pénétrée.

— Vous êtes les maîtres, répondit-elle, et emmenant sa fille, elle retourna dans le salon, où tous quatre lui demandèrent à la fois ce qui était arrivé.

— Ils font la perquisition des armes, dit-elle avec ironie; laissons-les faire.

Personne ne fut dupe d'un tel subterfuge; mais eux, ne pouvant comprendre par où leur proie s'était échappée, continuèrent leurs recherches

jusqu'au moment où ils découvrirent la porte de derrière, qui, percée depuis peu, n'était pas connue. Tout se trouva alors expliqué, et il ne fut pas difficile au chef de la bande, qui se rappelait que Giulietta avait compté six personnes, et qui n'en voyait plus que quatre, de conclure que Francesco Nasi était sorti avec l'Alamanni.

Les Strozzi arrivèrent pendant tout ce mouvement, qui jetait le désordre et l'alarme dans toute la maison ; on peut se figurer ce qu'ils éprouvèrent en trouvant la demeure de leur amie ainsi envahie par la justice, sans en connaître le motif. L'incertitude dura peu, les sbires partirent presque aussitôt pour aller chez Nasi, mais ils furent dispensés d'une seconde et inutile visite, par le témoignage du sommelier, qui, payé par la police pour rendre compte de tous ceux que recevait Alexandre , les assura que Francesco n'était pas encore rentré.

La surprise de Clarice et de ses fils ne put égaler la douleur que ressentit Luisa, lorsqu'elle sut le nom du compagnon de Luigi , sans prévoir toutes les conséquences de cet événement; elle ne se faisait pas d'illusion sur sa gravité ; en vain chacun répétait qu'il ne se serait pas hasardé ainsi sans être sûr de son fait , et qu'il sortirait

sans doute de Florence comme il y était entré; elle les écoutait sans les croire, et pensait qu'ils s'abusaient, ou qu'ils voulaient essayer de consoler Caterina, qui, frissonnant de douleur et frémissant de colère, ne pouvait se calmer et semblait avoir oublié ce qu'était senor Maurizio et ce qu'on pouvait attendre de sa vigilance.

Dans le fait, à peine avait-il su par le préposé de Figline, qu'un inconnu avait couché à la villa de San-Cerbone, en était reparti de très-bonne heure le matin, et qu'un voyageur en poste, après avoir changé de cheval à San-Donato, était descendu près de la villa pour continuer sa route à pied, qu'il mit sur la trace Sbietta, le plus fameux des sbires de ce temps, qui savait également employer l'adresse ou avoir recours à la force. Il ne lui fut pas difficile d'apprendre qu'un nouveau visage était passé la veille par la porte de San-Giorgio.

Il était sûr alors qu'un exilé était à Florence. Ce ne pouvait être qu'un ami de la famille Serristori, puisqu'il avait passé une nuit à San-Cerbone; on en comptait quatre parmi les proscrits; mais diverses raisons en plaçaient trois hors du soupçon, qui tombait sur l'Alamanni, avec d'autant plus de probabilités qu'il était cousin d'un Ser-

ristori, et qu'à une autre époque la même villa lui avait servi d'asile.

Certain que Luigi était dans la ville, on ne pouvait supposer qu'il fut dans sa propre maison; celle de Caterina se trouvait naturellement indiquée, et une circonstance imprévue contribua à lever tous les doutes. Berni, exclu comme tous les autres, alla passer la soirée dans le laboratoire de Savacino, et il dit, sans y attacher d'importance, que la signora Ginori ne recevait personne; ces paroles furent répétées au Bargello par l'un des espions dont les lieux publics étaient remplis, et l'Alamanni ne dut son salut qu'à la présence d'esprit de Caterina et à l'ignorance où l'on était de la porte dérobée.

De même que la douleur d'une blessure ne se fait sentir que lorsque la plaie commence à se refroidir, ce ne fut qu'après le départ des sbires que les regrets de Caterina, le chagrin profond de Luisa, d'autant plus amer qu'il était plus caché, oppressèrent leurs cœurs.

Giulietta raconta à sa mère ce que lui avait demandé l'homme au visage sinistre qui l'avait prise entre ses bras. Ce récit augmenta sa frayeur, et chaque réflexion accroissait aussi l'anxiété de Luisa.

On ne pouvait se dissimuler que Luigi, en violant les lois, n'avait pas mis le bon droit de son côté ; le noble dévoûment qui portait Francesco à le protéger l'exposait à une peine très-sévère ; il ne s'agissait pas d'un exilé vulgaire, mais d'un homme que sa renommée rendait odieux aux Médicis. Il était aisé de prévoir que les lois qui le condamnaient seraient interprétées dans toute leur rigueur; que l'arrêt dicté par la haine serait, non pas une punition , mais une vengeance , et que son ami partagerait sans doute son sort.

Où pourraient-ils se réfugier? où trouver un abri? Francesco n'oserait pas le conduire près de son père toujours souffrant; peut-être se cacheraient-ils dans quelque pauvre chaumière des Camaldules ; mais existait-il à Florence un seul endroit où l'on pût se soustraire aux recherches de Maurizio? Ce qu'elles pensaient toutes deux en silence, leurs amis le répétaient tout haut, excepté Guidetti, qui, doué d'un caractère plus ferme et rendu courageux par l'expérience, répétait que Luigi était né sous une heureuse étoile , et que, de manière ou d'autre , il trouverait moyen de s'échapper.

Caterina s'efforçait de paraître calme, mais sa profonde tristesse prouvait qu'aucune consolation

n'arrivait jusqu'à elle. De temps en temps elle regardait Luisa, et le regard qui répondait au sien lui fit comprendre combien Francesco lui était cher.

En se quittant elles s'embrassèrent avec une tendresse qui resserra le lien qui les unissait, et de cet instant commença pour elles le plus grand supplice que les hommes puissent souffrir, celui de l'incertitude; il se prolongea plus d'un jour.

CHAPITRE XIII.

Fuite.

« . . . . Dans un grand péril c'est souvent un bonheur de n'avoir rien déterminé à l'avance.

Les nombreuses images de Savonarola qui sont parvenues jusqu'à nous entourées d'une auréole, les médailles, que ses trop crédules disciples suspendaient autour de leur cou, et

qui portent d'un côté l'effigie du Sauveur et de l'autre celle du prétendu prophète, attesteront en tout temps que ce malheureux ne sema pas dans l'arène, lorsqu'il s'écria, au moment où on lui lisait près du bûcher, la sentence qui le déclarait exclu l'église : — De la militante, oui, mais non de la triomphante.

Des mœurs austères, la charité et la foi ont toujours été de puissans moyens pour se concilier l'affection de la multitude, et quelque soit le jugement qu'on porte sur Fra Girolamo, on ne pourra jamais déplorer assez la perfidie de Ser Cecione, qui osa falsifier les pièces du procès.

Si l'inébranlable fermeté qu'il montra à ses derniers instans, acheva de convaincre ses partisans de la vérité de ses doctrines; si le lieu du supplice fut dès le jour suivant jonché de fleurs et d'immortelles, emblèmes du martyre, et si l'usage s'en est conservé jusqu'à nous, chacun peut aisément comprendre le ressentiment profond, l'horreur même qu'inspirait aux religieux de son ordre la domination de cette famille, qui comptait parmi ses amis les plus dévoués les juges iniques de leur frère.

Aussi le couvent des dominicains de San-Marc était-il depuis 1527 le foyer d'où partaient

les étincelles qui plus tard propagèrent l'incendie, et, quoique avertis par l'expérience, ils eussent depuis la chûte du gouvernement populaire renoncés au dangereux ministère de la prédiction, ils n'étaient devenus, pour être plus prudens, ni moins redoutables, ni moins fervens. Le respect qu'ils inspiraient au peuple était si grand que personne n'eût osé attenter à leur liberté; et Cosme Ier, justement irrité et avec les preuves en main, vit les armes de ses soldats s'émousser devant eux.

Luigi et Francesco, échappés comme par miracle de la maison de Caterina, marchèrent d'abord au hasard sans oser se parler; parvenus sans trop savoir comment à la petite place de Santa-Maria Novella, ils prirent la rue peu fréquentée de Gualfonda. Le silence qui régnait autour d'eux diminuant peu à peu leur crainte d'être poursuivis, ils s'arrêtèrent près d'une lampe qui brûlait devant une image du Christ, pour se concerter sur le parti qu'ils devaient prendre. Tous deux eurent à la fois l'idée de se réfugier à San-Marc. On savait qu'aucun des religieux n'eût pour rien au monde révélé un secret aux ministres d'un Médicis.

Arrivés après un assez long détour à la place

San-Marc, ils sonnèrent à la porte du couvent, et n'osant pas se confier sur le champ au portier, ils dirent qu'ils venaient chercher frère Célestin pour un malade, et entrèrent dans la loge, tandis que frère Ristoro s'empressait d'aller le réveiller.

Ce père, jadis confesseur de Savonarola, avait près de quatre-vingts ans; le poids de l'âge et les fatigues du sacerdoce n'avaient épuisés ni ses forces ni son zèle; souvent appelé auprès des mourans, il ne se refusait jamais à remplir son saint mais pénible ministère. Il descendit lentement, précédé du frère convers qui l'éclairait, et ne reconnaissant pas d'abord Francesco, il dit à voix basse : — Partons, mes enfans, et ajouta les paroles mystiques : — Vive le Christ.

— Vive à jamais, répondit Francesco; puis le conduisant à l'écart, il se nomma, et lui dit que le malade qui avait besoin de ses services était présent.

— Expliquez-vous, répliqua tout bas le religieux surpris. Mais dès qu'il sut le motif qui les amenait, venez, leur dit-il aussitôt, venez, tout mystère est inutile. Vous êtes ici parmi des frères.

Un logement commode fut à l'instant préparé

pour les deux fugitifs qui, trop agités pour se livrer au repos, purent au moins réfléchir en paix sur leur position.

La plus vive inquiétude de Francesco avait son père pour objet, mais il savait que n'ayant pas l'habitude de l'attendre le soir, il ne s'apercevrait de son absence que le lendemain matin; par bonheur on était au samedi, et Alexandre avait coutume de recevoir tous les dimanches la visite d'un religieux de San-Marc qui venait le confesser. Son fils pouvait donc lui écrire sans courir le moindre risque; mais comment le rassurer sur les dangers si évident auxquels il allait s'exposer? Et comment ne pas frémir à la pensée qu'un tel tourment pouvait, en augmentant ses souffrances, en accélérer le terme!...

Dans quelques lignes où toute la tendresse filiale était empreinte, il l'engageait à supporter avec calme les conséquences d'une bonne action, à espérer que la Providence les protégerait, puisque l'imprudence de Luigi ne se rattachait à aucun complot et n'avait eu d'autre motif que le désir de revoir ses amis et sa patrie. Il finissait en demandant sa bénédiction.

Après avoir remis sa lettre au religieux avec mille recommandations, il lui sembla être dé-

chargé d'un grand poids; mais la pensée de Luisa vint alors l'occuper, et quoique sa modestie ne lui permît pas de se flatter qu'elle l'aimât au point de passer, comme elle le fit, la nuit sans sommeil, il s'affligeait de l'impression pénible qu'avait dû lui causer la vue des sbires, si elle était arrivée peu d'instans après leur fuite, et il craignait aussi que dans un premier mouvement elle n'eût dévoilé ce qu'ils cachaient depuis plusieurs mois avec tant de soins.

Comme l'amour est aussi extrême dans ses craintes que crédule dans ses espérances, il passa de prévision en prévision, jusqu'à ne plus se figurer comment il pourrait, après avoir tiré son ami d'embarras, revenir et jouir encore du bonheur de la voir.

Il était absorbé dans ces réflexions, lorsque le supérieur entra avec frère Célestin, et commença par le remercier de la confiance qu'il leur avait montrée en choisissant leur maison pour se soustraire aux persécutions du nouvel Aman.... C'était au reste le plus léger service qu'ils pussent rendre aux Israélites réduits en servitude, qui pourraient toujours compter sur eux. — Il ajouta qu'avec l'aide de Dieu, leur fuite était sûre; mais que, par des motifs faciles à com-

prendre, il ne pouvait s'engager qu'à les faire sortir en sûreté de cette nouvelle Babylone.

La mysticité de ce langage aurait pu faire sourire Francesco dans d'autres circonstances; mais alors sûr de quitter Florence, il ne s'occupa qu'à réfléchir aux moyens de conduire son ami sur le territoire de Sienne.

Après un entretien assez long auquel l'Alamanni vint prendre part, le supérieur leur annonça qu'ils devaient se préparer à franchir dans la nuit les murs des créneaux de San-Gallo; que toutes les précautions seraient prises, et qu'ils pouvaient se fier à leur guide, qui serait Ruvidino; et comme Luigi se confondait en remercîmens, il lui dit : — La seule chose que je vous demande, est de rappeler au roi très-chrétien que cette vie est courte, et qu'il ne peut guère compter sur le bonheur de l'autre, s'il ne cherche pas à faire obtenir aux Florentins ce qu'il leur a promis tant de fois.

Il les avertit en les quittant que frère Célestin leur dirait la messe dans la chapelle particulière du couvent, et qu'ils ne descendraient pas au réfectoire, parce que plusieurs des bienfaiteurs de la maison venant y dîner ce jour-là, il était plus prudent de ne pas se montrer.

Restés seuls, Luigi demanda à Francesco ce qu'était Ruvidino. Celui-ci répondit, qu'il était connu par son adresse à marcher sur des cordes avec une agilité surprenante, mais qu'il ignorait qu'il fut, comme il paraissait y être, dans la dépendance des religieux de San-Marc. A ce propos, ils ne purent s'empêcher de réfléchir sur la grande prépondérance de l'ordre, et combien Guicciardini avait eu raison d'écrire au pape : Vous avez tout un peuple pour ennemi.

Revenant à ce qui les concernait, Francesco dit qu'une fois hors des murs, il leur suffirait de trouver les moyens de faire les dix premiers milles; que là, il croyait être sûr de rencontrer un homme qui les conduirait jusqu'à Monte-Regioni.

— Si c'est là la seule difficulté, répondit Luigi, je compte aussi trouver quelqu'un qui nous fournira des chevaux en sortant de la ville.

Lorsque le religieux revint de chez Nasi, Francesco courut à sa rencontre avec une secrète inquiétude; il lui dit que son père avait répondu sans pouvoir retenir un soupir : que tout ce que la Providence permettait était bien. Il lui envoyait de l'argent, et ses plus tendres bénédictions.

Quelque lentes que paraissent les heures,

lorsque l'impatience voudraient en presser le cours, minuit arriva enfin, et commença une époque qui devait être bien douloureuse dans la vie de Francesco.

Les deux amis sortirent par la petite porte du jardin, le jardinier les précédait avec une lanterne sourde, et montrait assez par sa démarche aisée que ces sortes d'expéditions lui étaient familières. Ils atteignirent bientôt le lieu du rendez-vous, Ruvidino les attendait ; dès qu'il eut reçu le signal, qui consistait à entr'ouvrir et à refermer la lanterne, il plaça dans sa ceinture de cuir le crochet qui était à un bout de la corde, s'élança plutôt qu'il ne monta sur le créneau, y fixa la corde, descendit de l'autre côté, et attacha l'autre bout au pied d'un arbre en faisant autant de tour que la longueur le permît. Ainsi tendue, elle offrait une descente facile. Ruvidino remonta alors pour aider les deux fugitifs.

Le jardinier les éclaira ; ils montèrent sans peine par les gradins intérieurs, et l'Alamanni, quoiqu'un peu lourd, se plaça sur la corde ; la main gauche appuyée sur l'épaule de Ruvidino et se soutenant sur la droite, il arriva heureusement à terre, et fut suivi avec plus de promptitude encore par Francesco.

Après avoir généreusement récompensé leur guide, ils se dirigèrent à gauche vers l'Arno, joyeux d'être échappés au plus grand péril. Au-dessous de la porte du Prato ils descendirent dans la barque, éveillèrent le batelier, traversèrent le fleuve, et furent frapper à la porte d'un tuilier nommé Jacopo, que Luigi connaissait depuis long-temps. Réveillé en sursaut, il se leva, battit le briquet, alluma une chandelle, et fut très-surpris en apercevant l'Alamanni ; cet homme était disposé à le servir dans tout ce qui pouvait dépendre de lui, mais quand il sut qu'il s'agissait de trouver deux chevaux, qu'il n'avait pas, et qu'il fallait chercher, il la pria de l'excuser, puisqu'il était impossible que la chose fut secrète. Il lui apprit que le matin même on avait publié un décret des Huit, qui condamnait aux galères tous ceux qui favoriseraient la fuite d'un proscrit.

En effet, à peine Maurizio fut-il certain par le rapport de l'officier de police que l'Alamanni était à Florence, qu'il fit assembler le conseil des Huit. Le décret imprimé dans la nuit fut publié, et lu le lendemain aux messes paroissiales, non seulement dans la ville, mais aux environs ; on espérait ainsi rendre son évasion impossible.

Luigi et Francesco se regardèrent un peu déconcertés; le premier prenant son parti, cita en souriant un vers latin dont le sens est : « Si la roue manque, fais ta route à pied. » Ils n'avaient pas d'autre parti à prendre, et après avoir consulté Jacopo sur le chemin le plus court pour aller à San-Casciano, ils se remirent en marche en marche. Francesco comptait avoir recours à Ciarpaglia; et certes il aurait été difficile de rencontrer un homme plus courageux et plus disposé à tout risquer pour contrecarrer les desseins de Maurizio.

Lorsque les sbires l'eurent laissé à la porte Romana, il se mit à réfléchir chemin faisant sur les moyens de ne pas reprendre cette biche qui lui plaisait si peu, et il se proposa à implorer les bontés de ses anciens patrons. Quand il arriva à la villa où Cocchetto avait déjà répandu la nouvelle de sa mésaventure, les Machavielli le reçurent avec d'autant plus de bienveillance, qu'ils avaient craint ne pas le revoir de sitôt; touché du récit de ses chagrins et se rappelant qu'il avait été très-utile à leur père dans une circonstance importante, ils le reprirent à leur service et il fut chargé de surveiller les ouvriers.

Luigi et Francesco le trouvèrent occupé à tan-

cer vertement Cocchetto, paresseux à son ordinaire; il quitta tout dès qu'il aperçut Francesco, se mit entièrement à sa disposition; en peu d'instans deux chevaux furent trouvés, et ils étaient sur la grande route accompagnés par Ciarpaglia à pied.

— Ce n'est pas là ce qui nous convient, dit Francesco, il faut nous mener par des chemins de traverse.

Ciarpaglia s'empressa d'obéir; — Mais où allòns-nous, demanda-t-il?

— A Sienne : tu dois connaître le pays? mène-nous à travers les vallons, et surtout évite autant que possible les endroits habités.

— Soyez tranquille, je vous conduirais jusqu'aux enfers si vous m'en enseigniez la route. Mais où comptez-vous passer la nuit?

— Où nous pourrons, peut-être dans quelque champ....

— Ce sera comme en temps de guerre.

— A propos de guerre, dit alors Luigi, je crois te reconnaître. N'étais-tu pas soldat en 29?

— Oui, et je crois aussi que c'était vous qui prononciez ce discours à Santa-Croce, que personne n'entendit.

Cette mutuelle reconnaissance les ramena sur

le passé; tout le reste de la journée ils s'entretinrent du siége, puis de Machiavel que Ciarpaglia avait vu naître. Plus d'une fois Francesco l'interrompit au milieu de ces récits, pour l'engager à presser le pas, et lui jugea qu'ils étaient pour le moins poursuivis par des créanciers; enfin la nuit était très-avancée lorsqu'ils arrivèrent à Sttuggia : les nuages se divisèrent et la lune éclaira la colline.

Quand ils aperçurent ces tours auxquelles le Dante compara avec tant de hardiesse les géans de l'enfer, une triste pensée s'offrit à l'esprit des deux Florentins. Tous deux prévirent que tôt ou tard Alexandre se rendrait maître de ces boulevards de l'indépendance Sanese.

Au qui-vive de la sentinelle, Luigi répondit Gariuana ; la porte s'ouvrit sur le champ, la herse fut levée; Ciarpaglia passa le premier, puis Francesco et Luigi; un homme grand et vigoureux, portant une barbe noire et épaisse vint à leur rencontre. Aussitôt Ciarpaglia se sentit saisir par le cou et entendit une voix de stentor dire aux soldats — qu'il soit saisi et pendu sur-le-champ.

CHAPITRE XIV.

Incertitude et douleur.

« Dans l'infortune, la plus grande des douleurs est le souvenir de la féli-eité passée. »

LE DANTE.

Il ne serait pas juste de taxer tous les exilés de cruauté, mais on peut dire sans s'éloigner de la vérité, qu'il est rare que le malheur n'altère pas le caractère des hommes, et comme il y a peu

d'adversité aussi difficile à supporter que celle d'errer loin de sa patrie, il s'en suit qu'elle rend plus timide encore les ames faibles et répand sur le courage une teinte de férocité. Nous voyons une preuve de cette dernière assertion dans la brusque condamnation de Ciarpaglia.

De même que notre poète par excellence fait apparaître à l'entrée des enfers la grande figure de Farinata des Uberti, on voit dans les histoires florentines de ce temps, s'élever au-dessus de tous les autres Dante de Castiglione.

Il fut un des premiers à se mettre à la tête du parti populaire, lorsqu'il prit les armes; d'une haute stature, d'une force remarquable, sa voix dominait les murmures de la foule agitée : il aurait ressemblé aux Icilius et aux Gracques s'il avait vécu dans le siècle des Appius et des Scipions. Son intrépidité naturelle nourrie au foyer des exemples domestiques, ne se démentit jamais. Tel il était dans la première émeute où le palais fut pris, tel il se montra jusqu'au jour où Stefano Colonna le sauva de la hache que la vengeance d'un oncle tenait suspendue sur sa tête.

Sorti de Florence sous les habits d'un religieux, il se tenait sur les frontières, prêt à reparaître à la première occasion favorable, vivant

retiré avec plusieurs de ses compagnons dans la forteresse de Monte-Reggioni par le consentement au moins tacite des autorités de Sienne; il était toujours empressé d'interroger les arrivans, le mot de *Gavinana* le fit accourir un des premiers, et en reconnaissant dans Ciarpaglia un des déserteurs de sa compagnie, il n'avait pu maîtriser sa colère; celui-ci avait d'abord cru qu'on plaisantait, mais dès qu'il reconnut son ancien capitaine, il trembla, et implora le secours de Francesco; ni lui ni Luigi n'appartenant à la faction de Dante, son accueil n'en fut pas moins amical, et lorsqu'il sut les services que Ciarpaglia leur avait rendus, il ordonna qu'on le remît en liberté, non sans lui avoir adressé une vive réprimande.

Je ne m'étendrai pas davantage sur une circonstance qui n'appartient que par ses conséquences à l'histoire que je raconte.

Francesco retourna à Florence avec le même bonheur qui avait déjà mis en défaut l'adresse de Maurizio et de ses agens; il prit seulement la précaution de passer l'Arno et de rentrer dans la ville par la porte Pinti, à la brune, déguisé en religieux et son bréviaire à la main.

Il alla sur-le-champ embrasser son père, qui

le reçut les larmes aux yeux et qui, le gardant près de lui le reste de la soirée, lui répéta plus d'une fois que s'il fallait toujours secourir les malheureux autant qu'il le pourrait, il devait aussi éviter de se trouver mêlé à aucun complot. Francesco ne sortit pas, d'abord pour complaire à son père, puis il pensa qu'il valait mieux voir Caterina seule, pour lui raconter les détails de leur voyage et lui redire, s'il était possible, toutes les paroles que Luigi l'avait chargé de lui répéter.

Le lendemain, il reçut de bonne heure dans la matinée un message très-poli de Guicciardini, qui le priait de vouloir bien venir le voir. Comme il était déjà un des quatre conseillers du duc, la prière était un ordre. D'ailleurs Francesco ne voulait pas montrer le plus léger signe de crainte : il s'y rendit sur-le-champ.

Quoique le nouveau conseiller sût très-bien ce que valait Francesco, la haute opinion qu'il avait de lui-même, fit qu'il l'accueillit avec ce certain air de protection que s'arrogent si vite ceux qui ont le pouvoir en main. Il le pria de passer dans un cabinet reculé, comme s'il eût attaché une grande importance à cet entretien; le faisant asseoir et se plaçant avec gravité dans une chaise à bras, il commença par l'assurer

que tout ce qu'il allait lui dire était pour son bien, et sans autre préambule il lui demanda ce qu'il était allé faire à Monte-Reggioni ?

A cette question, Nasi reconnut que l'ancien gouverneur de Bologne était devenu le disciple de senor Maurizio; il répondit—qu'il lui semblait qu'il fallait d'abord demander s'il avait été en tel ou tel lieu ; puis s'informer de la cause qui l'y avait conduit.

— Eh bien! êtes-vous allé à Monte-Reggioni ?

—Pardonnez, messire Francesco, mais de quel droit m'interrogez-vous ?

— Uniquement pour votre bien, et afin de vous donner des conseils qui pourront vous être utiles.

— Alors permettez-moi de vous dire qu'à mon âge, on ne reçoit que les avis qu'on demande.

—Vous vous figurez une chose, et le contraire arrivera.

— Je n'imagine rien de ce que vous supposez, et ma conduite pendant le siége a dû prouver que je ne suis pas sujet aux illusions.

—Un peu de dépit n'a-t-il pas contribué à la prudence que vous montrâtes alors ?

— Du dépit? et pourquoi ? Parce qu'on n'avait pas suivi mes conseils ? Il faudrait être bien in-

sensé pour s'indisposer de si peu de chose. — Au reste, j'ai été plus porté à m'affliger pour ceux dont la fin m'a causé, je ne le cache pas, une vraie douleur, qu'à m'irriter contre un gouvernement par des motifs personnels.

— Mais enfin, ne voudriez-vous pas me dire si vous avez fait, ou non, cette excursion?

— Si je l'avais faite, vous ne penseriez sûrement pas que ce fût pour conspirer.

— Moi, non peut-être; mais si d'autres le supposaient?.... et si je regrettais de voir un jeune homme d'une si grande espérance prendre une mauvaise route?

— Vous êtes trop prudent, et...

— Mais ce n'est pas pour des intérêts privés, qu'on va dans ce foyer d'insurrections!

— Qui vous en donne l'assurance? Soyez certain que j'ai pu y aller pour toutes les causes possibles, excepté pour des affaires d'état.

— L'assertion ne suffit pas, il faut la prouver.

— Avant tout, il faudrait avoir la certitude du voyage.

— Francesco, ne discutons pas sur une chose qui est à peu près sûre.

— C'est-à-dire qu'elle est douteuse.... et du doute à la certitude la distance est infinie.

— Vous avez été huit jours hors de Florence...

— Et quand cela serait, ce que vous ne savez pas, en sommes-nous déjà venus au point de ne pouvoir sortir de la ville sans en demander la permission ?

— Pourquoi pas, dans des temps de trouble ?

— Alors faites fermer les portes, nous serons tous prisonniers, la chose sera plus simple.

— Voilà des suppositions exagérées.

— Oserai-je dire que les vôtres sont pour le moins indiscrètes.

— Alors je vous dirai seulement que le gouvernement aime votre famille, et l'a prouvé en ne l'inquiétant jamais, pas même pour la recherche simple et nécessaire des armes....

— Parce que nos caves n'ont aucune ouverture, sans cela, ces hommes que vous connaissez bien, en auraient fait jeter, et auraient ensuite envoyé les sbires pour nous prendre en faute. L'infamie est trop connue pour qu'on puisse en douter.

— Il ne s'agit pas de ceci, mais de la bienveillance de l'autorité pour vous et les vôtres.

— Je vous en rends grâce, et j'espère n'en avoir jamais besoin ; soyez certain que nous ne ferons rien qui puisse, je ne dis pas mériter, mais éveiller la malveillance.

— Le mystère de votre conduite dans ces derniers jours pourrait la provoquer avec assez de justice.

— Ah!... j'entends, celui qui n'est pas avec nous est contre nous, maxime vraiment digne de l'enfer, et qui rendrait toute sécurité impossible dans ce monde.

— Mais pourquoi voulez-vous donner des inquiétudes au gouvernement?

— Pouvez-vous le penser?

— Alors, pour ôter tout aliment au soupçon, dites franchement où vous avez passé ces huit jours?

— Trouvez quelqu'un qui m'accuse d'avoir commis un délit durant ce temps; détaillez les preuves ou les indices, et ce sera à moi de me disculper.

— Cette marche n'est pas celle qu'on doit tenir pour vivre en paix.

— Je ne m'écarterai jamais de celle que j'ai suivie jusqu'à présent : elle consiste à obéir aux lois tant que ce sera possible; lorsque la chose sera devenue impraticable, il faudra chercher d'autres contrées pour y vivre paisible sous un ciel moins inhospitalier.

— Pensez-vous qu'on vous le permettra?

— Croyez-vous que je ne saurais pas me soustraire ?

— Mon ami , car tel je veux être....

— Vous vous y prenez un peu tard.... je serai plus sincère, et je dirai que je ne puis vous donner ce nom , ni le recevoir de vous....

— Et moi, je vous répète, que si je ne l'étais pas lorsque vous vous montriez trop favorable au parti populaire, à présent que vous êtes revenu à des sentimens plus modérés....

— Vous vous trompez : mes sentimens ont toujours été les mêmes.

— Les apparences au moins étaient différentes.... Mais laissons cette discussion, et permettez-moi de vous dire, comme ami ; que vous avez eu tort de donner asile à l'Alamanni.

— Messire Francesco , je n'ai pas eu tort, car je ne l'ai pas donné.

— Pouvez-vous l'assurer ?

— Je dirai au conseiller du duc Alexandre que je ne suis pas obligé de répondre, mais j'atteste sur l'honneur à celui qui écrit l'histoire que je n'ai pas reçu l'Alamanni.

— Mais qu'est-il venu faire ? car certainement il est entré dans Florence.

— En supposant que je le susse, pouvez-

vous croire que je consentisse à le révéler? N'en parlons plus, messire Francesco; mais soyez sûr que j'obéirai aux lois tant que je serai ici.

—On voudrait utiliser vos talens dans la partie qui vous conviendrait le mieux.

— A moi, un emploi?... J'ai une fortune suffisante, je sais m'en contenter.

— Et cependant vous n'avez pas refusé sous ce misérable gouvernement d'accepter une mission près du pape?

— J'espérais alors pouvoir être utile à ma patrie; l'expérience que j'ai faite m'en a dégoûté pour toujours.

— L'exemple de tant de citoyens comblés de faveurs et d'honneurs ne vous tente pas?

La réponse de Francesco prouva qu'ils étaient pour lui des objets non d'envie, mais de pitié, et que Guicciardini lui-même avait des droits à sa compassion.

Et lorsque celui-ci, renfermant le déplaisir que lui causaient de telles paroles, voulut lui conseiller d'abandonner d'anciennes relations qui ne pouvaient que lui nuire, de changer des habitudes qui n'étaient plus en accord avec le nouvel ordre des choses, et de se persuader surtout que l'autorité était maîtresse absolue, il se leva en

le priant de réserver de tels avis pour les ambitieux; prétextant ensuite quelques affaires, il lui demanda la permission de se retirer, et le laissa incertain s'il avait donné ou reçu une audience.

Sa fermeté surprit et déconcerta Guicciardini, qui ne pouvait croire qu'il s'exprimât avec tant d'assurance, s'il avait eu quelque chose à craindre; d'un autre côté, il ne savait que penser du rapport fait à la police qui portait que deux hommes à cheval accompagnés d'un autre à pied étaient entrés à Monte-Reggioni; que l'un était reparti pour Sienne et l'autre avec le guide pour Florence; mais tout les indices s'arrêtaient là, nul n'avait vu Francesco sortir de la ville ni y rentrer, et l'évasion d'Alamanni restait un mystère.

Lorsque Maurizio vint s'informer avec empressement du résultat de l'entrevue, il n'obtint qu'un reproche d'avoir laissé échapper Luigi, suivi de l'observation, que puisqu'il n'était pas arrêté, toute autre recherche était inutile. Le chef de la justice en éprouva un si violent dépit, qu'il proposa de soumettre Francesco au supplice de la corde afin de le forcer à dire où il avait passé les nuits précédentes; un reste de pudeur empêcha le conseiller de consentir à un acte de

violence aussi cruel; mais de ce moment Maurizio voua à Nasi une haine qu'on concevra facilement, en réfléchissant que les hommes de cette trempe considèrent le mal qu'il n'ont pu faire, comme une dette dont ils doivent s'acquitter un jour ou l'autre.

Vers onze heures, Francesco sortit pour aller chez Caterina. Chemin faisant, il rencontra Pierre Vettori et s'arrêta pour lui parler; frappé de son air sérieux et contraint, il ne put s'empêcher de lui demander s'il ne ne le reconnaissait pas.

— Pourquoi donc?

— Vous me paraissez si grave....

— Je ne crois pas l'être.

— Comment se porte la signora Ginori?

— Bien, j'espère.

— Est-ce que vous n'y êtes pas retourné?

— Moi?.... je voulais.... je croyais....

— Ce que je vois, messire Pierre, et ce que je croyais aussi depuis quelque temps..... c'est que les littérateurs, lorsque la peur s'empare d'eux, ressemblent fort à certains Grecs dont parle Nestor. Adieu donc, jusqu'à un temps plus heureux.

Vettori soupira, mais la terreur le maîtrisait tout entier, il n'était pas le seul; l'édit qui condamnait aux galères tous ceux qui donneraient

asile aux proscrits, avait répandu un effroi général, et chacun s'était promis de redoubler de prudence.

Francesco pensait encore à ce qui venait de lui arriver, lorsqu'il aperçut de loin Bernardo Segni; craignant d'en être accueilli de la même manière, il ralentit son pas pour lui laisser le temps de s'éloigner.

Il n'en fut pas ainsi de Michel-Ange, qui l'appela pour lui demander des nouvelles de Luigi et lui dire combien il regrettait de ne pas l'avoir vu.

Les dangers qu'il avait courus et quelques jours d'absence, rendaient Francesco accessible à des impressions plus vives, ce fut en tremblant qu'il frappa à la porte de Caterina ; en apprenant qu'elle n'y était pas, il entra dans la pièce où Giulietta se tenait avec sa bonne, et quand elle lui dit que sa mère s'était levée de bonne heure pour aller chez Luisa, il fut saisit d'une si violente palpitation de cœur, qu'elle aurait trahi son secret si quelqu'un se fut trouvé là pour l'observer. Comme il était près de midi, il s'assit pour l'attendre et se mit à causer avec Giulietta.

— Votre maman se porte-t-elle bien? lui demanda-t-il.

— Oh! non, depuis ce jour où il est venu tant

de monde, maman n'a fait que soupirer; j'ai beau la caresser, elle est toujours triste.

—Pourquoi est-elle allée chez Luisa.

—Pour la signora Clarice qui est malade.

La bonne confirma ce que disait l'enfant, et ajouta que les Strozzi n'étaient pas revenus depuis qu'on avait fait la recherche des armes. Midi sonna et un domestique vint dire qu'il fallait faire dîner Giulietta, parce que sa mère resterait près de la signora Clarice dont l'état devenait de plus en plus alarmant.

Francesco voulut parler à l'homme chargé de ce message, qui lui répéta que le danger était éminent, que la signora serait sans doute administrée dans la journée, et que toute la famille était plongée dans le plus profond désespoir.

Il lui recommanda alors de dire qu'il l'avait rencontré là, qu'il était désolé de ce qu'il apprenait et qu'il reviendrait vers le soir, dans l'espoir de trouver la signora Caterina, non pas sans avoir été auparavant s'informer des nouvelles de la signora Clarice; il embrassa Giuletta qui pleurait de ne pas voir sa mère, et partit très-affligé lui-même.

Quand il traversa la place Saint-Laurent, il fut tenté d'aller jusqu'au palais Strozzi : mais

devant y retourner peu d'heures après, la crainte de donner des soupçons le retint. Lorsqu'il revint le soir la signora était au plus mal; il fit appeler le domestique qu'il avait vu le matin, et sut par lui qu'on se préparait à lui donner les derniers sacremens; que toute sa famille entourait son lit, et que la signora Ginori passerait la nuit près d'elle.

CHAPITRE XV.

Funérailles.

« . . . . Une longue procession de prêtres et de religieux vêtus de robes grises, blanches ou noires, tous marchant deux à deux et priant Dieu pour l'ame de la noble dame. »

L'ARIOSTE.

Il est rare que les impressions de l'ame n'exerçent pas d'influence sur nos souffrances, lors même qu'elles sont venues naturellement ; ce qui arriva à Clarice en est à la fois l'exemple et la preuve.

Dans la matinée qui suivit la visite des sbires chez Caterina, après avoir passé une nuit très-agitée, elle se mit à réfléchir aux moyens, sinon de se venger, du moins d'empêcher qu'à l'avenir leurs amis fussent exposés à de telles insultes ; et se souvenant trop bien du temps où la puissance des Strozzi balançait, si elle ne surpassait pas celle des Médicis, elle se décida après beaucoup d'hésitations à en parler elle-même au frère Niccolo.

La déférence qu'il avait montrée en différentes occasions, pouvait lui faire espérer que dans cette circonstance où les principaux citoyens de Florence se trouvaient intéressés, il ne se refuserait pas à donner les ordres nécessaires pour les mettre à l'abri de se rencontrer avec les agens de Maurizio. Tandis qu'elle se complaisait dans ces pensées, on lui annonça l'archevêque de Capoue. Clarice fut enchantée, mais sa joie dura peu, car après les premiers complimens, il lui dit : — Je viens, signora, vous demander vos ordres pour Rome.

— Vous reviendrez bientôt, j'espère ?

— Je l'ignore ; les intérêts de l'église me rappellent sans délai ; le bref de Sa Sainteté ne peut être ni plus affectueux, ni plus pressant.

— Qui nous gouvernera pendant ce temps ?

— Les conseillers de Son Excellence et senor Maurizio....

— Et vous pouvez laisser les Florentins à la disposition de telles gens ?

— Mon séjour ici ne pouvait être que passager, signora ; puis vous voyez comme Son Excellence fait tout par elle-même.... il est jeune.... entreprenant.... Les conseils d'un vieillard lui sont inutiles !....

Un ministre disgrâcié a beau faire pour cacher son déplaisir, il lui échappe toujours quelque chose qui le trahit, et si l'amour-propre lui persuade quelquefois que les autres ne s'aperçoivent pas de ce qu'il tient renfermé au fond de son cœur, le rappel était ici trop subit pour que l'illusion fût possible. Alexandre avait demandé avec instance de ne plus le retrouver à son retour de Chiane, le pape n'avait pas voulu lui refuser cette légère faveur, et n'était pas fâché non plus de juger comment il se conduirait lorsqu'il n'aurait plus de guide.

Vivement affligée, Clarice sentit qu'il n'était pas prudent de se plaindre de Maurizio dans le moment où il restait seul maître de Florence ; mais voyant s'échapper avec l'archevêque tout

espoir de modération, elle le pria au nom de l'affection qu'il avait témoignée à sa famille, de hâter autant qu'il le pourrait le retour de Filippo. Frère Niccolo le promit, tout en faisant entendre que des affaires de la plus haute importance le retenaient à Rome. Lui-même partit le lendemain, et Clarice resta en proie à des sentimens si divers et si pénibles, qui tous lui présentaient en perspective l'élévation d'Alexandre et l'abaissement des siens, que ne pouvant résister à l'excessive agitation causée par des désirs de vengeances que réprimait aussitôt sa tendresse pour ses enfans, elle ressentit le soir quelques mouvemens de fièvre.

On appela sur-le-champ Francesco de Montevarchi, médecin célèbre, auquel aucun autre peut-être ne pouvait alors être comparé en Italie. Des symptômes certains lui firent juger qu'une maladie sérieuse était à craindre : il prescrivit des remèdes, et recommanda surtout que rien ne troublât le repos d'esprit de la malade. L'ordonnance fut suivie pendant deux jours, le troisième il arriva une chose trop difficile à prévoir pour qu'il fût possible de l'en garantir.

Clément VII s'occupait à la fois de deux projets qui tendaient également à poser sur des bases

solides la fortune des Médicis; l'assistance de Filippo lui était nécessaire pour tous deux, et il sut, avec son adresse ordinaire, profiter de l'éclat et de la considération que l'un faisait rejaillir sur Strozzi pour le rendre plus docile à approuver l'autre.

Il est presque superflu de répéter que le premier était le mariage de Catherine de Médicis avec le fils du roi de France; le second était de bâtir, et comme disent les historiens, d'élever sur le cou des Florentins une forteresse dans le double but de protéger les dépositaires du pouvoir et de leur donner les moyens de contenir la ville en cas de révolte.

Filippo consulté ne refusa pas son approbation; on lui demanda l'argent nécessaire, il le promit; on sollicita un à-compte, il l'accorda. Jacopo Salviati, qui seul s'était opposé à la nouvelle dignité du duc, ne put s'empêcher, en voyant une telle condescendance, de dire à Filippo : — Semblable au ver, c'est ton tombeau que tu prépares. Mot terrible, si l'infortuné avait su le comprendre! L'à-compte consistait dans un bon qu'il adressa à Dini, le premier commis de sa maison.

Si la dédicace du livre du prince et l'ordre de

se montrer prévenant et affectueux pour Alexandre, avaient causé un profond chagrin aux enfans de Filippo, on peut s'imaginer ce qu'ils éprouvèrent lorsqu'un matin de bonne heure avant l'arrivée de Dini, Francesco de Viterbe, architecte renommé, vint à la banque, et la trouvant fermée, demanda à parler à la signora Clarice ou à messire Pierre, pour s'assurer s'il pouvait compter sur le paiement d'une traite de trente mille écus dont il était porteur.

Pierre et Lione étant venus à la place de leur mère qui était malade, furent surpris et effrayés à la demande d'une somme si considérable, réclamée sans que Filippo en eût prévenu ; quand, ils apprirent que l'ordre était transmis par le trésorier du duc, leur consternation s'accrut; mais aucune parole ne pourrait exprimer la fureur qui les agita lorsque, s'étant informés de l'emploi de cet argent, l'architecte répondit qu'il était destiné à payer les ouvriers qui creuseraient les fondemens......

— De quelque nouvelle église? interrompit Pierre avec impatience, croyant qu'Alexandre voulait unir à la tyrannie qui les menaçait l'hypocrisie qu'il n'avait pas encore montrée.

— Non pas d'une église, répondit l'architecte, mais d'une forteresse.

—Une forteresse! où?.... et pourquoi ?

—Vous en comprenez la raison mieux que moi, messire Pierre; quant au lieu, il n'est pas encore choisi : le duc arrive dans peu de jours, et on doit se concerter avec lui ; en attendant, il nous est ordonné de retenir les ouvriers.

Frappés comme d'un coup de foudre, les fils de Strozzi se bornèrent à dire de revenir vers midi ; mais leur colère pour être concentrée, n'en fut que plus violente, et oubliant les ordres du médecin, ils entrèrent dans la chambre de leur mère au moment où Luisa qui venait de descendre, l'embrassait après lui avoir baisé la main.

—Qu'est-il arrivé? s'écria-t-elle tout effrayée, en voyant l'agitation de ses fils.

—Je ne croyais pas, s'écria Pierre hors de lui et pouvant à peine articuler, je ne croyais pas que mon père dût nous faire maudir l'instant où il nous a donné la vie.

—Oh! mon Dieu!.... s'écria Clarice; et trop faible pour supporter cette affreuse imprécation, elle s'évanouit. Sa fille s'approcha d'elle pour la secourir, sans pouvoir retenir ses larmes à la pensée de la cause qui avait pu produire un si terrible effet.

— Je ne répéterai pas de telles paroles, reprit Lione, mais mon père veut nous réduire à une position où l'exil volontaire sera un bonheur pour nous.

— Je ne l'ai que trop prévu, pensa Luisa.

— Ce moment n'est-il pas venu lorsque nous élevons les murs de notre prison? lorsque nous forgeons les liens qui doivent nous enchaîner? — C'est nous, les fils du premier citoyen de l'Italie, qu'on force de présenter humblement à ce fils de l'adultère la verge qui doit nous frapper!

— Pierre, disait Luisa, taisez-vous une minute, voyez l'état de votre mère.....

— Ah! je ne sais s'il n'est pas l'objet de mon envie; dans cet instant du moins, elle ne sent pas l'opprobre qui pèse sur nous!

— Calmez-vous, il est notre père...., nous devons lui sacrifier....

— Tout, excepté l'honneur de notre famille et la liberté de notre patrie; je puis me soumettre à l'autorité d'un seul, mais je ne veux pas un tyran, et bien moins encore que notre fortune serve à creuser la fosse qui nous engloutira tous si nous restons ici.

Sa sœur souffrait en l'écoutant et plus encore

en étant forcée de s'avouer à elle-même que leur père contribuait à la ruine de sa propre famille. Pierre et Lione étaient bien résolus à s'opposer au paiement; mais quand Dini arriva et leur fit voir les lettres et les ordres précis de Filippo, il fallut céder.

Depuis ce jour la fièvre de Clarice alla toujours en augmentant et la conduisit enfin au tombeau. Ses fils, qui l'aimaient et la respectaient, furent au désespoir, et Luisa, se livrant tout entière à cette autre douleur, s'efforça d'oublier en quelque sorte celle que lui causait l'incertitude de ce qui pouvait être arrivé à Francesco. Toujours près de sa mère, elle ne la quitta pas une minute, et c'était près de son lit qu'elle prenait un léger repos, que troublait le moindre mouvement de la malade; par bonheur, Clarice fut sans connaissance les derniers jours, et échappa ainsi à la plus grande angoisse qu'on puisse ressentir en quittant la vie, celle d'abandonner des enfans chéris et dignes de l'être.

Caterina fut pour elle la sœur la plus tendre, ses soins cherchèrent d'abord à lui rendre la santé, et ensuite à adoucir ses souffrances. Dès qu'elle eût cessé d'exister, toute la famille partit pour la villa des Selves, suivant l'usage, que les autres

nations reprochent aux Italiens, non sans raison.

Les témoignages d'affection et de respect qu'elle avait reçus dès le commencement de sa maladie, se prolongèrent après sa mort. Caterina ne voulut pas qu'une main mercenaire lui rendit les derniers devoirs; maîtrisant sa douleur, comme elle l'avait promis à Luisa, elle eut le courage de remplir cette douloureuse tâche : après lui avoir donné en pleurant un dernier baiser, elle sortit, le cœur brisé, d'un palais où elle devait, bien des mois plus tard, revenir s'acquitter d'une fonction aussi pénible et plus triste encore.

Les dépouilles mortelles de la nièce de Léon X furent exposées dans la grande salle consacrée à cet usage. Elle reposait sur un lit funèbre, vêtue d'une robe de velours noir garnie de franges d'or, la tête couverte d'une coiffe, le cou et les bras ornés de perles et de diamans, dont la beauté attestait l'opulence de sa famille. Des cierges sans nombre brûlaient dans la salle et des aromates placées dans de grands vases d'argent la remplissaient de leurs parfums.

Les femmes et beaucoup de pauvres veuves, objets de ses bienfaits, priaient et pleuraient autour d'elle; la foule accourue de toutes parts gardait un religieux silence; à voir sa douleur et ses

regrets on aurait dit une calamité publique. Les femmes des principaux Palleschi vinrent aussi en grand deuil pour honorer en elle la descendante de cette maison alors élevée si haut.

L'absence de Filippo fut remarquée, et la malignité se plut à supposer qu'elle était volontaire ; mais il est vrai que souffrant d'une jambe au point de pouvoir à peine supporter la litière, il venait à petites journées, lorsqu'il rencontra à Orvieto le courrier chargé de la fatale nouvelle. Des larmes et de magnifiques obsèques étaient les seules preuves d'affection que Clarice put encore recevoir de lui.

Depuis la mort de Lorenzo, duc d'Urbino, aucun service n'avait été célébré avec autant de pompe ; des hérauts avec leurs chevaux caparaçonnés de noir, précédaient trente prisonniers sortis des stinches par la générosité des Strozzi ; couronnés d'oliviers et en deuil, ils étaient escortés de distance en distance par des groupes d'hommes portant des torches; la bannière de Santa-Maria del Fiore les suivait entourée d'un cortège semblable.

Venaient ensuite les différens ordres religieux, parmi lesquels les frères de Marie se faisaient remarquer par l'amertume des regrets qu'ils don-

naient à leur illustre protectrice, le nombreux clergé de la cathédrale, conduit par l'archevêque, fermait la marche.

En avant du cercueil, qu'entourait une foule de serviteurs en livrée et un flambeau à la main, on portait à droite les armes des Strozzi unies à celles des Médicis, et à gauche celles des Orsini. L'objet de tous ces honneurs apparaissait enfin, conservant sur son visage cette expression noble et digne que la mort n'avait pu effacer et qui lui attirait tant d'hommages lorsqu'elle se montrait en public entourée de sa belle et nombreuse famille.

Suivant l'usage de Florence, on avait déjà placé à Santa-Maria-Novella douze rangs de ces ornemens en drap, nommés drappelloni, on y voyait saint Cosme, protecteur des Médicis, sainte Clarice, en mémoire du nom de la défunte, et Pierre avait voulu qu'on y joignit saint Paul et saint Georges, afin de faire comprendre à ceux qui sauraient l'entendre que l'épée serait leur dernière ressource.

On voyait derrière le cercueil Francesco Vettori, Baccio Valori, les Salviati, les Pazzi, les Ridolfi, les Capponi, qui, tous en deuil et un cierge à la main, étaient venus comme amis de Filippo;

du côté des Médicis, Guicciardini, Acciajuoli et le signor Cosimino.

Mais celui dont la présence causa une surprise générale, fut Alexandre, qui, arrivé la veille, y parut entouré de tous ses courtisans, et avec un air de douleur si bien joué, que beaucoup s'imaginèrent qu'il venait s'affliger plutôt que se réjouir de la mort de son implacable ennemie.

CHAPITRE XVI.

Réjouissances populaires.

Du pain et des jeux.
TACITE.

Si le départ de l'archevêque de Capoue délivrait Alexandre d'un surveillant, la mort de Clarice le laissait respirer plus à l'aise ; aucun événement ne pouvait même lui être plus agréable, car il savait que rien n'était capable d'assoupir la haine

qu'elle lui portait. Il dissimula cependant, et, comme supérieur à de telles misères, parla d'elle avec l'expression du regret aux amis de Filippo, et ne fut pas plus sincère avec sir Maurizio, pensant que des hommes semblables devaient deviner les pensées de leur maître, et non pas en recevoir la confidence.

Lorsque celui-ci, mandé par le duc le lendemain de son arrivée, se rendit au palais, il trouva dans le premier salon Nori, Ottaviano de Médicis, Valori, Guicciardini et Vettori. Giomo, quoiqu'il sût les intentions d'Alexandre, lui demanda ce qu'il désirait, voulant faire comprendre qu'on n'entrait pas sans sa permission.

— Son Excellence, répondit le farouche chancelier en fronçant les sourcils. L'autre, feignant de ne pas s'en apercevoir, répliqua :

— Nous verrons tout à l'heure.

— Mais je viens par ordre de Son Excellence.

— C'est bien ; mais à présent c'est impossible. Et il s'assit d'un air insouciant.

Comme il commença dès-lors à montrer, pour ainsi dire, la pointe des ongles qui devaient se faire sentir à tant de familles, nous jugeons convenable de le faire mieux connaître à nos lecteurs.

Doué, malgré sa jeunesse, d'une perfidie égale à celle de Maurizio, il savait la voiler sous de trompeuses apparences. Sa taille était élevée, ses yeux vifs et pénétrans, son teint pâle ; mais rien dans son extérieur ne trahissait les pensées qui l'occupaient.

Pris en affection par un vieux Flamand, valet-de-chambre de Corvos, un des minstres de Charles V, il avait appris de lui à n'estimer les hommes que par ce qu'on peut en tirer ; à exploiter ses amis en les protégeant, et ses ennemis en les menaçant. Ayant vu en Flandre que tout s'obtenait avec de l'or, il s'était proposé pour règle de conduite, d'en accumuler autant qu'il pourrait à l'aide de la faveur dont il jouissait ; mais aussi de ne rien épargner lorsqu'il s'agirait de la conserver. Maurizio nuisait à ses semblables par instinct et par goût, Giomo par réflexion et par intérêt : le bien ou le mal lui importait peu, pourvu qu'il atteignît son but. Rusé et intelligent, il prêtait l'oreille à tout ce qu'on disait autour de lui sans paraître y faire la moindre attention.

Le duc était enfermé avec l'architecte de Viterbe qui, après lui avoir expliqué en détail le plan de la forteresse, lui dit que Michel-Ange

pourrait mieux que tout autre en désigner l'emplacement.

— Je le ferai avertir pour demain, répondit le duc, en reconduisant jusqu'à la porte le Viterbois dont il sentait avoir besoin. Il aperçut alors Maurizio, et fit signe à Giomo de le faire entrer; celui-ci obéit, et puis vint prendre part à l'entretien des Palleschi qui discutaient sur le mérite de l'Arétin, dont le duc avait, comme nous l'avons déjà rapporté, le portrait; étonnés de cette familiarité, ils se regardèrent mutuellement, se demandant s'il voulait s'occuper de littérature; ils ne savaient pas encore que les valets d'un tel maître sont et peuvent être tout ce qu'ils veulent.

Pendant ce temps, Maurizio bien accueilli, rendait compte des derniers événemens; et s'apercevant combien les insinuations dirigées contre frère Niccolo étaient agréables au duc, il appuya sur la tiédeur qu'il avait montrée en diverses circonstances; et voulant terminer par une pensée qu'il crut profonde, il dit — que dans l'état actuel des choses on devait veiller avec plus de soin sur les amis que sur les ennemis des Médicis.

Mais ce n'était là que la moindre des instructions reçues par le duc, qui aurait marché sur les traces de Valentino, si l'impétuosité de son

caractère et la chaleur du sang africain que sa mère lui avait transmise, ne s'y fussent opposés; et Maurizio lui-même, vieilli au milieu des tortures, ne pouvait ni soupçonner ni comprendre ce que renfermait l'âme d'Alexandre.

Peu versé dans l'étude des lettres, il ignorait, il est vrai, l'art de dénaturer un fait en le racontant, il ne savait pas comment la simple soustraction d'un mot peut altérer le sens de ce qui précède; mais en revanche, il possédait le secret de paraître sincère; et les plus expérimentés se prenaient à cette amorce. Il était merveilleusement secondé par la couleur de sa peau, sur laquelle on ne surprenait jamais aucune émotion; de sorte que sachant insinuer aux autres la pensée qui lui convenait et leur cacher la sienne, il réunissait les deux qualités les plus importantes parmi celles qui sont nécessaires pour gouverner à son gré les esprits des hommes.

Et comme il n'était pas fâché que ces orgueilleux Florentins qui, suivant l'expression de Muscettola, avaient voulu non pas donner, mais vendre la ville au pape, comprissent par une longue attente, qu'on n'avait plus besoin d'eux, il se plut à prolonger l'entretien, en questionnant Maurizio sur leur propre compte.

— Quels sont les projets de Baccio?

— Il retournera malgré lui dans la Romagne, où les prétextes lui manquent pour de nouvelles vexations.

— Et Guicciardini?

— On peut compter sur lui.

— Nori, Acciajuoli?

— Très-fidèles.

— Francesco Vettori?

— Il est vain, et toujours lié avec les Strozzi, mais il tient ferme.

—Parmi leurs amis lequel croyez-vous le moins solide?

— Ce brouillon de Baccio.

— Il doit être surveillé.

— Comme les Strozzi le sont; ils ne font pas un pas à Florence, à Lyon ou à Rome, et lui n'en fait pas un ici ou à Ravenne, sans que j'en sois informé.

— N'épargnez pas l'argent; et surtout ne vous fiez pas à votre seule mémoire, écrivez.

— On écrit.

— Il conviendrait d'avoir un livret avec la liste des noms rangés par ordre alphabétique.

— C'est fait, Excellence.

— Vraiment ?

Maurizio le tira de dessous sa robe et le présenta au duc.

— Bravo, Maurizio ! je ne m'y attendais pas. Oh !... que signifie ceci ? dit-il, en lisant sur la première feuille : — Lorenzo, fils de Pierre Francesco de Médicis... Je réponds de lui [1].

— Tant que Votre Excellence le voudra on le laissera tranquille... Mais il n'est pas là sans motif.

— Francesco Nasi vient ensuite : pourquoi ? Il me paraît un jeune homme estimé, et qui mérite de l'être.

— Il est plus dangereux que tout autre : il tient une correspondance suivie avec Muscettola, il est l'ami des Strozzi et de Guidetti, ce courageux vieillard. Il est sûr qu'il a sauvé Luigi Alamanni ; et si on m'avait laissé essayer l'épreuve de la corde, nous aurions pu juger de sa fermeté à garder un secret.

Le duc ne répondit rien sur Luigi, bien aise au fond qu'il eût échappé aux recherches, parce que croyant, avec raison, qu'il était bien vu à la cour de France, avec laquelle les Médicis étaient

(1) Il fut son meurtrier.

sur le point de former une étroite alliance, il pensait que cette puissance pourrait se servir de lui dans les négociations qui concernaient l'Italie.

Continuant à parcourir les notes, il trouva les frères Célestins et Ristoro, que le lecteur connaît déjà, puis Michel-Ange. — Vous auriez dû le mettre en tête ?

— Je l'y placerai quand il aura fini les tombes.

Le duc le regarda en silence, surpris de sa finesse ; et voyant de plus en plus à quel point il pouvait compter sur le misérable qui, à sa grande satisfaction, le devinait si bien, il lui rendit le livre en lui disant : — Laissez flotter la bride sur le cou du vulgaire.

— J'entends : pour les autres une main de fer.

— Oui, mais couverte d'un gant de soie.

Le duc passa ensuite dans le salon, et consacra quelques instans à adresser des questions vagues et disparates à ces ambitieux désappointés, qui ne pouvaient s'empêcher de rougir du rôle auquel ils étaient réduits. Guicciardini était le moins découragé ; la difficulté de se diriger au milieu de tant d'intérêts opposés, entretenait en lui l'espérance qu'on aurait besoin de ses conseils, et jamais l'étendue de ces difficultés et la profondeur

de la haine qu'inspirait le gouvernement, ne lui étaient apparues avec plus de clarté que dans l'audience qu'il avait donnée à Francesco Nasi. La fuite de Luigi n'était pas devenue, pour celui-ci, la source d'autres tracasseries ; mais ses jours s'étaient écoulés dans une inexprimable anxiété durant la maladie de Clarice. Il avait voulu ensuite, sans se mêler au cortège, assiter au service funèbre, où l'on ne permit pas à Zeffi de prononcer le discours qu'il avait préparé. Lorsque les Palleschi se retirèrent, Guicciardini l'aperçut dans un coin de l'église, et fixa sur lui un regard qui semblait dire que le spectacle qui s'offrait à lui était une preuve nouvelle que tout cédait au pouvoir ; les yeux de Francesco semblèrent répondre qu'un sort semblable lui était peut-être réservé ; que lui aussi pouvait descendre en silence dans la tombe !

Sept ans après le pronostic était accompli, un sépulcre long-temps inconnu renfermait Guicciardini, empoisonné, si non par l'ordre, du moins de l'aveu de celui qu'il avait espéré pour gendre. Ce soir même, Francesco alla pour la première fois chez Caterina. Dès qu'elle le vit, elle accourut l'embrasser avec cette franche cordialité qui exclut tout embarras ; ses paroles ex-

primèrent la reconnaissance dont elle était pénétrée ; elle voulut savoir en détail tout ce qui leur était arrivé, et ce ne fut qu'après avoir répété plus d'une fois l'assurance que Luigi était en sûreté qu'il put à son tour hasarder quelques questions sur Luisa ; mais son amie, qui lisait dans sa pensée, ne lui dit que ce qui pouvait le consoler, et se garda bien de lui confier les observations qu'un assez long séjour dans l'intérieur de la famille, l'avait mis à même de faire sur l'orgueil démesuré de Pierre et de Robert. Lione aimait plus tendrement sa sœur, et n'aurait pas résisté à ses prières. Il n'en était pas ainsi des deux autres ; du moins Caterina le pensait.

La santé de Luisa ne put supporter tant de chagrins réunis, elle tomba malade au bout de peu de jours ; et Caterina fut aussitôt s'établir près d'elle pour lui prodiguer les soins les plus tendres. Ils lui furent d'autant plus nécessaires, que Filippo envoya à Lyon deux de ses frères, et fit venir à Rome le prieur de Capoue.

Lorsque Luisa fut moins souffrante, et que le temps, produisant son effet ordinaire, lui permit de reporter sa pensée vers les circonstances qui avaient accompagné une perte si douloureuse, elle s'informa du sort des fugitifs. Et Caterina,

après l'avoir mise au fait de ce qui concernait Luigi, se livra au plaisir de louer celui qui avait été le compagnon fidèle de ses dangers. Elle n'ignorait pas que chacune de ses paroles versait un baume consolateur dans le cœur de Luisa ; aussi ajouta-t-elle : — que dès long-temps elle était persuadée que Francesco possédait toutes les qualités qui pouvaient le faire considérer comme le jeune homme le plus distingué de Florence, et que sa conduite, depuis cette fatale soirée, lui en avait donné l'entière conviction. Sans parler, dit-elle, de la piété filiale dont il offre le modèle, de cet amour pour sa patrie qui l'a porté à se livrer en ôtage aux Espagnols ; la fermeté et le courage avec lequel il a bravé toutes les conséquences d'une action que les âmes élevées loueront sans doute, mais que les autres taxeront d'imprudente et de coupable, doit être un sujet d'orgueil et de joie pour tous ceux qui lui sont attachés par les liens du sang ou de l'affection.

Luisa écoutait à demi soulevée sur son lit par l'oreiller qui la soutenait ; son joli visage un peu tourné vers Caterina, était enveloppé d'une légère coiffe de dentelle qu'attachait un ruban bleu terminé par un filet d'or ; deux rubans pareils

retenaient les manches d'un peignoir qui, laissant apercevoir le cou et la poitrine, montrait que la souffrance n'avait altéré que l'éclat de son teint, dont la blancheur, plus semblable à la cire qu'à l'ivoire, faisait ressortir la vive noirceur de ses yeux. Le nom de Francesco avait amené sur ses joues ce faible incarnat, signe ordinaire de la pudeur ; elle hésita une minute si elle devait ou non demander quelle était sa position actelle : mais détestant jusqu'à l'ombre de la feinte, elle questionna Caterina, non sans sentir une rougeur plus vive colorer son visage.

Celle-ci répondit : que depuis leur perte commune, il avait partagé et consolé sa solitude, il lisait les lettres qu'elle recevait des Selves ; il était toujours présent quand elle y répondait et comme elle avait suspendu ses soirées par affection pour la mémoire de Clarice, il la trouvait seule et n'en paraissait pas mécontent, et alors pensant à sa séparation de Luisa, elle ajouta sans réflexion, — qu'il la regardait comme la seule compensation à ses chagrins.

— De ses chagrins, reprit vivement Luisa, que lui est-il donc arrivé de fâcheux?

Caterina ne sut d'abord que répondre ; voyant que sa modestie l'empêcherait de comprendre le

sens de ses paroles, elle dit enfin : — que la position où le plaçaient les soupçons du gouvernement, lui inspirait des inquiétudes qui n'étaient que trop fondées ; que Pierre Vettori et Segui lui avaient montré de la froideur depuis son retour ; que la santé de son père devenait de plus en plus mauvaise, ce qui l'affligeait profondément, et qu'elle l'avait laissé dans un état presque désespéré, lorsque peu d'instans avant de partir, elle l'avait envoyé chercher pour lui apprendre la cause de son départ. Luisa, touchée de la peine que sa maladie lui avait causée, ne put s'empêcher de demander s'il avait eu quelquefois de ses nouvelles ? Quelquefois ? répondit-elle en souriant ; croyez-vous donc, chère amie, qu'on puisse vous connaître comme Francesco et moi vous connaissons, et vous sachant malade, rester un seul jour sans nouvelles de vous ?

Elle prononça ces paroles avec un accent si tendre, que Luisa, émue jusqu'au fond de l'âme, jeta ses bras autour de son cou, et toutes deux s'embrassèrent sans pouvoir retenir une larme.

Infortunée ! elle ignorait combien ses yeux étaient destinés à en verser.

Après un court silence que Luisa n'osait rompre, la petite Madalena vint mettre fin à un

entretien qui, en se prolongeant, aurait achevé de dévoiler ce qui, depuis long-temps n'était plus un mystère pour Caterina. Peu de jours après, la santé de son amie étant tout à fait remise, elle retourna à Florence.

La présence du duc y avait ramené les plaisirs; il avait vu à Arezzo, combien la multitude se laisse facilement distraire par eux, et il trouvait ainsi, tout en suivant son penchant, un moyen de soumettre le peuple qui, peu d'années auparavant avait su lutter avec tant de courage contre les forces réunies de l'empereur et du pape.

Il fut très-bien secondé par Salviati et Campana; l'un fut nommé surintendant des fêtes destinées à la noblesse florentine; l'autre imagina de faire revivre ces anciennes réunions connues sous le nom de *Potenze*. Les jeunes gens de la classe populaire, sous le commandement de chefs auxquels on donnait le nom latin d'Impérator, s'exerçaient aux luttes, aux joutes et autres jeux semblables, instituées ou au moins rétablies en 1342, sous la tyrannie du duc d'Athènes. Elles étaient tombées en désuétude au commenment du seizième siècle; le duc se plut à augmenter leur nombre, qui jadis se bornait à six;

il fit prendre aux nouvelles des noms qui se rapportaient aux lieux où se tenaient les séances; il changea aussi le nom des chefs qu'il plaça sous le commandement d'un seul Impérator; le duc de la Carde était à la tête des Cardeurs, le comte de la Bourbe à celle des terrassiers, ainsi du reste.

Au jour fixé pour la distribution des bannières, Alexandre les fit élever près des fenêtres de son palais et voulut assister à cette cérémonie, placé au milieu de ses gardes et revêtu de son armure. Et comme sa présence et d'autres motifs faisaient naître des discussions, il intervint un édit des huit magistrats chargés de la police intérieure, qui défendait à chacune des potenze de passer sur le territoire d'une autre, à moins de l'en avoir prévenue et d'en avoir obtenu la permission quatre heures auparavant, sous peine de déchéance des officiers; le même édit réglait les jours de réunion, les armes dont on devait se servir, les costumes qu'on devait porter, etc. Je suis entré dans ce détail pour prouver avec quelle facilité les hommes deviennent enfans; tout dépend de l'adresse du guide.

Quant aux divertissemens des classes plus élevées, leur choix se ressentit du caractère de l'homme choisi pour les diriger : les mœurs de

Giuliano Salviati étaient telles qu'on disait de lui : qu'il ne mettait pas ses vices au service des factions, mais qu'il se servait d'elles au contraire pour les alimenter ; voyant la prospérité du duc, il se mit en tête de devenir, comme il devint en effet, le directeur de ses secrets et honteux plaisirs.

Les pièces les plus licencieuses de l'époque furent représentées par ses soins : on vit reparaître sur le théâtre d'Aristotèle de San-Gallo, l'Assiolo de Cecchi, la Mandragola de Machiavel, la Cortigiana de l'Arétin, et on prépara la mise en scène de l'Aridosio de Lorenzo de Médicis. Ayant eu l'insolence d'inviter à ce spectacle la signora Ginori, qui était sa tante, elle lui répondit qu'il devait adresser ses invitations à ces femmes qui sont la honte de leur sexe.

Mais qu'importaient de telles paroles à ces corrupteurs de la morale publique et privée? L'ambition n'a-t-elle pas le don d'embellir les vices et de changer le nom des choses?

Aux pièces que nous venons de citer, on adjoignit celles dont les sujets étaient analogues ; la fidélité conjugale fut tournée en ridicule ; on ne respecta pas même les vierges saintes, toutes les vertus servirent tour à tour de risée à ceux qui

ne croyaient à aucune. Aux spectacles succédaient les danses ; à celles-ci de somptueux banquets où on se livrait à tous les excès.

Pendant tout le carnaval de 1535, Ginevra, femme de ce même Giuliano Salviati, parut régner en souveraine sur le cœur d'Alexandre, bientôt fatigué de cette liaison, il s'occupa avec plus d'assiduité encore de la signora Mozzi Saccheti, que nous avons déjà vue recevoir les soins de Lanfredini et de Filippo ; exprimer ses vœux et les voir exaucés fut à peu près la même chose pour le duc; mais Ginevra, adroite et ambitieuse, feignit de ne pas s'apercevoir d'une inconstance qui frappait tous les yeux; et pour conserver son empire elle se résigna non-seulement à cacher la souffrance de la vanité blessée, mais à favoriser, s'il était nécessaire, les nouvelles inclinations d'Alexandre. Elle savait comment s'exploitent les passions des grands, et elle avait lu dans Tacite des exemples qui pouvaient la guider dans cette infâme mais lucrative carrière.

Il n'en fut pas de même de l'infortunée Giulia, son goût pour les plaisirs n'empêchait pas que son âme ne fut tendre, et quoique l'ambition eût été le premier anneau qui l'attacha à Alexandre, soit qu'elle eût fini par l'aimer ou que l'amour-

propre prenne parfois l'apparence du sentiment le plus tendre, elle ne supporta pas l'abandon aussi patiemment que sa rivale, et elle en fut punie avec une cruauté vraiment inouie.

Nous observerons ici que la cause qui entraîne le plus de femmes à leur perte, vient d'une trop grande confiance en elles-mêmes. Le peu de stabilité des affections du duc était déjà connue, on savait ses amours vulgaires et ses promenades nocturnes, et cependant toutes se flattaient de pouvoir le fixer.

Mais aucune distraction n'était capable de faire négliger à Alexandre une seule des mesures qui pouvait creuser plus profondément les racines de son despotisme. On pourrait dire, en se servant d'un ancien proverbe, que la sirène ne montrait encore qu'un doux sourire, et cachait sa terrible queue. La feinte n'abusait plus les gens sensés qui s'affligeaient en silence, ne rassurait pas les témoins qui tremblaient, mais le joug était posé, la force manquait pour s'en délivrer, les prières et les remontrances auraient été superflues.

Ce fut donc au milieu des réjouissances et des fêtes qu'on commença à jeter les fondemens de la citadelle. Michel-Ange, invité par Alexandre Vi-

telli à venir choisir avec lui et l'ingémeur l endroit le plus convenable, répondit : Que le pape ne l'en avait pas chargé, et qu'il se regardait comme exclusivement à son service. Le duc furieux l'aurait fait arrêter sur-le-champ, s'il n'avait pas craint de mécontenter Clément; les amis de Buonarroti qui le conjuraient de céder, en lui représentant tout ce qu'il risquait, n'obtinrent pour réponse qu'un non qui n'admettait pas de réplique. Conduite digne d'un tel homme, et qui ne pouvait irriter Clément lui-même, qui comprenait que la faiblesse d'âme qui l'aurait fait obéir au duc était incompatible avec son génie.

Les travaux commencèrent le 27 mai, et peu de jours après Alexandre, entouré de sa cour, du sénat et de tous les magistrats, vint poser la première pierre. Un frère carme, qui passait pour un savant astrologue, en avait choisi le moment, et une messe solennelle fut célébrée en plein air pour implorer la protection du ciel, qui d'ordinaire l'accorde aux bons princes, mais qui manque rarement de châtier les mauvais.

Ainsi s'écoula la première année du règne d'Alexandre comme duc de Florence et de Toscane; Luisa la passa tout entière à la villa des Selves; sûre que le temps ni l'absence ne dimi-

nueraient pas l'affection qu'elle avait inspirée à Francesco, comme elle sentait qu'ils n'altéraient pas la sienne, elle voulut passer dans la retraite tout le temps que l'usage a consacré à la douleur.

CHAPITRE XVII.

Catherine de Médicis.

> « Notre prudence ne peut lutter contre elle comme les autres divinités, elle gouverne et régit son royaume. »
>
> Dante, *Inf.*, c. 7.

Le départ des deux Strozzi pour Lyon, avec une missive dont on cachait l'objet mais non l'importance, fit circuler le bruit que le pape se rapprochait du roi très-chrétien. On ne pouvait trai-

ter dans une ville si commerçante que des intérêts d'argent, et en voyant Filippo, qu'on regardait comme le trésorier de la cour de Rome, y envoyer ses fils, on tint pour assuré qu'il cherchait à réunir les sommes nécessaires pour entreprendre une guerre nouvelle. Peu à peu ces rumeurs firent place à d'autres, on parla d'alliance; puis enfin Clément, dans l'excès de sa joie, fit quelques confidences qui arrivèrent bientôt jusqu'à Florence. D'abord on ne put y croire, l'empereur lui-même le révoqua en doute, et dit que son frère François se jouait du pape, mais c'est surtout en politique que le vrai est souvent invraisemblable.

Entraînés par le penchant qui porte à croire aisément ce qu'on désire, les ennemis des Palleschi furent les premiers à y ajouter foi; ils espéraient que Clément s'aliénerait l'affection de Charles; que le mariage projeté entre Marguerite et le duc ne s'effectuerait pas, et qu'il en résulterait quelque mutation en Toscane.

Cependant la masse était encore incrédule, et il fallut pour la convaincre les préparatifs du trousseau, qui devait surpasser en magnificence ceux des plus grandes princesses de l'Europe : la surprise fut alors générale. Il faut convenir que

si l'histoire a de grands reproches à faire à Clément VII, pour les malheurs qui ont signalé son pontificat, elle doit aussi le louer d'avoir su imaginer d'abord, puis conduire à bien cette union, la plus extraordinaire peut-être que la fortune ait jamais faite.

Les Français ont accusé Catherine de Médicis d'avoir fomenté leurs troubles civils par sa fausseté et sa dissimulation : sans vouloir la défendre, je dirai que les circonstances difficiles dans lesquelles les premières années de sa jeunesse se passèrent, n'ont pas peu contribué, en développant les germes de ruses qui étaient en elle, à lui faire préférer dans l'âge mûr l'adresse à la force, et à jeter une teinte de défaveur sur la politique adoptée par elle, et que les écrivains français désignent sous le nom d'Italienne.

Lorsque la duchessina apprit ce qui se traitait pour elle, se souvenant des dangers passés, comparant la position de son père, incertaine et précaire, à l'éclat et à la grandeur de la maison de France, son premier mouvement fut de ne pas croire à un tel bonheur, aussi sa joie fut-elle excessive quand le pape lui annonça que tout était terminé et qu'elle devait se préparer à partir. Elle se mit en route pour Florence vers la fin du prin-

temps, accompagnée de Maria Salviati, veuve de Giovani de Médicis, et de Filippo Strozzi.

L'on annonça enfin le retour des Strozzi dont le deuil était fini. Francesco n'avait eu pour consolation durant cette longue absence que les nouvelles qu'il recevait par la signora Ginori; il fut tenté plus d'une fois de la prier de le conduire à la villa des Selves; un jour entr'autres l'ayant rencontrée en route, et lui-même étant à cheval, il s'approcha pour solliciter la permission de l'accompagner; mais croyant s'apercevoir qu'elle ne le désirait pas, il garda le silence et renonça à une démarche que Luisa n'aurait peut-être pas approuvée.

Elle revint avec Maddalena deux jours avant l'arrivée de la duchessina et fut loger chez sa sœur Maria; en rentrant dans Florence, sa première pensée fut pour son père et la seconde pour Francesco; elle ne l'avait pas vu depuis plus d'un an; toute inquiétude cependant était loin d'elle, des âmes semblables ne connaissent plus le soupçon lorsqu'une fois elles ont accordé leur estime.

Svelte et légère, elle voulut sauter en descendant de cheval, mais son pied s'embarrassa dans sa robe, et elle tomba sur le genou; se relevant sur-le-champ, elle ne put s'empêcher de dire en

souriant à Lione, qui était avec elle : — Si je croyais aux augures, celui-ci me paraîtrait assez mauvais.

— J'espère qu'il n'annonce rien de fâcheux, répliqua son frère. Mais il en ressentit une peine involontaire. Destiné à la marine, il avait étudié l'astronomie telle qu'on l'enseignait alors, il croyait à l'influence des astres, et de là un peu aux pronostics ; il n'eut deux ans après que trop de motifs de se rappeler ce funeste présage. Au bout de quelques instans la douleur que sentait Luisa devint assez vive pour prouver que cet accident était plus grave qu'on ne l'avait pensé d'abord; mais on n'en parla pas; l'arrivée de Catherine de Médicis préoccupait tous les esprits.

Par un de ces oublis de convenance qui semblent n'appartenir qu'aux passions coupables, Alexandre décerna l'honneur d'aller au-devant de la duchesse à Ginevra Salviati, qui la reçut à San-Gaggio avec douze jeunes filles des meilleures familles. Ce choix fut hautement désapprouvé; Catherine qui ignorait sa conduite, l'accueillit avec bienveillance, et Filippo ne la revit pas sans plaisir. Le duc parut bientôt après suivi d'un brillant cortège. A voir le cérémonial dont il fit usage dans cette circonstance, on aurait

pu croire qu'ils n'étaient pas parens, et certes Catherine ne le regardait pas comme tel, depuis que Filippo l'avait instruite de certaines particularités de famille.

Ses fils, qui étaient revenus de Lyon, accompagnaient le duc ; Maria était aussi venue avec son mari, et dès qu'il sut la cause de l'absence de Luisa, il demanda et obtint la permission d'aller l'embrasser.

Pendant ce temps, Caterina se rendit au palais d'Ottaviano qu'elle devait habiter, et congédia tout le monde, même le duc, sous prétexte qu'elle avait besoin de repos ; chacun fut étonné, à l'exception de la signora Maria qui avait pu durant le voyage se faire une idée de son caractère, où l'on voyait déjà prédominer une volonté ferme et une très-grande hauteur; elle en donna plus d'une preuve pendant son court séjour à Florence.

Filippo en se retrouvant entouré de ses enfans, ne put retenir ses larmes à la pensée qu'il les voyait pour la première fois sans leur mère, et eux-mêmes furent profondément émus de sa douleur. Au souvenir de Clarice se joignait aussi celui du sang dont elle était sortie, et il s'en suivait des réflexions qui pour n'être pas exprimées

n'en étaient pas moins pénibles. Mais le mariage de la jeune duchesse dont ils étaient les seuls et vrais parens, répandait tant de lustre sur leur maison, que se confiant dans l'avenir et satisfaits de leur réunion, ils se laissèrent peu à peu aller à de moins tristes pensées.

On savait que Filippo était nommé nonce pour conduire sa nièce en France; aussi vint-on le visiter en foule dès le soir même, mais il ne reçut que Baccio Valori, qu'on regardait déjà comme faisant partie de la famille.

L'existence de Filippo depuis la capitulation jusqu'à l'époque dont nous parlons, avait été agitée par beaucoup de chagrins et d'inquiétudes: chacun sait que les peines d'un père de famille sont doublement senties par lui; mais son bonheur se double aussi lorsque le caractère et les sentimens de ses enfans s'accordent avec les siens. Si ceux de Filippo étaient l'objet de l'amour paternel le plus tendre, ils y répondaient par un dévouement et une affection qui allaient presque jusqu'à l'adoration.

Luisa surtout, dans sa parfaite ignorance de beaucoup des choses de ce monde, ne pouvait même s'imaginer ce qui était connu des autres; les défauts de son père se voilant ainsi à ses yeux,

elle ne voyait en lui que des vertus et les qualités les plus aimables. Elle se montra dans cette soirée plus tendre, plus expansive que jamais, et l'amabilité s'accrut encore lorsqu'elle l'entendit demander à ses frères des nouvelles de Francesco, en disant qu'il lui rapportait de Rome les complimens de don Antonio. Le prieur de Capoue répondit qu'il l'avait vu depuis peu, et qu'il ne doutait pas qu'il ne vînt le visiter dès le lendemain, puisque dans la foule de clients et d'amis sur laquelle ils pouvaient compter, aucun ne lui semblait plus dévoué. Ces expressions étaient assez claires pour faire comprendre à Luisa sous quel jour ils considéraient Francesco; mais lorsque l'esprit est préoccupé d'une pensée qu'il chérit, le doute y pénètre difficilement, et la vérité ne le frappe qu'en se montrant à lui tout entière.

Francesco se rendit en effet le matin suivant au palais Strozzi : il fut reçu avec cordialité par Filippo et avec amitié par ses fils, et cependant il crut s'apercevoir d'un léger changement dans leur manière d'être avec lui. Ce n'était peut-être qu'un effet de l'espèce de fascination qui s'empare des hommes, même malgré eux, lorsque la fortune semble leur sourire; mais Francesco désirait

trop la main de Luisa pour ne pas être affligé et offensé de la moindre démonstration qui paraissait opposée à ses désirs. L'absence, et la douleur que lui avait causée la mort de sa mère, la lui rendait plus chère encore; l'amour nourri par l'admiration ne connaît plus de bornes. L'accident qu'elle avait éprouvé fut aussi un chagrin pour lui, mais rien ne pouvait le contrister davantage que la pensée de n'être plus le même pour la famille des Strozzi.

Quand le cœur est plein, l'amitié est la seule ressource; aussi les pas de Francesco se dirigèrent-ils vers la demeure de Caterina : et chemin faisant, il réfléchissait s'il devait ou non lui confier ses peines. Discret et sincère à la fois, il ne pouvait se résoudre à révéler un secret dont la moitié au moins ne lui appartenait pas. D'un autre côté, à qui demander conseil, sinon à elle? Et comment lui en demander sans lui ouvrir son âme?

Il était encore incertain lorsqu'il entra chez Caterina, mais son émotion était visible, et lui prenant la main, elle la serra plus tendrement qu'à l'ordinaire, comme pour encourager sa confiance. Il commença par parler d'une manière vague de la visite qu'il venait de faire, de la

chûte de Luisa, du regret de ne l'avoir pas vue, et.... là, il se tut et regarda Caterina, dont les regards étaient aussi tournés vers lui.

— Vous voulez peut-être me demander, dit-elle, si Luisa sera long-temps à se rétablir?

— Oui, et aussi....

— Ce n'est donc pas tout?

— Que voulez-vous dire?

— Que depuis long-temps, Francesco, j'ai lu dans votre âme, et comme je vous aime vraiment d'une affection de sœur, je crois qu'il est temps de venir à votre secours...

— A mon secours?

— Oui.... vous aimez.... et vous êtes aimé!...

Un rayon de bonheur anima les traits de Francesco.

— Ne sera-ce pas en vain? la famille est si orgueilleuse!....

— Mais Maddalena n'est-elle pas promise au fils de Baccio Valori?

— Conseiller du pape.... gouverneur de la Romagne.... un des commissaires au camp....

— Mieux vaudrait pour lui ne pas l'avoir été!

— Pour l'honneur, j'en conviens, mais non pour la dignité, ni pour le grade. Je vous le dis à regret, Francesco, ne vous laissez pas aller à

de trop flatteuses espérances. Si la signora Clarice vivait, peut-être parce qu'elle était Médicis, et qu'elle croyait que rien ne pouvait ajouter au lustre d'un si grand nom, aurait-on pu par des prières.... un dévouement profond.... une affection sans bornes espérer la fléchir.

Mais Filippo, qui va conduire en France une nièce qui doit s'asseoir si près du trône. — Qu'avez-vous ?... Vous pâlissez?

Quelques naturelles que fussent les réflexions de Caterina, elles lui causaient une angoisse dont son visage portait l'empreinte. N'osant pas lui dire qu'il se confiait à l'âme généreuse et à la ferme volonté de Luisa, il balbutia quelques mots insignifians et la quitta.

En sortant, il rencontra Pierre Strozzi qu'il n'avait pas vu le matin et qui le prenant affectueusement par la main, lui parla de sa sœur, l'engagea à venir la voir, l'assurant qu'elle le recevrait avec plaisir, comme un des meilleurs amis de leur mère. Cette conclusion n'était pas faite pour inspirer de grandes espérances ; Francesco cependant, se sentit tout ranimé et il rentra chez lui, sans même s'être aperçu de la foule qui se portait vers la maison d'Ottaviano, dans l'espoir de voir sortir la duchessina.

Sa partialité pour les Strozzi n'avait pas échappé à Alexandre, il en était blessé, mais il sentait trop l'honneur qu'elle faisait rejaillir sur lui, pour ne pas dissimuler, et continuer à l'entourer d'hommages : il fut donc de bonne heure chez Ottaviano, et apprit qu'elle venait de sortir avec Filippo et la signora Maria ; car tout fier de la préférence que sa nièce lui accordait, il s'était empressé de la conduire chez Michel-Ange, sous prétexte de lui faire voir le monument de son père, mais en effet pour donner au peuple une preuve de son crédit près d'elle.

Ces chefs-d'œuvre furent admirés par Caterina, comme ils pouvaient l'être par une aussi jeune personne. On dit qu'elle pleura en voyant les traits de son père reproduits sur le marbre, mais on ne sait si ces larmes n'étaient pas le début d'une vie où la sincérité ne se montra jamais qu'entourée de nuages.

Quand ils revinrent, le duc et les principaux citoyens de Florence l'attendaient pour la complimenter ; et parmi eux se distinguait Cosimino, bien de figure ; il avait dans le regard une expression sinistre, mais Caterina qui y découvrit je ne sais quoi de semblable à elle, le reçut avec

bonté, ne soupçonnant pas qu'il serait un jour l'héritier de tous les biens de sa famille.

Les traits et les manières de la duchessina parurent également changés; on la trouva plus impérieuse et plus sévère, et elle de son côté, pensa que l'air important des Palleschi, semblait dire que les Médicis leur devaient Florence. Pour eux, ils la virent avec dépit s'adresser souvent à Filippo et ne montrer ombre de déférence qu'à lui seul.

Quant à sa personne, elle était d'une taille médiocre et visiblement portée à l'embonpoint; son visage n'était pas tout à fait rond, son nez bien dessiné, ses lèvres vermeilles, la petitesse de ses mains et de ses pieds, le port de sa tête n'étaient pas sans grâces, mais en la regardant avec attention, les charmes de son sexe disparaissaient pour faire place aux indices de qualités qui ne sont pas d'ordinaire son partage. On pouvait déjà découvrir les traces de cette force de volonté qui la fit tirer elle-même de prison le prince de Condé, sans consulter ni le parlement ni son conseil; du courage qui la porta à se mettre avec son fils à la tête de l'armée qui prit Rouen; et enfin de l'astuce profonde qui,

faisant servir à ses fins la magnanimité elle-même, la décida à livrer un traître qui voulait la servir, à l'ennemi dont il avait promis de la délivrer.

Après les premiers complimens, on passa dans le grand salon où le trousseau était exposé. Il surpassait, pour le choix et la rareté des objets, tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. L'industrie florentine et le faste romain y avaient réuni avec profusion tout ce qui entre dans la toilette d'une femme. On y voyait avec ces riens charmans dont le nom varie sans cesse, une multitude d'écrins remplis de bijoux, et les dames qui suivaient la duchesse, ne pouvaient rassasier leurs regards de cette réunion de diamans, de perles et de pierres précieuses.

Trois des artistes les plus célèbres avaient été choisis pour donner à la France une idée de la perfection des arts en Italie. Jules Romain, Giovanni des Carniole et Valerio Vicentino. Le premier avait peint le clavecin, le second avait travaillé avec le Piloto aux ornemens du miroir; la boîte destinée aux parfums, était taillée par le dernier, divisée en dix-sept compartimens; on avait gravé en creux, sur le cristal de roche, les principaux faits de la vie du Sauveur. Le temps

a respecté ce chef-d'œuvre, il n'en est pas ainsi des deux autres.

L'élève de Raphaël avait peint sur le devant du clavecin les Muses dansant avec Apollon, et il avait su si bien imprimer à chacune le caractère qui lui est propre, que la postérité les a regardées comme les rivales de celles qu'on doit au ciseau des anciens. Le parnasse italien était représenté sur le dessus de l'instrument; le Dante, placé à la cime, dédaigneux et fier, semblait se réjouir en voyant que nul n'osait suivre la route escarpée qu'il avait parcourue; un peu au-dessous, et sur le côté opposé du mont dont l'accès était plus facile, Pétrarque était assis, l'Amour accordait sa lyre, et lui, regardant le ciel, où brillait l'étoile de Vénus, paraissait redire ce vers :

Deh! perchè tacque, ed allargò la mano?

Sur la droite et plus bas encore, on voyait dans un pré émaillé de fleurs, Boccace entouré de jeunes filles; sa tête était appuyée sur sa main. On lisait sur un livre ouvert posé sur ses genoux, ces mots : *Journée* 5me, *nouvelle* 1re.

Ses nombreux imitateurs l'approchaient de plus près que ceux de Pétrarque, mais aucun n'atteignait ces fleurs, emblèmes de la grâce.

Laissant loin de lui Bogardo, l'Arioste touchait presque au plateau où le Dante était seul; l'œil le suivait à peine au milieu d'une foule de fantômes que renfermaient des nuées transparentes et légères; ingénieuse allusion à l'imagination, la plus féconde que la nature ait jamais produite.

Le plan de cette admirable composition avait été suggéré par Baldassar Castiglione qui, se rappelant l'affection dont l'avait honoré Giuliano de Médicis à la cour d'Urbino, avait voulu concourir à l'ornement d'un des présens offerts à sa nièce.

La glace sortie des manufactures de Murano, était aussi un chef-d'œuvre de l'art, Piloto y avait adapté une large corniche en or et un fronton du même métal, que semblaient soutenir deux éléphans d'argent. Les emblèmes les plus gracieux puisés dans la fable, y étaient exécutés avec une perfection au-dessus de tout éloge. Vingt flambeaux d'or, gravés par Caradosso, complétaient ce trousseau vraiment remarquable.

La duchessina parut satisfaite, mais déjà elle était trop préoccupée d'idées ambitieuses pour accorder à de tels objets l'attention qu'ils méritaient; elle adressa quelques mots aux femmes

qui étaient venues lui faire leur cour, mais on voyait qu'elle n'oubliait pas l'immense distance qui la séparait d'elles. Elle parla peu aux hommes, et montra si peu d'affabilité pendant le banquet somptueux qu'on lui offrait, que ce jour même on s'accorda à dire, que sans parler de la figure, elle était du reste bien inférieure à sa cousine Luisa.

Ne pensant qu'à elle seule, Francesco rentré chez lui avec la lueur d'espoir inspirée par les paroles de son frère, passa plusieurs heures à méditer et à goûter d'avance, pour ainsi dire, le bonheur qu'il allait éprouver en la revoyant; il trembla cependant lorsqu'il entendit sonner à l'église San-Niccolò la cloche qui annonçait la vingt-troisième heure.

Ce soir là, son père lui demanda par extraordinaire où il allait, et lorsqu'il le sut, il dit froidement en parlant des Strozzi : — Famille, qui tôt ou tard aura une triste fin.

Francesco ne demanda pas le motif de cet arrêt, mais il l'affligea profondément, et ce fut presque sans force qu'il s'achemina à pas lents vers le palais Ridolfi, il trouva Pierre sur le seuil qui lui sourit, en disant :

— Montez : Luisa est seule avec Maria.

— Je ne voudrais pas les déranger, répondit-il, peut-être désirent-elles causer ensemble.

—Non, non, les affaires des femmes sont peu importantes.

—Et messire Filippo?

— Il a dîné avec la duchessina : je ne l'ai pas revu depuis.

Le cœur de Francesco battait avec violence : il allait donc la revoir après une si longue absence, il allait entendre le son de sa voix, lui, pour qui la nature entière était muette depuis tant de mois!

Aucun domestique ne se trouvait dans l'antichambre, de sorte qu'il s'introduisit lui-même avec l'ordinaire : —Peut-on?... Luisa reconnut sa voix avant de l'avoir vu. Elle était sans lumière, ce qui empêcha sa sœur de remarquer la rougeur qui couvrit son visage; Francesco au contraire était pâle et ses traits légèrement altérés.

— Entrez, dit Maria, et se levant elle vit Francesco qui commençait à s'excuser en racontant que messire Pierre l'avait engagé..... Mais elle l'interrompit, et le prenant par la main : —Venez, dit-elle, Luisa est là sur le canapé; je vais demander des lumières et je reviens.

Incapable d'entendre ce qu'elle lui disait, il s'approcha d'un pas incertain et tremblant; Luisa,

revenue de la première émotion, lui tendit une main aussi froide que la glace, et sentit la pression de ses lèvres avant qu'il eût prononcé un seul mot.

Maria était déjà revenue et priait Francesco de s'asseoir.

— La santé de votre père? dit alors Luisa.

— Elle n'est pas meilleure qu'hier, répondit-il en soupirant, et les souffrances d'hier étaient celles de la veille !

— J'en suis désolée. Avez-vous vu depuis peu la signora Ginori?

— Ce matin.

— Quelle charmante enfant que Giuletta! Il me semble qu'avec une fille semblable toutes les mères seraient heureuses.

— Ainsi le fut la signora Clarice... Mais pardonnez si je réveille.....

— Non, non, Francesco, le souvenir de notre mère que nous avons sincèrement pleurée, dit-elle en se tournant vers sa sœur, ne réveille en nous que la pensée de ses vertus.

Dans ce moment on apporta les flambeaux, et ils échangèrent un regard aussi tendre et aussi doux que celui qui, bien des mois auparavant, avait décidé de leur sort; un soupir involontaire

leur échappa, et peut-être se seraient-ils trahis devant Maria, si on n'était venu annoncer la visite du duc et de la duchessina, qui étaient déjà descendus de cheval.

— Je me retire, dit aussitôt Francesco.

Un second regard leur servit d'adieu, et Maria, donnant l'ordre à une de ses femmes de le conduire par un autre escalier, il sortit sans rencontrer personne. Près du pont de la Sainte-Trinité, il trouva Caterina, mais en apprenant que le duc était là, elle s'en retourna; il l'accompagna, et tous deux passèrent tristement la soirée, agités par je ne sais quel pressentiment qui n'était que trop fondé, car c'est ce soir même que se forma le premier anneau de la chaîne de malheurs qui devait conduire au tombeau cette femme à laquelle la nature avait prodigué ses dons les plus rares.

Les deux cousines ne s'étaient pas vues depuis plus de sept ans, et Catherine qui avait entendu vanter la beauté de Luisa, tourna en entrant ses yeux de son côté, sans faire grande attention à Maria, qui avait été au-devant d'elle; puis, en véritable femme, elle pensa que ce n'était pas une merveille.

Après l'avoir embrassée avec affection, elle s'assit près d'elle; le duc, Filippo et Baccio se placè-

rent vis-à-vis; mais dès qu'Alexandre aperçut ce visage, mélange heureux de modestie, de grâces et d'attraits, il en fut si émerveillé et si épris, que la voir et désirer la posséder ne fut pour lui qu'une même chose : et comme l'admiration excessive ne se répand pas en paroles, le silence qu'il garda fit d'abord espérer à Luisa qu'elle n'aurait pas le déplaisir de le voir souvent.

Elle se trompait cruellement et l'illusion ne fut pas longue : tandis que la duchesse et elle effleuraient rapidement les sujets variés qui s'offraient à leur pensée, le duc, peu maître de ses impressions, laissa si bien voir ce qui se passait en lui, qu'il fut impossible à Luisa de ne pas s'en apercevoir; et Baccio qui l'avait remarqué le premier, et qui avait le malheur de croire toujours à ce qui pouvait lui être utile, s'en réjouit, calculant déjà qu'une telle inclination, en faisant rompre le mariage du duc avec Marguerite, le porterait à s'allier à la France ; et alors ne pourrait-on pas, soit par adresse, soit par le crédit de Filippo, obtenir de cette puissance la permission de faire la conquête de Sienne. Bien entendu qu'il en serait le premier gouverneur.

Sous l'influence de ces rêves, il s'empressa, lorsqu'il sortit avec le duc, d'amener l'entretien

sur les perfections de Luisa; celui-ci s'étendit en éloges sur ses charmes, et tous deux s'enchantèrent mutuellement, l'un croyant déjà être heureux, et l'autre comptant les ducats que lui rapporterait son gouvernement futur.

Le lendemain il alla faire sa cour au duc, qui, imaginant de lui faire remplir dans cette occasion importante le rôle que Giomo remplissait d'ordinaire, lui dit qu'il désirait aller voir Luisa; que la veille il était censé accompagner sa sœur, et qu'il voulait qu'elle comprît que cette visite était pour elle. Baccio fut ravi, et ils partirent.

Luisa, déjà mécontente des manières du duc, que Filippo et Maria n'avaient pas remarquées, parce qu'ils étaient tout occupés de la duchessina, le fut plus encore de cette visite imprévue, et après avoir prié sa sœur de ne pas la quitter, elle sut, sans être impolie, se conduire d'une manière qui aurait fait renoncer à ses projets tout autre qu'Alexandre, mais lui n'y trouva qu'un motif de plus d'y persévérer; tandis que Baccio prenait l'extrême réserve de Luisa pour un effet de sa modestie, tous deux en se trouvant seuls reprirent l'entretien de la veille.

Le matin suivant, Baccio vint trouver de bonne heure Filippo dans son cabinet; il lui dit sans

autre préambule que le duc était épris de sa fille; que cette union changerait entièrement la politique de l'Italie, et il ajouta tous les argumens qu'une imagination féconde et l'habitude des affaires suggère en pareil cas pour faire paraître probable ce qui est impossible.

Filippo écouta d'abord comme on écoute une chose qui nous semble non-seulement invraisemblable, mais dont l'idée déplaît. Amené peu à peu à y réfléchir, il finit par penser que lorsque sa nièce épousait un fils de France, la main de sa fille était un honneur pour Alexandre. Il restait, il est vrai, la tache de la naissance du duc, et la haine secrète qui divisait les deux familles, mais il se sentait porté à passer sur le premier inconvénient, et le mariage projeté pouvait faire cesser l'autre.

Une difficulté plus grave et sur laquelle le cœur de Filippo ne se sentait pas capable de transiger, c'était le consentement de Luisa; mais Baccio assura qu'il se chargeait de l'obtenir, il le pria de ne pas lui en parler. Il ne manqua pas d'ajouter qu'un tel événement le placerait dans la position qu'il occupait du temps de Lorenzo, et qu'il serait bientôt l'arbitre de Florence. Si bien que Filippo le laissa maître d'agir. Le lendemain Baccio était au palais.

Après avoir tracé au duc un tableau animé de l'état de l'Europe, lui avoir rappelé l'indignation profonde que Clément nourrissait contre Charles V, il conclut que par la force des événemens il serait forcé de changer la marche de sa politique.

— Hé bien?

— Mon avis serait de les prévenir : je me lierais dès à présent avec la France, j'abandonnerais le projet d'épouser Marguerite d'Autriche.

— Vous pouvez bien penser que je n'en suis pas épris.

—C'est pour cela que je viens proposer la main de Luisa Strozzi.....

— Pour qui? pour Giomo? je crois qu'il est trop tard, il a des engagemens avec la sœur de Lorenzino.

Ces paroles firent connaître à Baccio l'homme qu'il s'était donné pour maître, et ne pouvant dissimuler sa colère, il répondit que dans tous les cas la protection de la duchessina serait nécessaire pour obtenir à Giomo le grand cordon de France.

Alexandre feignit de ne pas comprendre l'ironie et termina en disant qu'il n'avait rien à craindre, sûr de la protection de l'empereur, et avec des conseillers prudens et habiles.

Baccio, vivement piqué, résolut de se venger, et y aurait réussi, deux ans après, sans la fermeté d'Acciajuoli et de Guicciardini. Il dit à Filippo qu'Alexandre n'était pas disposé à changer de politique, qu'ainsi on ne pouvait penser à rompre le mariage, et la chose resta secrète.

On préparait les fêtes que Florence voulait donner au dernier rejeton du grand Lorenzo, et la duchessina, reçue en souveraine au couvent des Murates, y assista à une représentation des noces d'Isaac et de Rebecca; ayant ensuite voulu voir toutes les religieuses qui s'y trouvaient lorsqu'elle avait été amenée par Silvestro Aldobrandini, elle ne dissimula pas son mécontentement à celles qui s'étaient montrées alors favorables au parti populaire.

Luisa accompagnait souvent sa cousine, et le duc, sans cesse près d'elle, révélait à l'œil observateur de Baccio la perversité de ses projets. Elle dansa pour la première fois au bal que donna Ottaviano, et inspira à trois jeunes gens des principales familles de Florence le désir d'obtenir sa main. L'un était Francesco Pazzi, ami de ses frères, et qui l'avait remarquée deux ans avant à la fête que son père avait donnée; le second, Thomasso Strozzi, était un parent éloigné, lié aussi

avec ses frères. Il possédait un de ces caractères fermes et décidés qui plaisent tant aux femmes dès qu'ils en sont connus. Le troisième ne l'avait vue que depuis peu de jours, il l'avait rencontrée lorsqu'elle revenait à cheval des Selves; sa grace l'avait tellement frappé qu'il l'avait suivie, avait été témoin de sa chûte, et depuis lors ne pensait qu'à elle.

C'était Luigi Capponi, d'un aspect agréable sans avoir rien de remarquable ; il était affable, presque timide, mais d'une douceur et d'une bonté sans égales. Il appartenait par sa famille, et plus encore par son éducation, à la faction Pallesca, et plus particulièrement à la partie qu'on désignait sous le nom d'*Ottimati*. Modéré et paisible, il avait horreur des troubles, désirait un gouvernement juste, et espérait que le temps donnerait de la sécurité à Alexandre et que celle-ci lui inspirerait des sentimens de clémence et de modération.

Chacun d'eux chercha à plaire et à exprimer ce qu'il pensait, et Luisa aurait naturellement tourné son attention sur les diverses qualités qui les distinguaient, si l'état de son cœur le lui eût permis. Inquiète de ne pas voir Francesco, elle apprit avec un vrai chagrin que la maladie de son

père avait pris depuis deux jours un caractère très-alarmant.

Dans les fêtes successives qu'on offrit à la duchesse, où des convenances de famille forçaient Luisa de paraître, les trois jeunes gens dont nous venons de parler continuèrent à montrer par leurs soins assidus la vive impression qu'elle avait produite sur eux, mais le duc oublia si bien ce qu'il devait à Luisa, que son père s'en aperçut et ne cacha pas à Baccio la douleur qu'il en ressentait; pour elle, sans en dire la cause, mais avec l'aveu de Filippo, elle s'abstint sous un léger prétexte de prendre part à aucun divertissement.

Son absence fut remarquée, et trois personnes surtout s'en affligèrent; Baccio les prit à part, et il ne lui fut pas difficile d'obtenir de chacun l'assurance qu'il serait heureux d'être l'objet du choix de Luisa. Baccio connaissait trop le monde pour ne pas juger que si le duc persistait dans ses coupables projets, il s'en suivrait une rupture ouverte, qui, du vivant du pape, ne pouvait produire que la ruine des Strozzi et par conséquent la sienne. Il crut que le meilleur moyen d'arrêter les entreprises du duc était de marier promptement Luisa. Le rang et la considération dont jouissait Luigi Capponi dans le parti des Médicis le lui fit préférer aux autres.

Comptant sur l'aveu de Filippo, il le présenta à Maria, chez qui il allait souvent voir la petite Maddalena, lui disant que c'était un jeune homme peu au fait des habitudes du monde, et qui désirait en connaître les usages. Il ne pouvait mieux choisir, cette maison était un parfait modèle d'urbanité et de bon ton.

Luigi était rempli d'excellentes qualités. Quand Luisa put les apprécier, qu'elle connut sa modestie et sa candeur, si Francesco ne cessa pas de lui être cher, si elle le regarda avec indifférence, on ne peut dire du moins qu'il lui inspira aucun éloignement. Baccio, qui avait vu s'évanouir ses prétentions sur Sienne, s'en réjouit et en parla à Filippo, celui-ci à ses fils, et tous se réunirent pour faire part de cette proposition à Luisa.

Comme elle s'attendait à être tôt ou tard demandée par un de ces trois jeunes gens, cette démarche ne la surprit pas; elle répondit avec beaucoup de modestie qu'elle remerciait sincèrement Capponi de l'honneur qu'il lui faisait, mais elle demanda du temps pour se consulter elle-même, avant de faire une promesse qui devait être irrévocable.

CHAPITRE XVIII.

Mariage.

« Cruel amour ! pourquoi embellis-tu si rarement nos destins ?

L'Arioste.

Ce même jour, la duchessina vint au palais Strozzi passer la soirée en famille, et tous les efforts de Luisa pour se contraindre, ne purent empêcher son père de remarquer en elle cette

mélancolie qu'il est si difficile de cacher lorsque le cœur est profondément affligé. L'idée que les affections de sa fille n'était plus libres ne s'offrit cependant pas à sa pensée; il attribua sa tristesse au regret de ne pas former une union plus illustre dans un moment où l'exemple de Caterina avait dû augmenter ses espérances; et il ne soupçonnait pas que Luigi pût déplaire, tant il réunissait d'avantages personnels. Déterminé dans tous les cas à ne jamais la contrarier, il fut plus affectueux encore que de coutume, et les tendres caresses qu'il lui prodigua lorsqu'elle l'embrassa avant de se retirer, versèrent un peu de baume dans son sein. Elle forma le projet de consulter Caterina dès le lendemain. Le désir de voir Francesco s'offrit aussi à sa pensée, elle le réprima en se rappelant le devoir sacré qui le retenait près du lit de son père; elle se coucha, triste, mais décidée à ne pas séparer le don de sa main de celui de son cœur.

Son sommeil fut agité et interrompu; réveillée par l'horloge du couvent voisin, elle compta toutes les heures de cette nuit qui lui parut d'une insupportable longueur.

Caterina qu'elle avait fait avertir, arriva de bonne heure, la trouva levée et écrivant une

lettre qui ne contenait encore que ces seuls mots : Ma chère Giulia. Elle s'était arrêtée là, comme indécise sur ce qu'elle devait ajouter. En voyant son amie, elle posa la plume, courut se jeter entre ses bras, et d'une voix plaintive, elle lui raconta en peu de paroles la demande de Luigi.

Caterina répondit : que la prudence devait être son guide dans cette circonstance, la plus importante de la vie, comme dans toutes les autres.

— Et c'est avec cette sévérité que vous me répondez ?

— Moi sévère?... et pour vous?... Ah! ma chère, je vous parle comme une amie véritable doit le faire ; si je vous ai blessée, c'est que la blessure est vive et profonde.

— Que me dites-vous ?

— Chère amie, j'ai respecté votre secret, mais depuis long-temps il n'en est plus un pour moi....

La nature fut ici la plus forte et Luisa laissa échapper quelques larmes ; Caterina sans paraître s'en apercevoir lui demanda si elle devait en parler à Francesco.

— Que me conseillez-vous ?

— De le faire.

— Mais....

— Vous ne le pouvez pas, sans doute, mais moi.... L'amitié qui nous lie m'en donne le droit.

Caterina ne voulait pas lui ôter sur-le-champ tout espoir, elle n'en avait aucun. — Je verrai Francesco, continua-t-elle, je lui ferai part du parti qu'on vous offre,.... et je saurai ce qu'il pense.

— Pouvez-vous en douter?

— Non, mais....

— Achevez.

— S'il craignait un refus ?

— Un refus !

— Et vous, ma chère Luisa, je ne pense pas... je ne puis pas penser que vous vouliez vous marier contre l'expresse volonté de votre père.

— Mais je ne puis croire qu'il s'y oppose.

— Je voudrais aussi pouvoir le penser.... mais....confions-nous à la Providence.

— Oui, à elle qui lit dans mon cœur.... En se penchant vers Caterina, elle l'embrassa ; après quelques instans de silence, celle-ci lui serra affectueusement la main et la quitta pour s'occuper de remplir sa promesse.

Une inconcevable fatalité semble parfois peser

sur nos destinées! Caterina apprit en rentrant chez elle, la mort d'Alexandre Nasi. Elle en fut très-affectée, non-seulement parce que tout Florence aimait et respectait cet excellent homme, mais aussi parce qu'elle voyait retarder le moment de causer avec Francesco, et une explication lui semblait nécessaire, tout en pensant qu'on ne devait rien espérer.

Pour lui, depuis que l'état de son père était devenu plus alarmant, il ne l'avait pas, pour ainsi dire, quitté un seul instant. A l'exception de courts intervalles accordés dans le jour à un repos nécessaire de quelques minutes, prises tandis qu'Alexandre sommeillait, pour respirer un air plus pur; il ne sortit jamais de sa chambre, ne pouvant se décider à le confier, ne fût-ce qu'un moment, à des soins moins tendres que les siens, et résolu, quoiqu'il se sentît frémir à cette seule pensée, de ne pas permettre qu'une autre main que la sienne fermât ses yeux lorsqu'il s'endormirait dans le sommeil du juste.

Nasi avait pour médecin le célèbre Francesco de Montevarchi, que de nombreuses et brillantes relations mettaient au courant de tout ce qui se passait; souvent il cherchait à distraire son malade par le récit des fêtes, et il ajoutait que

Luisa Strozzi en était le plus bel ornement. Francesco savourait ces mots en silence et ne se doutait pas que son père, instruit par les soins officieux de frère Niccolo, l'examinait alors et réfléchissait aux moyens de rendre moins pénible ce qu'avant de mourir, il était déterminé à lui dire. L'hydropisie de poitrine qui le conduisait au tombeau, avait fait depuis quelques jours des progrès effrayans, mais il conservait toutes les facultés de son esprit. Le matin qui précéda celui où Luisa avait vu Caterina, il renvoya toutes les personnes qui étaient dans sa chambre, et faisant asseoir son fils près de son lit, il lui prit la main et lui parla ainsi :

— Peu de jours, et peut-être peu d'heures, me restent à vivre ; mon fils écoute-moi donc avec attention, car les paroles des mourans sont sacrées.

Francesco pâlit à ces mots, mais son père continua en lui serrant plus fortement la main. — Tu sais si je m'en suis rapporté à d'autres qu'à moi-même pour te donner cette éducation qu'on ne peut recevoir d'aucun précepteur. Tu saissi je n'ai pas été le compagnonassidu de tes jeux et de tes études, si j'ai voulu un seul instant te confier à des gens mercenaires, quelque honnêtes

qu'ils fussent. Te tenant par la main et conformant ma marche à la tienne, je me plaisais à t'accompagner et à insinuer peu à peu dans ton ame, et à ton insu, des sentimens de justice, de générosité, de compassion pour tes semblables. Tu as cru sous mes yeux, et je puis dire qu'il n'y a pas eu un jour, pas une heure peut-être où mon cœur n'ait palpité pour ton bonheur.

Quand la jeunesse a commencé pour toi, mes regards t'ont suivi constamment, et si, après les vicissitudes de notre malheureuse patrie, j'ai permis tes relations avec les Strozzi, c'est que l'ame élevée de leur mère m'était un gage assuré que, méprisant les vices de Filippo, tu recevrais d'elle de nobles et vertueuses inspirations; ce qu'est Filippo, tu le sais, tu connais son peu d'éloignement pour les gains rapides, sa facilité à passer d'un parti dans un autre; combien il s'en est peu fallu que du temps de Soderini, il ne fit périr Stuffa, par une incroyable bassesse; ainsi, autant le vice est loin de la vertu, autant Filippo doit être loin de toi.

Depuis la mort de sa femme, je ne t'ai jamais perdu de vue; tes projets, tes désirs me sont connus, et cependant je te demande au nom de tout ce que j'ai fait pour toi, de respecter ma

mémoire et de ne pas t'allier aux Strozzi. Je ne dirai pas que tu ne dois attendre de cette orgueilleuse famille qu'un humiliant et douloureux refus; lors même qu'il n'en serait pas ainsi, cette union serait le plus grand chagrin que pût éprouver un père qui aime tendrement son fils : Filippo n'a plus d'autre alternative que de partager l'autorité d'Alexandre, ou de se perdre, et tôt ou tard ses parens partageront son sort. Dans le premier cas il faudrait pleurer ton crime, dans le second ton malheur. Ainsi, je t'en prie, je t'en conjure, comme un père peut prier et conjurer son fils, respecte mon souvenir et ne t'allie pas aux Strozzi..... Je ne veux pas que tu me répondes, parce que je désire que l'accomplissement de mes espérances ne dérive pas d'une promesse, mais d'un sentiment; ta douleur sera grande, je le sais, mais les âmes fortes comme la tienne, supportent l'angoisse pour ne pas manquer à leurs devoirs.

Chaque mot avait été pour Francesco un coup de poignard, souvent il avait voulu parler, son père l'en avait toujours empêché, et à présent, voyant que toute réponse lui était interdite, que sa liberté lui était laissée, il sentait son désespoir s'accroître et la force de résister lui échap-

per. Tel qu'une statue, il ne pouvait rien exprimer; Alexandre le regardait fixement, mais soit que le moment fut arrivé, ou que la violence qu'il s'était faite pour causer tant de chagrin à son fils l'eut accéléré, ses yeux se voilèrent tout à coup, et il ne put que murmurer — mon cher enfant, je me meurs. Francesco fondit en larmes, se leva, et inondant son visage de pleurs, il s'écria dans l'agonie du désespoir : — Votre volonté sera faite.

Soit illusion, soit réalité, son père lui parut plus calme : il reprit sa main qu'il pressait de temps en temps, mais son regard n'avait plus d'éclat et des paroles inachevées s'échappaient seules de ses lèvres. Il rendit son ame à Dieu vers le milieu de la nuit, entouré de son confesseur et du père Celestino, sans avoir quitté la main de Francesco qui ne voulut jamais l'abandonner.

Preuve touchante d'affection! la seule sans doute que puissent recevoir de nous ceux qui nous sont chers, lorsqu'ils s'approchent d'une vie meilleure : la seule aussi qui puisse adoucir pour eux l'amertume des derniers instans qu'ils passent sur la terre.

La pompe de ses funérailles fut l'abondance

des aumônes; il fut accompagné dans sa dernière demeure par ses plus vertueux compatriotes, et une foule immense de pauvres, dont la douleur était sincère. Peu de pères ont été pleuré de leurs fils comme il le fut du sien. Le parti populaire qui honorait sa vertu le regretta beaucoup, et les Strozzi eux-mêmes furent fâchés de sa mort, parce qu'ils le regardaient comme des leurs; pour Luisa, sa douleur fut en proportion de celle de Francesco.

Tant qu'Alexandre avait vécu, toutes les pensées de son fils s'étaient réunies sur lui, mais lorsque ses restes mortels furent rendus à la terre et que, se rappelant peu à peu ce qui était arrivé, il se dit que les dernières paroles de son père le séparaient pour toujours de Luisa, à peine pouvait-il le croire. Semblable à celui qu'agite le délire, les souvenirs du passé s'offraient à son esprit sans ordre et sans suite. Renfermé dans sa chambre, il repoussait avec obstination les consolations même de l'amitié et semblait quelquefois furieux, mais le plus souvent stupide. L'image du sacrifice qu'il avait promis de faire lui était sans cesse présente; on l'entendait répéter comme un insensé : — Elle est perdue : et durant des semaines entières, il répéta ces seuls mots, ne

sortant de cet affreux état que pendant de courts instans, où la pensée des vertus de son père l'absorbait tout entier.

Les qualités de Luigi Capponi continuaient à le faire aimer et même admirer par tous les Strozzi, à l'exception de Luisa; car l'on sait que l'amour, lorsqu'il mérite ce nom, est le plus exclusif de tous les sentimens.

Elle était aimable pour lui comme elle l'était pour tout le monde, sans avoir rien de plus à lui accorder. Mais Luigi était si timide et si modeste, il appréciait si bien les perfections de Luisa, que, craignant presque de ne pas mériter les politesses qu'il en recevait, il paraissait content et se trouvait heureux de pouvoir espérer. Luisa attendait avec impatience que Caterina put voir Francesco, l'excès de sa douleur s'y opposait encore.

Les vaisseaux qui devaient venir à Livourne chercher la duchessina furent heureusement retardés par les vents, et tant qu'elle était à Florence, elle occupait presqu'exclusivement les Strozzi : mais un soir qu'elle vint les visiter avec le duc, ses manières prirent un caractère si offensant que Filippo reconnut la nécessité de marier Luisa sans délai, et dès qu'il se trouva seul avec elle, il la pria avec toute la douceur du père le

plus tendre de vouloir bien lui dire ce qu'elle pensait d'une chose qui ferait le bonheur de toute sa famille, et elle le supplia, en soupirant, de lui accorder encore un peu de temps.

L'on était arrivé à l'époque où l'Eglise a coutume de prier de nouveau pour les défunts, et Francesco s'associa par de nouveaux bienfaits aux prières qui imploraient le bonheur des justes pour l'ame chérie de son père. Une semaine se passa encore sans qu'il vît personne; enfin Caterina, après lui avoir écrit une lettre remplie des plus douces consolations, le pria de venir la voir un soir pour une affaire très-importante. Il fut facile à Francesco de pressentir le motif de cette demande, et après l'avoir prévenue du jour et de l'heure, afin de la trouver seule, il s'y rendit l'ame oppressée des plus tristes pensées.

Suivant l'effet que produit la vue des personnes qui nous sont chères, lorsqu'on vient d'éprouver un grand malheur, tous deux pleurèrent avec amertume en s'embrassant.

Après l'avoir laissé donner l'essor à sa douleur, elle chercha à le calmer en lui parlant de son père, puis elle lui dit la position dans laquelle se trouvait Luisa..... Et ce qui me fait le plus de peine, ajouta-t-elle, avant qu'il eût pu lui répon-

dre, c'est que vous vous exposez à un refus certain.

— A un refus?

— Ce n'est que trop sûr.

— Ah! mon excellente amie! Alors, mille fois interrompu par des sanglots, il essaya de lui redire les dernières paroles de son père, et il se tut ensuite, ne sachant ce qu'il devait ajouter, et paraissant la prier de parlerà sa place, mais comme elle aussi soupirait et se taisait.....

— Les prières d'un père mourant.....

— Mon ami, dit elle aussitôt, je vous comprends mieux que vous ne le pensez; oui, les prières d'un père mourant sont des ordres.

En effet, dans ces instans où l'on est pour ainsi dire placé sur la limite du temps et de l'éternité, il se passe en nous quelque chose de si étrange, de si solennel, que les paroles en reçoivent un caractère sacré, et qu'on peut dire que la mort est un mystère. Les souvenirs qui revinrent en foule à l'esprit de Francesco l'agitèrent au point que Caterina le retint et le fit garder pendant la nuit, craignant presque qu'il n'attentât à sa vie. Le matin il parut plus calme, mais si triste, si abattu qu'elle voulut l'accompagner et rester encore plusieurs heures avec lui. Avant de le quitter, elle

crut devoir lui répéter que dans l'immense sacrifice qu'il était appelé à faire, la seule différence consistait à s'affliger en secret, au lieu de déplorer un malheur connu. Ces mots furent suivis d'un côté par de nouvelles consolations, et de l'autre par de nouveaux élans de désespoir.

On apprit enfin l'arrivée des galères à Livourne, et tout fut en mouvement pour le départ de la duchessina. Filippo se disposa à l'accompagner jusqu'au port, devant ensuite la suivre par terre; et quand, en prenant congé de sa fille, il lui reparla de Luigi, elle répondit qu'à son retour de Livourne sa résolution serait prise, Caterina ayant promis de lui donner le lendemain la réponse de Francesco. Le matin suivant, elle la fit prier de venir chez elle, sous prétexte d'une légère indisposition, mais en effet pour qu'elle pût se livrer avec moins de contrainte à sa douleur.

A peine Luisa eût-elle embrassé son amie, que fixant ses yeux sur les siens, elle chercha à deviner ce qu'elle allait lui dire, mais la voyant garder un triste silence.....

— Tout est donc fini pour moi! s'écria-t-elle... Et Caterina se taisant toujours, son cœur se gonfla et elle fondit en pleurs. Dans ce moment Giulietta arrivait en courant pour l'embrasser; ef-

frayée de ses larmes, elle fut se jeter dans les bras de sa mère en lui en demandant la cause.

— Sa cousine est partie pour la France, peut-être ne la verra-t-elle plus, lui répondit-elle.

— Mais elle pleure tant !

— Si je partais, ne pleurerais-tu pas aussi ?

A cette seule idée les larmes de Giulietta coulèrent aussi, sa mère se hâta de la reconduire à sa bonne et de recommander qu'on ne vînt plus les interrompre.

Quand elles furent seules de nouveau : — Ma chère, ma bien-aimée Luisa, dit-elle, une barrière insurmontable s'oppose à vos projets. Ce n'est pas la faute de notre ami, mais d'une cruelle fatalité.

— Mais pourquoi?... demanda Luisa presqu'attérée.

— Ne me le demandez pas, je vous en prie.... Je l'avais prévu depuis long-temps et je m'en désolais en secret. J'avais d'abord espéré, voyant combien votre mère l'aimait; mais ensuite l'illusion s'est évanouie, et... permettez-moi de le dire, je me suis affligée de votre imprudence.

— Imprudence?

— Oui, ma chère, le mot n'est que trop juste.

— Mais n'est-il pas doué de toutes les vertus ? n'est-il pas riche, estimé?

— Et votre famille n'est-elle pas la plus ambitieuse de Florence?

— Est-ce bien vous qui le dites?

— Et qui ne le voit si ce n'est vous, ma chère? Maria n'a-t-elle pas épousé le neveu d'un cardinal? Maddalena n'est-elle pas promise au fils d'un gouverneur?

— Mais vous-même, n'avez-vous pas loué mille fois l'élévation d'ame de Pierre et la tendresse de Lione pour moi?

— C'est précisément pour cela que, par des motifs différens, ni l'un ni l'autre ne voudrait vous voir épouser le fils d'un simple citoyen... à présent, surtout... Mais, comme je vous l'ai dit, n'accusez que la fatalité. Pleurez avec moi en secret; mais, je vous en conjure, cachez votre chagrin aux yeux de l'indifférence.

— Vous croyez donc qu'il n'y a plus d'espoir?

— Ah, ma chère! comment pouvoir en douter, dit-elle en l'embrassant. Mais, de grâce, n'en parlons plus maintenant; passez la journée ici : Giulietta vous distraira. Sur-le-champ elle appela sa fille, qui revint charmée d'être admise.

Les caractères fermes et doux ne sentent pas dans le premier moment toute l'étendue de leurs douleurs : la réflexion y ajoute une nouvelle for-

ce ; aussi Luisa, malgré tous les efforts de Caterina pour la calmer, semblait-elle plus affligée et plus accablée à mesure que la journée s'avançait ; c'était en vain que son amie la conjurait de rappeler son courage.

— Croyez-moi, lui dit-elle enfin, si parmi les maux inséparables de la vie, c'est un sacrifice d'appartenir à l'homme qui n'a pas été l'objet de notre choix, ce sacrifice, ma chère Luisa... vous pouvez m'en croire... nous épargne des chagrins amers et imprévus.

— Mais comment donner sa main quand le cœur est rempli de l'image d'un autre? Comment pourrais-je entendre les prières qui appellent sur un tel nœud les bénédictions du ciel! et prononcer un oui que mon ame démentira ?

— Et moi ?...

— J'ai compris, répliqua l'infortunée : votre sacrifice fut le même ; et vous pensez que je dois, comme vous, me soumettre et souffrir.

Vivement émue, Caterina la pressa entre ses bras, en lui disant :—D'autres tourmens, d'autres douleurs furent mon partage. Luigi était fugitif, proscrit, condamné à mort. J'ignore si j'ai vécu pendant les mois, les années qui ont succédé à sa fuite... Chaque soir je craignais qu'il ne fut ar-

rêté dans la nuit; chaque matin je redoutais qu'on ne vînt dans la journée réclamer le prix du sang... Et j'étais seule, entre un père sévère et une belle-mère insensible; jeune, sans expérience, sans ami, sans un être qui, en prononçant son nom, me tirât de cette torpeur, de cet engourdissement de cœur plus cruel que la mort elle-même... J'ai passé quatre ans entiers dans cette torture; et j'ai puisé dans l'excès même de la souffrance une espèce de calme que la raison ne m'aurait peut-être pas donné.

— Vos peines furent grandes, chère amie!... oui, plus encore que je ne le pensais.

— L'époux auquel je devais consacrer ma vie ne me fut pas offert, mais imposé; habituée à trembler aux moindres mots de mon père, je me trouvai l'esclave d'un homme que je ne connaissais pas encore!... Je me résignai peu à peu à cette destinée qu'on ne peut combattre : je fus une femme soumise... Et le ciel daigna enfin me rendre la plus heureuse des mères.

Elles restèrent un instant en silence, et Luisa semblait plus calme, lorsqu'on annonça le prieur de Capoue et sa sœur Maria, qui venaient la chercher. Elle dit alors qu'elle se sentait un peu indisposée, et pria Caterina de venir la voir le

lendemain matin. Rentrée au palais, ses frères remarquèrent avec inquiétude qu'elle se retira de beaucoup meilleure heure qu'à l'ordinaire.

Dès qu'elle fut seule, l'espèce d'engourdissement qui avait comprimé toutes ses facultés, se dissipa peu à peu, et elle chercha à comprendre pourquoi toute espérance était perdue. A force de réfléchir sur chacune des paroles de Caterina, il lui sembla que leur sens mystérieux voilait un refus de Francesco. Mais lorsqu'elle voulut en découvrir la cause, elle ne put en trouver une seule qui présentât la moindre probabilité.

Son amie la retrouva plongée dans cette pénible incertitude. — Je pouvais m'attendre à tout, dit-elle, excepté à une si cruelle trahison!

—Ah, ma chère! je connais Francesco mieux... Sans l'écouter elle continua : — Je pouvais tout craindre, excepté un tel abandon... Je saurai le supporter; mais je ne l'oublierai jamais.

Caterina se taisait, et le regard scrutateur de Luisa semblait demander la cause de ce silence.

— J'attendais, ma chère, que vous puissiez m'entendre avec plus de calme.

— Dites-moi, dites-moi seulement... comment il pourrait s'excuser?...

— C'est-à-dire comment lui-même aura-t-il le courage de vous voir contracter un autre lien ?

— Et vous croyez que je le pourrai ?

— Oui, ma chère Luisa, puisqu'il le faut. La position de votre famille vous en fait une loi... Mais écoutez-moi sans m'interrompre. Je me suis peu étendue hier sur ce sujet, parce que j'aurais voulu vous faire comprendre que, dans tous les cas, Francesco aurait éprouvé un refus; un événement est survenu pour le lui épargner et vous mettre à l'abri du regret de l'avoir encouragé à s'y exposer. Mais pouvez-vous penser que si sa conduite, dans cette circonstance, ne dérivait pas d'un obstacle élevé, insurmontable, j'eusse pu l'entendre sans le chasser de ma présence ?

— Mais cet obstacle ?

— Ne me le demandez pas ; qu'il vous suffise de savoir, qu'après avoir pris le ciel à témoin de la sincérité de son amour, il a juré de ne jamais former d'autres liens.

— Est-ce possible ?

— Vous voyez qu'il y a quelque chose de mystérieux dans sa destinée...

— Et quand il reste libre, comment voudriez-vous que je puisse...

— Il le veut !

— Il le veut ?

— C'est en frissonnant de douleur, il est vrai, et en demandant à la providence de lui donner la force de supporter cette cruelle épreuve, qu'il m'a demandé de vous prier de suivre, autant que vous le pourriez, la volonté de votre père!... Et il a ajouté que nul ne savait mieux que lui combien les désirs d'un père sont sacrés !

— Assez, assez, dit Luisa, en levant les yeux vers Caterina, j'espère que mon père ne reviendra pas encore, et que nous aurons le temps d'y penser. Elle se trompait ; au bout de six jours, Filippo était de retour à Florence.

L'abattement de Luisa n'aurait pas échappé à la tendre sollicitude d'une mère, mais ses frères y firent peu d'attention, ou l'attribuèrent à toute autre cause. L'amour est du nombre des sentimens contre lesquels la violence est inutile ; il peut s'éteindre faute d'alimens ,m ais il cède rarement aux efforts de la raison ; pour elle, aimant pour la première fois, elle cherchait de bonne foi les moyens de le vaincre : retirée dans sa chambre pendant les jours qui précédèrent le retour de son père, dominée par la seule idée de ne pouvoir être à Francesco, elle sen-

tait pour ainsi dire ses pensées se briser sur son cœur, comme les vagues contre un écueil. Mais il en est des peines de l'ame comme des maux du corps; forcé de les supporter, on s'habitue à les souffrir. Ce fut dans cet état que Filippo trouva sa fille; et quand il lui demanda le même jour ce qu'elle avait décidé, elle répondit qu'elle désirait connaître mieux encore Luigi.

Quoique l'autorité paternelle fut plus absolue dans ce siècle qu'elle ne l'est dans le nôtre, que tout sembla d'accord pour conseiller à Filippo de conclure une alliance aussi honorable qu'utile, et qu'il ne fut pas dans l'usage des familles florentines de laisser écouler un long espace de temps entre la demande, le consentement et la cérémonie, il voulut pourtant céder aux désirs de sa fille. D'un côté il croyait que la duchessina, retenue par les vents d'est, tarderait encore à partir, ce qui lui permettrait de prolonger son séjour à Florence; de l'autre il pensait qu'une telle concession ne pouvait tourner qu'à l'avantage de Capponi, en mettant Luisa, dont il croyait le cœur parfaitement libre, à même d'apprécier ses excellentes qualités.

Ce n'est pas qu'il ne fut mécontent du délai,

craignant que Luigi ne se lassât de tant d'incertitudes; manquer un tel parti lui aurait été désagréable de toutes manières. Il réunissait aux dons personnels, la fortune et une naissance illustre; l'on sait que les historiens florentins placent les Capponi au même rang que ceux de Rome accordent aux Scipions. Filippo fut donc très-contrarié lorsqu'un matin une des femmes de Luisa vint l'avertir qu'elle avait passé toute la nuit en prières, et qu'elle venait de la trouver encore prosternée aux pieds d'une image de la vierge qui était suspendue près de son lit. La veille au soir elle avait, en causant avec Luigi sur divers sujets, sondé pour ainsi dire les replis les plus profonds de son cœur, il lui était apparu tel qu'elle aurait désiré le rencontrer avant d'avoir connu Francesco. Si bien que ne découvrant pas le plus léger prétexte de lui refuser sa tendresse, et sentant néanmoins qu'elle ne l'aimerait jamais, elle commença à se dire, délicate et loyale comme elle l'était, que ce serait un crime de tromper l'attente d'un homme aussi digne d'être aimé; et ne voyant pas pour elle d'autre abri contre les tentatives du duc, que le couvent des Capucines, elle demandait au ciel le courage et la volonté d'embrasser un genre de vie si pénible.

Rien n'étant modéré dans une ame semblable, elle était restée en prières toute la nuit, et son père accourant tout effrayé dans sa chambre, la surprit dans la même attitude et lui demanda affectueusement ce qui lui était arrivé.

Rien ne fait changer plus aisément une résolution désespérée, que d'en interrompre la pensée avant qu'elle ait eu un commencement d'exécution. — Je faisais, répondit-elle en se levant, mes prières du matin. C'était l'heure en effet.

Filippo comprit combien il serait périlleux de différer davantage, et l'entraînant dans une autre pièce, afin de n'être pas obligé de la questionner sur une veille que prouvait son lit, non encore défait, il employa tour à tour son influence comme père et ce charme persuasif dont il savait se servir au besoin; il lui représenta qu'il allait partir, et la conjura au nom du repos et de l'honneur de sa famille entière de ne plus retarder son mariage avec Capponi, et, sans attendre sa réponse, il lui prodigua les plus tendres caresses.

Elle se taisait, réfléchissait, soupirait: et son père, surpris, eut l'idée qu'elle préférait peut-être Pazzi ou Matteo Strozzi, et lui en dit quelques mots. Elle répondit qu'entre les trois il serait injuste, ayant le cœur libre, de ne pas accorder la

préférence à Luigi. Filippo, redoublant alors ses instances, elle était au moment de laisser échapper un oui qui était sur le bord de ses lèvres ; quand on vint lui apporter une lettre qu'elle reconnut être de Giulia Aldobrandini. Elle la lut sur-le-champ. Voici ce qu'elle contenait.

« Vous ne vous attendez sûrement pas, ma chère Luisa, à la nouvelle que je vais vous apprendre. Je me marie dans huit jours, et ce qui est plus étonnant, sans une inclination bien prononcée; je ne l'aurais jamais cru possible dans ma première jeunesse, lorsque j'étais à Florence; à présent que les malheurs m'ont donné de l'expérience, la chose me paraît presque simple.

» Si j'en avais le loisir, je détaillerais les nombreuses raisons qui m'ont déterminée, mais je ne passerai pas sous silence une réflexion de ma mère qui a achevé de me convaincre : Le propre de l'amour, m'a-t-elle dit, ce sont les tempêtes; celui du mariage, c'est le calme. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse aimer son mari, mais que l'affection qu'on a pour lui change toujours de nature, quand d'amant il devient époux.

» Le jeune homme que j'ai promis d'épouser, sans être très-bien, n'a rien qui soit désagréable; il est généralement estimé et a une grande répu-

tation de bonté; ces qualités m'ont décidé en sa faveur; et je désire, de tout mon cœur, un sort semblable à ma chère Luisa, lorsqu'elle se trouvera dans la même circonstance.

» L'usage reçu en Italie exige que nous prenions un état; et quand nous n'avons pas de vocation pour la vie religieuse, nous sommes presque toujours destinées à être sacrifiées à des convenances de famille, la seule différence est du plus au moins; je puis me féliciter d'être dans ce dernier nombre.

» Adieu, ma chère Luisa; j'apprends que votre cousine est passée ici et va s'établir en France; puisse le ciel la guider au milieu des écueils dont cette cour est remplie; mais soyez sûre que son sort n'est pas pour moi un objet d'envie, ni pour vous non plus, j'espère. Adieu. »

La lecture de cette lettre produisit sur Luisa une impression difficile à décrire; elle la relut, s'arrêtant à chaque mot; son père, toujours près d'elle, se gardait bien de l'interrompre. — Giulia est mariée, dit-elle enfin en se tournant vers lui, et laissant échapper quelques larmes qui brillèrent un instant sur ses joues, et que Filippo n'eût pas l'air de remarquer.

— Je m'en réjouis, répondit-il, c'est une charmante personne.

— Pleine de courage, reprit Luisa, et comme pour se distraire, elle raconta ce qui lui était arrivé avec Maramaldo. Quand son père la vit plus calme, il la pria de lui lire sa lettre, ce qu'elle fit. Il en loua beaucoup les sentimens, répéta combien il était satisfait que son amie fut heureuse, et se levant pour la quitter il ajouta qu'à présent que la négociation la plus importante était terminée, il attendrait qu'elle fixât le jour des noces pour en ordonner les préparatifs.

— Rien de magnifique, répliqua presqu'involontairement Luisa, moins pour consentir que pour exprimer un vœu que dictait sa modestie habituelle.

— Il n'y a rien que je ne fasse pour te plaire, répondit son père en l'embrassant et se hâtant de sortir, de peur qu'elle ne reprît ses paroles.

Restée seule, elle réfléchit encore à la nécessité qui semblait la presser de toutes parts, et elle se disposa à y obéir comme Caterina l'avait fait, et comme Giulia faisait aussi, en apparence si gaiement.

Peu d'heures après, elle revit Luigi, et maîtrisant sa douleur, elle le regarda dès ce moment comme l'arbitre absolu de sa destinée : ce même jour, Caterina étant venue la voir; elle la prit par

la main, la conduisit à l'écart et lui dit d'une voix assurée :

— Vous m'avez conseillé un grand sacrifice, je l'ai fait. Mais tâchez au moins, je vous en conjure, que je ne le revoie jamais ; et sur-le-champ elle rentra dans le salon.

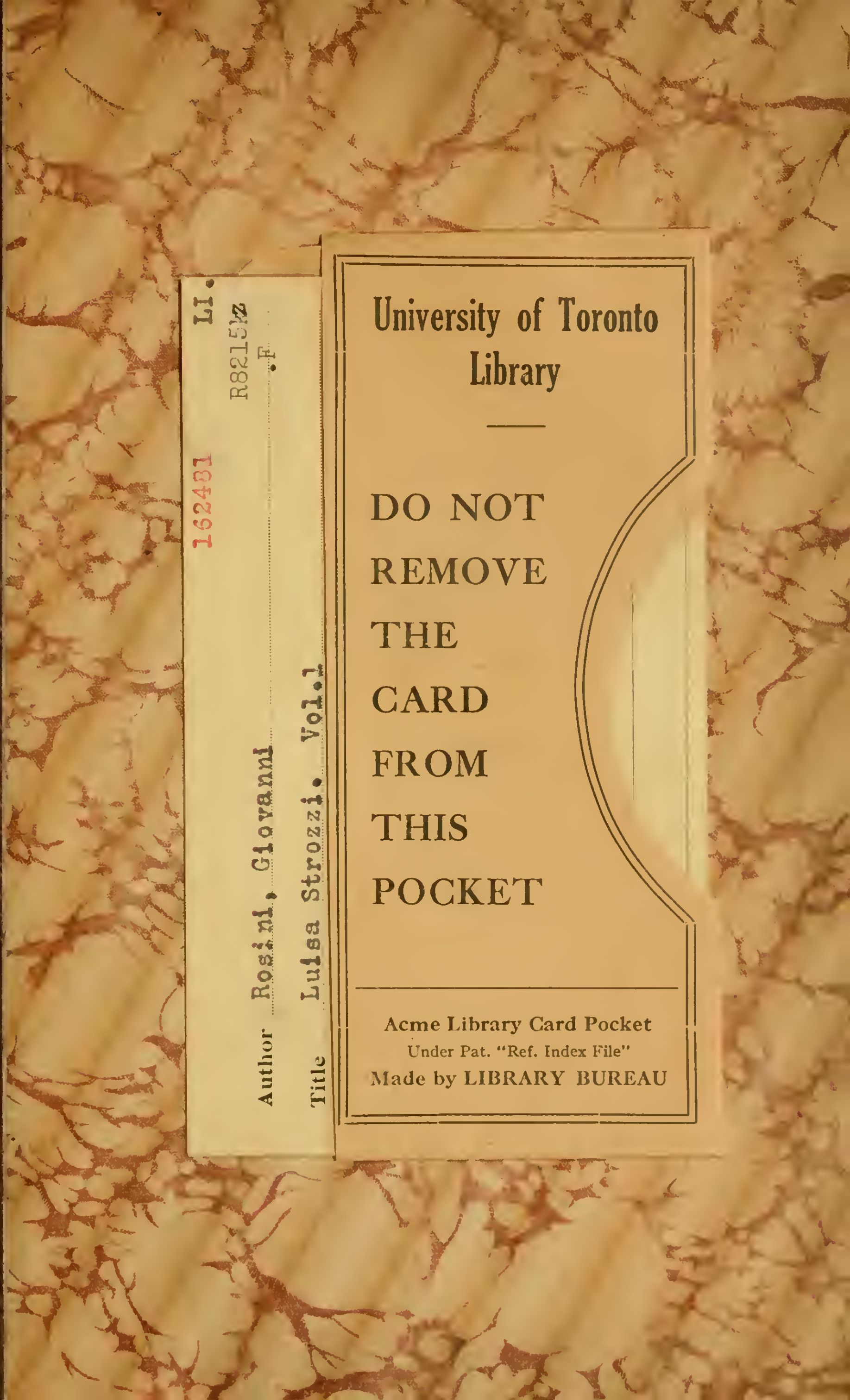
Il arrive souvent que les femmes hésitent longtemps avant de prendre une résolution, mais une fois décidées elles ne montrent pas moins de fermeté que les hommes ; leur faiblesse même est un gage de leur persévérance, en ce sens que la crainte de céder les met en garde contre les séductions du cœur. La nouvelle du départ de la flotte arriva peu après, et le jour du mariage fut fixé par Filippo.

L'amitié toujours attentive de Caterina avait su dérober à Francesco la connaissance précise de ce jour si redoutable pour lui ; mais tandis que la victime était à l'autel, il s'éleva un violent orage, qui, suivi d'un vent impétueux venant de l'ouest, porta aux oreilles de Francesco le son des cloches qui annonçaient la fin de la cérémonie. Sans presque y penser, il demanda à un domestique qui entrait au même moment pourquoi l'on sonnait ainsi à Santa-Trinita. A peine cet homme eût-il prononcé les noms unis de Strozzi et Cap-

poni, que Francesco s'évanouit et pendant plusieurs heures ne donna que de faibles signes d'existence; un médecin fut appelé, ses soins furent long-temps inutiles, et vers le soir seulement quelques mots sans suite laissèrent les assistans incertains laquelle était le plus en danger, sa vie ou sa raison.

FIN DU PREMIER VOLUME.




LI.
R8215Kz
.F
162431
Author Rosini, Giovanni
Title Luisa Strozzi. Vol.1
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 24 01 01 008 1